Miguel
de Cervantes

Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche

vousnousils
l'e-mag de l'éducation

casden
BANQUE POPULAIRE

Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche

casden.fr
coût de connexion
selon votre opérateur

Retrouvez-nous chez

BANQUE POPULAIRE

Miguel
de Cervantes

Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche

CHAPITRE PREMIER

Du château de la famille du fameux don Quichotte

Dans une contrée d'Espagne qu'on appelle la Manche, vivait, il n'y a pas longtemps, un gentilhomme de ceux qui ont une lance au râtelier, une vieille rondache, un roussin maigre et quelques chiens de chasse. Un morceau de viande dans la marmite, plus souvent bœuf que mouton ; une galimafrée le soir, du reste du dîner ; le vendredi, des lentilles ; des œufs au lard le samedi, à la manière d'Espagne, et quelque pigeon de plus les dimanches, consumaient les trois quarts de son revenu. Le reste était pour la dépense des habits, qui consistaient en un jupon de beau drap, avec des chausses de velours, et les mules de même pour les jours de fêtes ; et les autres jours c'était un bon habit de drap du pays. Il avait chez lui une espèce de gouvernante qui avait, quoiqu'elle en dît, un peu plus de quarante ans, et une nièce qui n'en avait pas encore vingt, avec un valet qui servait à la maison et aux champs, qui pansait le roussin et allait au bois. L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il était d'une complexion robuste et vigoureuse, maigre de visage et le corps sec et décharné ; fort matineux et grand chasseur. Quelques-uns lui donnent le surnom de *Quixada* ou *Quesada ;* les auteurs qui en ont écrit en parlant diversement : quoi qu'il en soit, il y a apparence qu'il s'appelait *Quixada* mais cela importe peu à l'histoire, pourvu que dans le reste on la rapporte fidèlement.

Les jours que notre gentilhomme ne savait que faire (ce qui arrivait pour le moins les trois quarts de l'année), il s'amusait à lire des livres de chevalerie ; mais avec tant d'attachement et de plaisir, qu'il en oublia entièrement la chasse et le soin de ses affaires : il en vint même à un tel point d'entêtement, qu'on dit qu'il vendit plusieurs pièces de terre pour acheter des romans, et fit si bien qu'il en remplit sa maison.

En un mot, notre gentilhomme s'acharna si fort à sa lecture, qu'il y passait les jours et les nuits ; de sorte qu'à force de lire et de ne point dormir, il se dessécha le cerveau à tel point qu'il en perdit le jugement. Il se remplit l'imagination de toutes les fadaises qu'il avait lues ; et on peut dire que ce n'était plus qu'un magasin d'enchantements, de querelles, de défis, de combats, de batailles, de blessures, d'amours, de plaintes amoureuses, de tourments, de souffrances, et d'impertinences semblables. Il s'imprima

encore si bien dans l'esprit tout ce qu'il avait lu dans ces romans, qu'il ne croyait pas qu'il y eût d'histoire au monde plus véritable. Il disait que le Cid Ruy Diaz avait été fort bon chevalier, mais qu'il n'y avait pas de comparaison entre lui et le chevalier de l'ardente épée, qui d'un seul revers avait coupé par la moitié deux géants de grandeur effroyable. Bernard de Carpio était fort bien avec lui, parce que dans la place de Roncevaux il était venu à bout de Roland, tout enchanté qu'il était, se servant de l'adresse d'Hercule qui étouffa entre ses bras Antée, ce prodigieux fils de la terre. Il parlait aussi fort avantageusement du géant Morgan, qui, pour être de cette orgueilleuse et discourtoise race de géants, était cependant civil et affable. Mais il n'y en avait point qu'il aimât autant que Renaud de Montauban, surtout quand il le voyait sortir de son château et détrousser tout ce qu'il rencontrait, et lorsqu'en Barbarie il déroba cette idole de Mahomet, qui était tout d'or, à ce que dit l'histoire. Pour le traître Ganelon, il eût donné de bon cœur sa servante, et sa nièce par-dessus le marché, pour lui pouvoir donner cent coups de pied dans le ventre.

Enfin, l'esprit déjà troublé, il lui tomba dans l'imagination la plus étrange pensée dont jamais fou se soit avisé. Il crut ne pouvoir mieux faire pour le bien de l'État, et pour sa propre gloire que de se faire chevalier errant, et d'aller par le monde chercher les aventures, réparant toutes sortes d'injustices, et s'exposant à tant de dangers, qu'il en acquît une gloire immortelle. Il s'imaginait, le pauvre gentilhomme, se voir déjà couronné par la force de son bras, et que c'était le moins qu'il pût prétendre, que l'empire de Trébizonde. Parmi ces agréables pensées, emporté du plaisir qu'il y prenait, et enflé d'espérance, il ne songea plus qu'à exécuter promptement ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur.

La première chose qu'il fit, fut de fourbir des armes qui avaient été à son bisaïeul, et que la rouille mangeait depuis longtemps dans un coin de sa maison. Il les nettoya et les redressa le mieux qu'il put ; mais voyant qu'au lieu du casque complet il n'y avait que le simple morion, il fit industrieusement le reste avec du carton, et attachant le tout ensemble, il s'en fit une espèce de casque, ou quelque chose au moins qui en avait l'apparence. Il arriva que voulant éprouver s'il était assez fort pour résister au tranchant de l'épée, il tira la sienne, et brisa du premier coup ce qu'il avait eu bien de la peine à faire en huit jours. Cette grande facilité de se rompre ne lui plut pas dans un armet, et, pour remédier à cet inconvénient, il le refit de nouveau, et mit par dedans de petites bandes de fer, en sorte qu'il en fut satisfait ; et, sans en faire d'autre expérience, il le tint pour une armure de fine trempe et à l'épreuve.

Il pensa ensuite à son cheval, et, quoique le pauvre animal n'eût que la peau et les os, il lui parut en si bon état, qu'il ne l'eût pas changé pour le

Bucéphale d'Alexandre, ou le Babieça du Cid. Il fut quatre jours à chercher quel nom il lui donnerait, parce qu'il n'était pas raisonnable, disait-il en lui-même, que le cheval d'un si fameux chevalier n'eût pas un nom connu de tout le monde. Ainsi il essayait de lui en composer un qui pût faire connaître ce qu'il avait été avant que d'être cheval d'un chevalier errant, et ce qu'il était alors. Il croyait surtout qu'ayant changé d'état, il était bien juste que son cheval changeât aussi de nom, et qu'il en prît un d'éclat et convenable à sa nouvelle profession. Après avoir bien rêvé, tourné, ajouté, diminué, fait et défait, enfin il le nomma Rossinante, nom magnifique suivant lui, éclatant, significatif, et bien digne du premier cheval du monde.

Ayant trouvé un si beau nom à son cheval, il pensa aussi à s'en donner un à lui-même, et, après avoir passé huit autres jours à rêver, il se nomma enfin don Quichotte : ce qui a fait croire aux auteurs de cette véritable histoire qu'il devait s'appeler Quixada, et non Quesada, comme d'autres l'ont dit. Mais notre héros, se ressouvenant que le vaillant Amadis ne s'était pas contenté de son nom, et qu'il y avait encore ajouté celui de sa patrie et de son royaume pour les rendre plus célèbres, et s'était nommé Amadis de Gaule, ajouta pareillement au sien celui de son pays, et s'appela don Quichotte de la Manche, persuadé que par là sa famille et le lieu de sa naissance allaient être connus et recommandables par toute la terre.

Ayant donc bien fourbi ses armes, de son morion fait une salade entière, donné un beau nom à son cheval, et pris un nom illustre pour lui-même, il crut qu'il ne lui manquait plus rien que de chercher une dame à aimer, parce que le chevalier errant sans amour est un arbre sans feuilles et sans fruits, et proprement un corps sans âme. Si par malheur, disait-il en lui-même, ou plutôt pour ma bonne fortune, je viens à me rencontrer avec quelque géant, comme il arrive d'ordinaire aux chevaliers errants, et que du premier coup je l'abatte par terre, ou que je le fende par la moitié, enfin que je le vainque, ne sera-t-il pas bon d'avoir à qui en faire présent, et qu'allant trouver ma dame, et se mettant à genoux devant elle, il lui dise d'une voix humble et respectueuse : « Madame, je suis le géant Caraculiambro, seigneur de l'île Malindranie que l'invincible et non jamais assez loué chevalier don Quichotte de la Manche a vaincu en combat singulier ; et c'est par son ordre que je viens me jeter aux pieds de votre grandeur, afin qu'elle dispose de moi comme de son sujet et de son esclave. » Oh ! que notre chevalier se sut bon gré, quand il eut fait ce beau discours, et qu'il eut de joie ensuite quand il trouva qui rendre maîtresse de son cœur ! Ce fut, à ce que l'on croit, une assez jolie paysanne, fille d'un laboureur de son village dont il avait été quelque temps amoureux, sans qu'elle l'eût jamais su ou qu'elle s'en fût souciée. Elle s'appelait Alonza Lorenço, et ce fut elle qu'il créa dès ce moment pour jamais dame de ses pensées ; puis lui cherchant un nom qui

ne fût pas moins noble que le sien, et qui eût quelque chose de celui d'une princesse, il la nomma enfin Dulcinée du Toboso, parce qu'elle était en effet de ce lieu-là, et ce nom ne lui plut pas moins que ceux qu'il avait inventés pour lui-même et pour son cheval.

CHAPITRE II
De la première sortie de don Quichotte

Notre chevalier, ayant ainsi pris toutes ses mesures, ne voulut pas attendre plus longtemps à se donner au public, croyant que son retardement le rendait coupable de tout ce qu'il y avait de maux à réparer dans le monde, et d'injustices auxquelles il pouvait remédier. Ainsi, sans donner connaissance de ce qu'il méditait, et sans que personne s'en aperçût, un beau matin avant le jour, et dans le plus chaud du mois de juillet, il s'arme de pied en cap, monte sur Rossinante, embrasse son écu, prend sa lance, et par la fausse porte d'une basse-cour sort dans la campagne, tout transporté de voir l'exécution d'un si beau dessein commencer avec tant de facilité ; mais à peine se vit-il à cent pas de sa maison, qu'un terrible scrupule faillit le faire retourner et renoncer même entièrement à son entreprise.

Il se ressouvint qu'il n'était pas armé chevalier, et que, suivant les lois de la chevalerie errante, il ne devait ni ne pouvait sans cela en venir aux mains contre aucun chevalier ; et que, quand même il le serait, il devait porter des armes blanches comme nouveau chevalier, sans devise sur l'écu, jusqu'à ce qu'il en eût mérité une par la force de son bras.

Ces réflexions le firent chanceler dans son dessein ; mais sa folie étant plus forte que tous ses raisonnements, il résolut de se faire armer chevalier par le premier qu'il rencontrerait, à l'imitation de beaucoup d'autres qui en avaient ainsi usé, comme il l'avait lu dans ses livres. Pour ce qui regardait la couleur des armes, il prétendait si bien fourbir les siennes, qu'elles seraient plus blanches que la neige.

Par là il se mit l'esprit en repos, et poursuivit son chemin sans en prendre d'autre que celui qu'il plut à son cheval, croyant que c'était en cela que consistait l'essence des aventures. Il marcha presque tout ce jour-là sans qu'il lui arrivât rien qui valût la peine de le raconter ; ce qui le mettait au désespoir, tant il avait d'impatience d'éprouver la vigueur de son bras.

Cependant, regardant de tous côtés s'il ne découvrirait point quelque château ou quelque maison de paysan où il pût se retirer, il vit sur son chemin une hôtellerie, et ce fut comme s'il eût vu une étoile qui l'eût conduit au port de salut. Il pressa son cheval malgré sa lassitude, et arriva tout près de l'hôtellerie dans le temps que le jour commençait à faiblir.

Il y avait par hasard sur la porte deux jeunes femmes de tournure fort suspecte, qui s'en allaient à Séville avec des muletiers et qui s'étaient arrêtées là pour cette nuit ; et comme notre aventurier avait l'imagination pleine des rêveries de ses romans et jugeait de toutes choses sur ce pied-là, il n'eut pas plus tôt vu l'hôtellerie, qu'il se la représenta comme un château avec ses quatre tours, sans oublier le pont-levis et ses fossés, et tout le reste de ces accompagnements que les auteurs ne manquent pas de donner à leurs châteaux. Il s'arrêta à quelques pas de cette nouvelle forteresse, attendant qu'un nain sonnât du cor au haut du donjon, pour avertir qu'il arrivait un chevalier ; mais comme il vit que le nain était trop long à paraître et que Rossinante avait impatience d'être à l'écurie, il s'avança jusqu'à la porte de la maison, où il vit les deux bonnes pièces dont j'ai parlé, qui lui parurent deux demoiselles d'importance qui prenaient le frais à la porte du château. Il se rencontra même fort à propos qu'un homme, qui gardait des pourceaux là auprès sonna deux ou trois fois de son cornet pour les rassembler ; et don Quichotte ne manqua pas de se persuader (comme il l'avait souhaité) que c'était un nain qui donnait avis de sa venue. Aussitôt, avec une joie qu'on ne saurait exprimer, il s'approcha de la porte de ces dames qui voulaient rentrer dans l'hôtellerie, effrayées de voir un homme armé jusqu'aux dents avec le bouclier et la lance. Mais don Quichotte, qui jugea de leur frayeur par leur fuite, haussant sa visière de carton et découvrant son sec et poudreux visage, leur dit de bonne grâce et d'une voix posée : « Ne fuyez point, mesdemoiselles, vous n'avez rien à craindre ; l'ordre de chevalerie dont je fais profession ne me permet d'offenser personne, et moins encore de belles et honnêtes demoiselles comme vous. » Elles s'arrêtèrent, regardant avec admiration l'étrange figure de notre aventurier, dont la mauvaise visière couvrait à demi le visage ; mais comme elles s'entendirent appeler demoiselles, ce qui ne leur était jamais arrivé, elles ne purent s'empêcher de rire ; si bien que don Quichotte, qui n'en savait pas le sujet, se fâcha tout de bon et leur dit : « La modestie et la discrétion sied bien aux belles, et c'est leur partage ; mais de rire sans sujet, c'est une simplicité qui approche de la folie. Je ne dis pas cela, mesdemoiselles, pour vous offenser, car après tout je n'ai point d'autre dessein que de vous rendre service. »

Une manière de parler si nouvelle leur augmentait encore l'envie de rire, ce qui augmentait aussi son chagrin ; et sans doute il ne s'en serait pas tenu là, si dans le même temps il n'eût vu paraître l'hôte. L'hôte, qui vit cette figure contrefaite et si étrangement armée d'un corselet, d'un écu et d'une lance, eut pour le moins autant d'envie de rire que les demoiselles ; mais craignant encore plus qu'elles tout cet appareil de guerre, il se résolut d'en user respectueusement, et dit à don Quichotte : « Seigneur chevalier, si vous

cherchez à loger, il ne vous manquera rien ici que le lit ; tout le reste s'y trouve en abondance. »

Don Quichotte, voyant la civilité du gouverneur de la citadelle (car tels lui parurent et l'hôtellerie et l'hôte), lui répondit : « Pour moi, seigneur châtelain, la moindre chose me suffit ; je ne me pique point de délicatesse, ni, comme vous voyez, de parure ; les armes sont tous mes ornements et tout mon équipage, et le combat tout mon repos. » L'hôte ne comprit pas bien d'abord pourquoi don Quichotte l'avait appelé châtelain ; mais comme c'était un matois d'Andalous de la plage de San-Lucar, grand larron de son métier et aussi malin qu'un écolier ou qu'un page : « À ce compte, monsieur, répliqua-t-il, les pierres seront un assez bon lit pour votre seigneurie, et je vois bien que vous dormez aussi peu qu'une sentinelle. Cela étant, vous n'avez qu'à mettre pied à terre, et vous êtes assuré que vous trouverez ici de quoi passer non seulement une nuit sans dormir, mais même toute l'année. »

En disant cela, il alla tenir l'étrier à don Quichotte, qui descendit de cheval avec bien de la peine, comme un homme qui n'avait pas encore déjeuné à neuf heures du soir. Le chevalier pria l'hôte d'ordonner à ses gens d'avoir grand soin de son cheval, l'assurant qu'entre toutes les bêtes qui mangeaient du foin dans le monde, il n'y en avait pas une meilleure. L'hôte le considéra attentivement, mais il ne lui parut pas si bon que disait don Quichotte, ni même à la moitié près. Après avoir accommodé le cheval à l'écurie, il vint voir ce que voulait notre chevalier, et il le trouva qui se faisait désarmer par les prétendues demoiselles, avec qui il s'était déjà réconcilié. Elles lui avaient ôté le corselet et la cuirasse ; mais, quelque effort qu'elles fissent, elles ne purent désenchâsser le hausse-col ni ôter l'armure de tête, qui était attachée avec des rubans verts, dont elles ne pouvaient défaire les nœuds sans les couper, ce qu'il ne voulut jamais souffrir ; de sorte qu'il passa toute la nuit avec son morion, ce qui faisait la plus étrange et la plus plaisante figure du monde.

Il n'en était pas moins ravi de sa première sortie, et ce premier succès lui faisait tout espérer de la suite. Une seule chose le chagrinait, c'était de n'être pas encore armé chevalier, parce qu'en cet état il ne pouvait légitimement entreprendre aucune aventure.

CHAPITRE III

De l’agréable manière dont le seigneur don Quichotte se fit armer chevalier par son hôte

Notre aventurier, tourmenté de l’inquiétude que je viens de dire, abrégea son maigre repas ; et sortant de table assez brusquement, emmena l’hôte dans l’écurie, où, après avoir fermé la porte, il se jeta à genoux et lui dit avec transport : « Je ne me lèverai jamais d’ici, valeureux chevalier, que votre seigneurie ne m’ait accordé un don que j’ai à lui demander, et qui ne tournera pas moins à sa gloire qu’à l’avantage de tout l’univers. » Celui-ci, bien étonné de le voir à ses pieds et de s’entendre traiter de la sorte, le regardait sans savoir que faire ni que dire, et s’opiniâtrait à le faire lever ; mais ce fut inutilement, jusqu’à ce qu’il l’eût assuré qu’il lui accorderait ce qu’il espérait de lui. « Je n’attendais pas moins de votre courtoisie, répondit dont Quichotte. Le don que je vous demande et que vous me promettez si obligeamment, c’est que demain, dès la pointe du jour, vous me fassiez la grâce de m’armer chevalier, et que cette nuit vous me permettiez de faire la veille des armes dans la chapelle de votre château, pour me préparer à recevoir cet illustre caractère que je souhaite avec tant d’ardeur, et qui me mettra en état d’aller chercher les aventures par toutes les parties du monde, en donnant secours aux affligés, et châtiant les méchants selon les lois de la chevalerie errante dont je fais profession. »

L’hôte qui, comme j’ai dit, était un matois, et qui soupçonnait déjà quelque chose de la folie du chevalier, acheva de se confirmer dans sa pensée par ces dernières paroles, et pour se préparer de quoi rire, résolut de lui donner contentement. Il lui dit donc qu’il avait très bien rencontré dans son dessein ; qu’il ne pouvait jamais mieux choisir, et que rien n’était plus digne des chevaliers d’importance tel qu’on le jugeait être à sa bonne mine ; que lui-même dans sa jeunesse s’était adonné à cet exercice, allant en diverses parties du monde chercher les aventures, n’ayant pas laissé un coin dans les faubourgs de Malaga, dans les îles de Riaran, dans le compas de Séville, dans les marchés de Ségovie, dans l’oliverie de Valence, dans la place de Grenade, dans la plage de San-Lucar, au port de Cordoue, et dans les moindres cabarets de Tolède, où il n’eût exercé la légèreté de ses pieds et la

subtilité de ses mains, et qu'enfin il s'était retiré dans ce château, où il vivait de son revenu et de celui des autres, recevant tous les chevaliers errants, de quelque qualité et condition qu'ils fussent, par la seule affection qu'il leur portait, et pour partager avec eux ce qu'il avait de bien, en récompense de celui qu'ils faisaient dans le monde.

Il ajouta qu'il n'avait point de chapelle dans son château pour y faire la veille des armes, parce qu'il l'avait fait abattre à dessein d'en bâtir une plus belle ; mais qu'il savait bien qu'en cas de nécessité on veillait où l'on voulait, et qu'il le pouvait faire cette nuit dans une cour du château, qui était comme faite exprès ; que le matin on achèverait la cérémonie, en sorte que dans cinq ou six heures il pourrait s'assurer d'être aussi chevalier que chevalier qu'il y eût au monde « Portez-vous de l'argent ? ajouta-t-il. – De l'argent ? dit don Quichotte ; pas un sou, et je n'ai jamais lu en aucune histoire de chevalier errant qu'un seul en ait porté. – C'est en quoi vous vous trompez, dit l'hôte ; car si l'on n'en trouve rien dans les livres, c'est que les auteurs ont cru que cela s'en allait sans dire, et qu'on ne s'imaginerait jamais que les chevaliers errants eussent pu manquer à une chose aussi nécessaire que celle d'avoir de l'argent et des chemises à changer. Ainsi ne doutez pas que tant de chevaliers errants, dont les livres sont pleins, n'eussent toujours la bourse bien garnie en cas de besoin, et qu'ils ne portassent aussi du linge et une boîte pleine d'onguent pour les blessures ; car se trouvant en des combats terribles au milieu des bois et des déserts, vous jugez bien qu'ils n'avaient pas toujours à point nommé des chirurgiens pour les panser, et ils seraient morts mille fois avant qu'il en passât un, à moins que d'avoir quelque sage enchanteur pour ami, qui leur envoyât dans une nue quelque demoiselle ou quelque nain, avec une fiole pleine d'une eau de telle vertu, qu'en en mettant seulement une goutte sur le bout de la langue, ils se trouveraient aussi sains et aussi frais que s'ils n'eussent pas eu le moindre mal. Mais, parce que cela n'était pas sûr, ils ne manquaient jamais d'ordonner à leurs écuyers de se pourvoir d'argent et d'autres choses nécessaires, comme d'onguent et de charpie ; et s'il arrivait même qu'un chevalier n'eût point d'écuyer (ce qui était pourtant bien rare), il portait lui-même cette provision dans quelque valise, proprement accommodée sur la croupe du cheval, qu'elle ne paraissait presque pas. Ainsi, ajouta l'hôte, je vous conseille et vous ordonne même, comme à mon fils de chevalerie que vous allez bientôt être, de ne marcher jamais sans argent et sans les autres choses nécessaires, et vous verrez que vous vous en trouverez bien lorsque vous y penserez le moins. »

Don Quichotte l'assura qu'il suivrait son conseil, et aussitôt il se disposa à faire la veille des armes dans une grande cour qui était à côté de l'hôtellerie. Il les ramassa donc toutes et les posa sur une auge auprès d'un puits, et embrassant son écu, et la lance au poing, se mit à se promener devant l'auge

d’un air agréable et fier tout ensemble. Il était déjà nuit quand il commença ce bel exercice, et l’hôte qui avait envie de se réjouir, apprit à tous ceux qui étaient dans l’hôtellerie la folie de notre homme, ce que c’était que la veille des armes, et l’impatience qu’avait don Quichotte d’être armé chevalier. Tous ces gens, bien étonnés d’une si étrange espèce de folie, voulurent en avoir le plaisir, et regardant de loin, ils virent don Quichotte qui, d’une contenance grave et posée, tantôt se promenait, et tantôt appuyé sur la lance regardait du côté des armes, y tenant assez longtemps les yeux arrêtés.

Cependant la nuit s’éclaircit, et la lune répandit une lumière si vive que l’on put voir distinctement tout ce que faisait le chevalier. Il prit en ce même temps-là fantaisie à un des muletiers qui étaient dans l’hôtellerie d’abreuver ses mulets, et pour cela il fallait qu’il ôtat les armes de dessus l’auge. Mais don Quichotte, le voyant arriver et connaissant son dessein, lui cria d’une voix haute et fière : « Ô qui que tu sois, téméraire chevalier qui as la hardiesse d’approcher des armes du plus vaillant de ceux qui ont jamais ceint l’épée, prends garde à ce que tu vas faire, et ne sois pas si hardi que de toucher ses armes, si tu ne veux laisser la vie pour châtiment de ta témérité. » Le malavisé muletier ne fit pas grand cas des menaces de don Quichotte ; au contraire, comme s’il l’eût fait par mépris, il prit les armes et les jeta aussi loin qu’il put. Alors don Quichotte, levant les yeux vers le ciel et s’adressant mentalement à sa maîtresse : « Secourez-moi, madame s’écria-t-il, dans cette première occasion qui s’offre à votre esclave, ne me refusez pas votre protection dans cette aventure. » En disant cela, il se défit de son écu, et prenant sa lance à deux mains, il en donna un si grand cou sur la tête du téméraire muletier, qu’il l’étendit à ses pieds, et en si mauvais état, qu’il ne lui en fallait qu’autant pour n’en pas revenir. Ce premier exploit étant achevé, don Quichotte ramassa ses armes, les remit sur l’auge et recommença à se promener comme auparavant.

L’hôte, en homme avisé, voyant que la folie du chevalier était plus dangereuse qu’il ne l’aurait cru, résolut de faire la cérémonie dès la pointe du jour. Il alla tout à l’heure quérir le livre où il marquait la paille et l’orge qu’il donnait aux muletiers, et avec les deux demoiselles et un petit garçon qui portait un bout de chandelle, il vint aussitôt retrouver don Quichotte et le fit mettre à genoux. Puis lisant dans son livre, comme s’il eût dit quelque oraison, il haussa la main au milieu de sa lecture, et lui en donna un si grand coup sur le cou, qu’il lui fit baisser la tête, et du plat de l’épée un autre de même mesure sur le dos, marmottant toujours quelque chose entre ses dents. Cela étant fait, il dit à l’une des demoiselles de ceindre l’épée au chevalier, ce qu’elle fit de fort bonne grâce, et toujours sur le point d’éclater de rire, à chaque endroit de la cérémonie, si les prouesses que venait de faire notre chevalier n’eussent déjà fait voir qu’il n’entendait pas raillerie ; et ceignant

l’épée, l’agréable demoiselle lui dit : « Dieu vous donne fortune dans les combats, très aventureux chevalier ! » et il la pria de lui apprendre son nom, afin qu’il sût à qui il avait l’obligation d’une si grande faveur, et qu’il pût partager avec elle la gloire qu’il acquerrait par la valeur de son bras. La belle répondit fort humblement qu’elle s’appelait la Toloza, qu’elle était fille d’un revendeur de Tolède, et qu’elle travaillait dans la boutique de Sancho Bienaya, et qu’en quelque lieu qu’elle se trouvât, elle serait toujours sa très humble servante. « Je vous prie pour l’amour de moi, dit don Quichotte, prenez le don à l’avenir, et appelez-vous doña Toloza ; » ce qu’elle promit de faire. L’autre nymphe lui chaussa l’éperon, et il y eut entre eux le même colloque : il lui demanda son nom ; elle dit qu’elle s’appelait la Meunière, et qu’elle était fille d’un honorable meunier d’Antequerre. Le nouveau chevalier l’obligea aussi de promettre qu’elle prendrait le don, et lui fit mille remerciements et de grandes offres de service. Toute cette admirable cérémonie étant achevée, don Quichotte, qui mourait d’impatience d’aller chercher ses aventures, alla promptement seller Rossinante, et tout à cheval vint embrasser son hôte, le remerciant par un long compliment de la grâce qu’il lui avait faite de l’armer chevalier ; sur quoi il lui dit des choses si étranges, que ce serait une folie de prétendre les pouvoir retrouver.

L’hôte, qui était ravi de s’en voir défait, répondit à ses compliments dans le même style, mais en moins de paroles, et sans rien lui demander de la dépense, il le laissa partir de bon cœur.

CHAPITRE IV

De ce qui arriva au nouveau chevalier quand il fut sorti de l'hôtellerie

Le jour commençait à paraître quand don Quichotte sortit de l'hôtellerie, si plein de joie de se voir armé chevalier, qu'il n'y avait pas jusqu'à son cheval qui ne s'en ressentît ; mais se ressouvenant des conseils de l'hôte touchant les choses dont il fallait nécessairement qu'il se pourvût, il résolut de s'en retourner chez lui pour prendre de l'argent et des chemises, et pour se procurer un écuyer ; à quoi il destinait déjà un laboureur de ses voisins, qui était pauvre et chargé d'enfants, mais fort propre pour la charge d'écuyer errant.

Dans cette résolution il prend le chemin de son village, et, comme si Rossinante eût deviné le dessein de son maître, il commença à marcher avec tant de légèreté et d'action, qu'il ne touchait presque pas des pieds à terre.

Don Quichotte avait marché près de deux milles, quand il découvrit une grande troupe de gens qui venaient par le même chemin, et c'était, comme on a su depuis, des marchands de Tolède qui allaient acheter de la soie à Murcie. Ils étaient six, bien montés, avec leurs parasols, quatre valets à cheval, et trois à pied qui conduisaient des mules.

À peine don Quichotte les aperçut, qu'il s'imagina que c'était une nouvelle aventure, et pour imiter ses livres autant qu'il lui était possible, il la crut faite exprès pour une fantaisie qu'il avait dans l'esprit. Sur cela, d'un air fier et en bonne résolution, il s'affermit sur les étriers, serre sa lance, se couvre de son écu, et se campant au milieu du chemin, attend ceux qu'il prenait pour des chevaliers errants : et comme ils furent assez proches pour le voir et l'entendre, il haussa sa voix, et leur cria arrogamment : « Qu'aucun de vous ne prétende passer outre, s'il ne veut confesser que dans le reste du monde il n'y a pas une dame qui égale la beauté de l'impératrice de la Manche, l'incomparable Dulcinée du Toboso. »

À ces paroles, les marchands s'arrêtèrent pour considérer l'étrange figure de cet homme, et à la figure aussi bien qu'aux paroles, ils le prirent aisément pour ce qu'il était ; mais voulant voir à quoi tendrait l'aveu qu'il demandait et se donner du plaisir, un d'eux, qui était plaisant et qui ne manquait pas

d'esprit, répondit : « Seigneur chevalier, nous ne connaissons point cette belle dame dont vous parlez ; faites-nous la voir ; si elle est aussi belle que vous le dites, nous avouerons de bon cœur ce que vous nous demandez.

– Et quand vous l'aurez vue, répliqua don Quichotte, quelle obligation vous aurai-je de reconnaître une vérité qui parle d'elle-même ? L'important est que vous le croyiez sans le voir, que vous en juriez, et que vous le souteniez les armes à la main contre qui que ce soit. Confessez-le donc tout à l'heure, gens orgueilleux et superbes, ou je vous défie ; vous n'avez qu'à venir l'un après l'autre, comme le demande l'ordre de la chevalerie, ou tous ensemble si vous voulez, comme c'est la coutume des gens de votre trempe. Je vous attends avec toute la confiance d'un homme qui a la raison de son côté. »

En même temps il court la lance baissée contre celui qui avait pris la parole avec tant de fureur, que si de bonne fortune Rossinante n'eût fait un faux pas au milieu de sa course, le téméraire marchand eût fort mal passé son temps. Rossinante tomba, et s'en alla rouler assez loin avec son maître, qui fit tout ce qu'il put pour se relever, sans en pouvoir venir à bout, tant il était embarrassé de son écu, de ses éperons et du poids de ses vieilles armes. Mais pendant qu'il faisait de vains efforts, sa langue n'était pas inutile. « Ne fuyez pas, criait-il, poltrons ; attendez, lâches, c'est par la faute de mon cheval, et non par la mienne, que je suis par terre. »

Un des muletiers de la suite des marchands, qui sans doute n'était pas endurant, ne put souffrir les injures et les bravades du pauvre chevalier, et lui arrachant sa lance, il la mit en pièces, et du plus gros tronçon se mit à charpenter sur don Quichotte avec tant de force, que, malgré ses armes, il le brisa comme le blé sous la meule. Les marchands avaient beau lui crier qu'il s'arrêtât, il ne faisait que de se mettre en goût, et le jeu lui plaisait si fort qu'il ne pouvait se résoudre à le quitter. Après avoir rompu le premier éclat de la lance, il eut recours aux autres, et acheva de les user l'un après l'autre sur le disgracié gentilhomme, qui, malgré cette grêle de coups, ne cessait de menacer ciel et terre et les brigands qui le prenaient à leur avantage. Enfin le muletier se lassa, et les marchands poursuivirent leur chemin, ne manquant pas de matière à s'entretenir.

Don Quichotte, se voyant seul, fit une nouvelle tentative pour se relever ; mais s'il ne l'avait pu, se portant bien, comment l'aurait-il fait tout moulu et presque tout disloqué ? Cependant il ne laissait pas de se trouver heureux dans une disgrâce qui lui paraissait si naturelle aux chevaliers errants, et dont il avait même la consolation de pouvoir attribuer toute la faute à son cheval

CHAPITRE V
Suite de la disgrâce de notre chevalier

Comme don Quichotte vit qu'effectivement il n'y avait pas moyen de se lever, il eut recours à son remède ordinaire, qui était de songer à quelque endroit de ses livres, et sa fertile folie lui ramena aussitôt dans la mémoire celui de Baudouin et du marquis de Mantoue quand Charlot laissa le premier blessé dans la montagne, histoire sue des petits et des grands, et véritable comme les miracles de Mahomet. Cette histoire lui paraissant faite exprès pour l'état où il était, il commença à se rouler par terre comme un homme désespéré, et à dire d'une voix faible ce que l'auteur fait dire au chevalier du bois : « Où êtes-vous, madame, que mon mal vous touche si peu ; ou vous ne le savez pas, ou vous êtes fausse et déloyale. » Comme il continuait le roman, et qu'il en fut en cet endroit : « Ô noble marquis de Mantoue, mon oncle, » le hasard fit qu'il passa un laboureur de son village et voisin de sa maison, qui venait de mener une charge de blé au moulin, et qui voyant un homme ainsi étendu, lui demanda qui il était, et ce qu'il avait à se plaindre si tristement. Don Quichotte, qui croyait être Baudouin, ne manqua pas de le prendre aussi pour le marquis de Mantoue, son oncle, et ne lui fit d'autre réponse que de continuer ses vers, lui contant toutes ses disgrâces, et les amours de sa femme avec le fils de l'empereur, le tout mot à mot, comme on le voit dans le roman.

Le laboureur, bien étonné d'entendre tant d'extravagances, lui ôta la visière toute brisée des coups du muletier, et lui ayant lavé le visage, qu'il avait plein de poussière, le reconnut : « Eh ! bon Dieu, seigneur Quichada, s'écria-t-il (ce qui fait voir qu'il s'appelait ainsi quand il était dans son bon sens), qui vous a si bien ajusté ? qui vous a mis en cet état ! » Mais, quoi qu'il pût dire, l'autre poursuivait toujours le roman, et ne répondait pas un mot du sien. Le bonhomme, voyant qu'il n'en pouvait tirer autre chose, lui ôta le plastron et le corselet pour visiter ses blessures ; mais il ne trouva ni sang ni marque de coups, et, après l'avoir levé de terre avec bien de la peine, il le mit sur son âne pour le mener plus doucement. Il n'oublia pas même les armes, ramassant jusques aux éclats de la lance ; et liant le tout sur Rossinante, qu'il prit par la bride, il toucha l'âne devant lui, et marcha

vers le village dans ce bel équipage, rêvant et ne pouvant rien comprendre aux folies que disait don Quichotte.

Celui-ci, de son côté, n'était pas moins embarrassé : il était si moulu, qu'il ne pouvait même se tenir sur ce pacifique animal, et de temps en temps il poussait de grands soupirs qui allaient jusques au ciel ; ce qui obligea encore une fois le laboureur de lui demander quel mal il sentait. Mais on eût dit que le diable s'en mêlait, et qu'il prenait plaisir à ramener dans la mémoire de don Quichotte tous les contes qui avaient quelque rapport avec l'état où il était. En cet endroit il oublia Baudouin, mais pour se ressouvenir du Maure Abindarrès, quand Rodrigue de Narvaès, gouverneur d'Antequerre, le prit et l'emmena prisonnier ; de sorte que le laboureur lui ayant redemandé comme il se trouvait et ce qu'il sentait, il répondit parole pour parole, ce que l'Abencérage prisonnier répond à don Rodrigue dans la Diane de Montemajor, s'appliquant si bien tout cela, que le laboureur se donnait au diable de voir entasser tant d'extravagances ; et par là achevant enfin de connaître que le bon gentilhomme était devenu fou, il se hâta d'arriver au village pour raccourcir l'ennui que lui donnait cette longue harangue. Mais don Quichotte ne l'eut pas plus tôt finie, qu'il continua de la sorte : « Il faut que vous sachiez, seigneur don Rodrigue de Narvaès, que cette belle Xarife, dont je viens de vous parler, est présentement l'incomparable Dulcinée du Toboso, pour qui j'ai fait, je fais et je ferai les plus fameux exploits de chevalerie qu'on ait jamais vus, qu'on voie de nos jours, et qu'on puisse voir à l'avenir. – Eh ! monsieur, répondit le laboureur, je ne fus jamais Rodrigue de Narvaès ni le marquis de Mantoue, je suis Pierre Alonzo, votre voisin, et vous n'êtes ni Baudouin ni Abindarrax, mais un brave gentilhomme, le seigneur Quichada. – Je sais qui je suis, répliqua don Quichotte, et sais fort bien que je puis être non seulement ceux que j'ai dit, mais encore les douze pairs de France, et tout à la fois les neuf preux, puisque toutes les grandes actions, jointes ensemble, ne sauraient égaler les miennes. »

Ces discours, et d'autres de même nature, le menèrent jusqu'au village, où ils arrivèrent comme le jour allait finir ; mais le laboureur, qui ne voulait pas qu'on vît notre gentilhomme si mal monté, attendit quelque temps, et, quand la nuit fut venue, il mena don Quichotte à sa maison, où tout était en grand trouble de l'absence du maître. Le curé et le barbier, ses bons amis, y étaient, et la servante leur disait : « Eh bien ! monsieur le licencié Péro Pérès (c'était le nom du curé), que dites-vous de notre maître ? Il y a six jours que nous ne l'avons vu, ni lui ni son cheval ; et il faut qu'il ait emporté son écu, sa lance et ses armes, car nous ne les trouvons point. Malheureuse que je suis ! regardez bien ce que je vous dis, je ne suis pas née pour mourir, si les maudits livres de chevalerie qu'il lit d'ordinaire avec tant d'affection ne lui ont brouillé la cervelle.

– Ah ! je jure, dit le curé, que la journée de demain ne passera point qu'on ne les condamne au feu et qu'on n'en fasse un exemple : ils ont perdu le meilleur de mes amis, mais je leur promets qu'ils ne feront jamais de mal à personne. »

Tout cela se disait si haut, que don Quichotte et le laboureur qui arrivaient dans ce temps-là l'entendirent, et le paysan, ne doutant plus de ce qu'il avait soupçonné, se mit à crier à tue-tête : « Messieurs, faites ouvrir la porte au marquis de Mantoue et au seigneur Baudouin, qui revient fort blessé, et au valeureux don Rodrigue de Narvaès, gouverneur d'Antequerre, qui amène le Maure Abindarrax prisonnier » À ces paroles, on ouvrit la porte, et le curé et le barbier reconnaissant leur bon ami, la nièce son bon oncle, et la servante son bon maître, coururent tous à lui pour l'embrasser. » Arrêtez-vous dit froidement don Quichotte, qui n'avait encore pu descendre de son âne : je suis fort blessé par la faute de mon cheval ; qu'on me porte au lit, et, s'il se peut, qu'on fasse venir le sage Urgande pour panser mes blessures. – Eh bien ! s'écria la servante, le cœur ne m'avait-il pas bien dit où était l'enclouure ? Entrez, monsieur, à la bonne heure, et laissez-là votre truande ; nous vous guérirons bien sans elle. Maudits encore une fois, et cent mille au bout, ces beaux livres qui vous ont mis en cet état ! »

On porta notre gentilhomme sur son lit, et, comme en cherchait ses blessures sans en trouver aucune : « Je ne suis pas blessé, dit-il, je me sens seulement froissé, parce que mon cheval s'est abattu sous moi en combattant contre dix géants, et les plus vaillants qu'il y ait peut-être dans le monde. – Bon, bon, dit le curé, voici les géants en danse ; par la couronne que je porte, il n'en restera pas un avant qu'il soit demain nuit. » On fit ensuite mille questions à don Quichotte ; mais il ne répondit jamais autre chose, sinon qu'on lui donnât à manger et qu'on le laissât dormir : aussi n'y avait-il rien dont il eût plus de besoin. Il eut contentement, et le curé cependant s'informa bien au long de la manière dont le laboureur l'avait trouvé. Celui-ci raconta tout de point en point, avec toutes les extravagances que notre chevalier lui avait dites, et lorsqu'il l'avait rencontré, et en le ramenant : ce qui confirma encore le curé dans le dessein qu'il avait fait pour le lendemain, et pour lequel il donna rendez-vous à maître Nicolas dans la maison de don Quichotte.

CHAPITRE VI

De l’autodafé que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de notre gentilhomme et du second départ du chevalier

Notre héros fatigué dormait profondément, quand le curé et le barbier entrèrent chez lui, et demandèrent à la nièce la clef de la chambre aux livres, qu’elle leur donna de bon cœur. Ils y entrèrent tous jusqu’à la servante, et trouvèrent plus de cent gros volumes, et quantité de petits, tous bien reliés et bien conditionnés. La servante ne les eut pas plus tôt vus qu’elle sortit brusquement, et rentrant aussitôt avec une tasse pleine d’eau bénite : « Tenez, dit-elle, monsieur le curé, répandez partout de cette eau bénite, que quelqu’un des maudits enchanteurs dont ces livres sont pleins ne nous vienne ensorceler, par dépit de ce que nous les voulons chasser du monde. »

Le curé sourit de cette simplicité, et dit au barbier de les jeter par les fenêtres et d’en faire un monceau dans la cour, pour les brûler tous ensemble, ou bien les porter dans la cour de derrière, et en faire là l’exécution pour éviter la fumée. C’est ce que la servante accomplit fort bien cette même nuit ; et, pour surcroît de précautions, le curé et le barbier firent murer la porte du cabinet des livres.

Deux jours après, don Quichotte s’étant levé, la première chose qu’il fit fut d’aller voir à ses livres ; mais comme il ne trouva point le cabinet où il l’avait laissé, il allait de côté et d’autre cherchant et ne pouvant deviner ce qu’il était devenu ; il allait cent fois où il avait autrefois vu la porte, et, tâtant avec les mains, il regardait partout sans rien dire, et assurément sans rien comprendre à cette aventure. Enfin, après avoir bien cherché, il demanda à la servante de quel côté était le cabinet de ses livres. « Quel cabinet, monsieur, répondit la servante, qui était bien instruite, et que cherchez-vous où il n’y a rien ? Il n’y a plus ni cabinet ni livres dans cette maison ; le diable n’a-t-il pas tout emporté ? – Ce n’était point le diable, dit la nièce, mais bien un enchanteur, qui vint la nuit sur une nue après que vous fûtes parti d’ici, et qui, descendant de dessus un dragon où il était monté, entra dans votre cabinet,

où je ne sais ce qu'il fit ; mais au bout de quelque temps il s'envola par le toit, laissant la maison toute pleine de fumée : et quand nous nous fûmes résolues d'aller voir ce qu'il avait fait, nous ne vîmes plus ni le cabinet, ni les livres, ni même les moindres marques qu'il y en eût eu. Je me souviens seulement, et la gouvernante s'en souvient bien aussi, que le méchant vieillard dit à haute voix, en s'en allant, que c'était par une inimitié secrète qu'il portait au maître des livres, qu'il avait fait le désordre qu'on verrait. Il dit encore qu'il s'appelait le sage Mougnaton. – Dites Freston, non pas Mougnaton, dit don Quichotte. – Je ne sais, dit la nièce, si c'était Freton ou Friton, mais je sais bien que le nom finissait en ton. – Aussi est-il vrai, répliqua don Quichotte, que c'est un savant enchanteur et mon grand ennemi, qui a une aversion mortelle pour moi, parce que son art lui apprend que je dois me trouver un jour en combat singulier contre un jeune chevalier qu'il aime et qu'il protège, mais qu'il voit que je vaincrai malgré toute sa science, et, de dépit, il me rend tous les déplaisirs qu'il peut ; mais qu'il sache qu'il s'abuse, et qu'on n'évite point ce que le ciel a ordonné. »

La nièce s'applaudit beaucoup avec le curé et le barbier du succès de la ruse ; mais don Quichotte était bien éloigné de renoncer à la chevalerie. Il sollicitait tous les jours en cachette un laboureur de ses voisins, homme de bien (si l'on peut parler ainsi de celui qui est pauvre), mais qui n'avait guère de cervelle dans la tête. Enfin, à force de belles paroles et de grandes promesses, il fit tant qu'il le tenta, et il le tenta si fort, qu'à la fin il le persuada de lui servir d'écuyer. Don Quichotte lui disait entre autres choses qu'il ne craignît point de venir avec lui ; qu'il y avait tout à gagner et rien à perdre, parce qu'il pourrait arriver qu'en échange du fumier et de la paille qu'il lui faisait quitter, il lui donnerait le gouvernement d'une île. Avec ces promesses et d'autres aussi bien fondées, Sancho Pança (c'était le nom du laboureur) se laissa si bien séduire, qu'il abandonna sa femme et ses enfants, et suivit son voisin en qualité d'écuyer.

Don Quichotte, assuré d'une pièce si nécessaire, appliqua ses soins à ramasser de l'argent, et vendant une métairie, engageant une autre, et perdant sur tous les marchés, il se fit une somme assez considérable. Il s'accommoda aussi d'une rondache, qu'il emprunta d'un de ses amis, et ayant refait son armure de tête le mieux qu'il put, il avertit son écuyer du jour et de l'heure qu'il voulait partir, afin que, de son côté, il s'équipât de ce qui lui serait nécessaire ; mais sur toutes choses il lui ordonna de se pourvoir d'un bissac. Sancho répondit qu'il le ferait, et qu'il avait même envie de mener son âne, qui était de bonne force, n'étant pas trop accoutumé à marcher beaucoup. Le nom d'âne arrêta un peu don Quichotte, qui ne crut pas devoir permettre à son écuyer d'en mener un, parce qu'après avoir repassé dans sa mémoire tous les chevaliers qu'il connaissait, il n'en trouvait

pas un seul qui eût mené un écuyer monté de la sorte. Il y consentit pourtant, dans le dessein de lui donner une plus honorable monture à la première occasion qu'il trouverait de démonter quelque chevalier discourtois et brutal. Il se pourvut aussi de chemises et d'autres choses nécessaires, suivant le conseil que lui avait donné l'hôte, et tout cela s'étant secrètement exécuté, Sancho, sans dire adieu à sa femme ni à ses enfants, et don Quichotte, sans parler de rien à sa nièce ni à sa servante, sortirent une nuit de leur village, et marchèrent avec tant de hâte qu'au point du jour ils purent croire qu'on ne les attraperait plus quand on se mettrait en devoir de les suivre.

Sancho Pança, allait comme un patriarche sur son âne avec son bissac et sa calebasse, et dans une grande impatience de se voir gouverneur de l'île que son maître lui avait promise. Don Quichotte prit la même route que dans sa première sortie, c'est-à-dire par la campagne de Montiel, où il marchait avec moins d'incommodité que l'autre fois, parce qu'il était encore fort matin et que les rayons du soleil, ne donnant que de biais, ne l'incommodaient pas beaucoup.

Ils avaient marché jusqu'alors sans rien dire ; mais Sancho Pança, qui ne pouvait être longtemps muet, ouvrit enfin la bouche et dit à son maître : « Seigneur chevalier errant, souvenez-vous, je vous prie, de l'île que vous m'avez promise ; car je la gouvernerai à merveille quelque grande qu'elle soit. – Écoute, ami Sancho, répondit don Quichotte, il faut que tu saches que ce fut une coutume pratiquée de tous temps par les chevaliers errants de donner à leurs écuyers le gouvernement des îles et des royaumes qu'ils conquéraient ; et pour moi, je suis si résolu de ne pas laisser perdre une si louable coutume, que je prétends même pousser la chose plus loin, et au lieu que ces chevaliers attendaient à récompenser leurs écuyers qu'ils fussent vieux et déjà las de servir, il se pourra bien faire, si nous vivons tous deux qu'avant qu'il soit six jours je gagne un royaume de telle étendue qu'il y en ait beaucoup d'autres qui en dépendent, et que je sois en état de te faire couronner roi d'un de ceux-ci : et ne pense pas que ce soit là une chose si étrange, telles fortunes arrivent souvent aux chevaliers errants, et cela se fait par des moyens si inconnus et avec tant de facilité, qu'il pourrait fort bien arriver que je te donnasse encore beaucoup plus que je ne te promets. – À ce compte-là, dit Sancho, si j'étais roi par quelque miracle de ceux que vous savez faire, Jeanne Cuttières, notre ménagère, serait pour le moins reine, et nos enfants infants. – Et qui en doute ? répondit don Quichotte. – J'en doute un petit, répondit Sancho, et je tiens pour moi que, quand il pleuvrait des couronnes, il ne s'en trouverait pas une qui s'ajustât à la tête de ma femme ; en bonne foi, monseigneur, elle ne vaut pas un oignon pour être reine, un comté lui conviendrait beaucoup mieux, et encore, Dieu me soit en aide, ce serait bien le tout. – Recommande le tout à Dieu, dit don Quichotte ; il te

donnera ce qui te conviendra le mieux. – Je vous en réponds, monseigneur, dit Sancho, et m’en rapporte à vous, qui êtes bon maître et qui saurez bien me donner ce qu’il me faut, selon ma portée. »

CHAPITRE VII

Du succès qu'eut le valeureux don Quichotte dans l'épouvantable et inouïe aventure des moulins à vent, et dans un combat à outrance contre vingt muletiers

Pendant cette belle conversation, don Quichotte et son écuyer découvrirent d'assez loin trente ou quarante moulins à vent, et d'abord que le chevalier les aperçut : « La fortune, dit-il, nous guide mieux que nous ne le pourrions souhaiter, ami Sancho ; vois-tu cette troupe de démesurés géants ? je prétends les combattre et leur ôter la vie. Commençons à nous enrichir par leurs dépouilles, cela est de bonne guerre, et c'est servir Dieu que d'ôter une si mauvaise engeance de dessus la face de la terre. – Quels géants ? dit Sancho Pança. – Ceux que tu vois là, dit don Quichotte, avec ces grands bras, dont il y en a tels qui n'ont pas moins de deux lieues de long. – Prenez garde, monsieur, répondit Sancho, ce que vous voyez là ne sont pas des géants, ce sont des moulins à vent, et ce qui vous paraît des bras, ce sont les ailes que le vent fait tourner pour faire marcher la meule. – Il paraît bien, dit don Quichotte, que tu n'es guère expert en matière de chevalerie. Ce sont des géants, et, si tu as peur, ôte-toi d'ici et te mets quelque part en oraison ; pour moi, je vais les attaquer, quelque inégal que puisse être le combat. »

En disant cela il pique Rossinante, et, quoique Sancho se donnât au diable que c'étaient des moulins à vents et non pas des géants, c'étaient tellement des géants pour notre chevalier, qu'il n'entendait seulement pas les cris de son écuyer, et, plus il s'approchait des moulins, moins il se désabusait. « Ne fuyez pas, poltrons ! criait-il à pleine tête, lâches et viles créatures, ne fuyez pas ; c'est un seul chevalier qui entreprend de vous combattre. » Un peu de vent s'étant levé au même instant, et ces grandes ailes commençant à se mouvoir : « Vous avez beau faire, dit le chevalier redoublant ses cris, quand vous remueriez plus de bras que n'en avait Briarée, vous me le payerez tout à l'heure. » En même temps il se recommande de tout son cœur à sa dame

Dulcinée, la priant de le secourir dans un si grand péril, et bien couvert de son écu et la lance en arrêt, il court de toute la force de Rossinante contre le plus proche des moulins, et rencontre une des ailes, de sorte que le vent donnant alors de grande furie, l'aile en tournant emporte la lance et la met en pièces, jetant le cavalier et le cheval fort loin dans le champ et en très mauvais état.

Sancho accourut promptement au grand trot de son âne et trouva que son maître ne pouvait se remuer, tant la chute avait été lourde. « Eh ! ventre de moi, dit Sancho, ne vous disais-je pas bien que vous prissiez garde à ce vous alliez faire, et que c'était des moulins à vent ? Et qui en pouvait douter, à moins que d'en avoir d'autres dans la tête ? – Tais-toi, ami Sancho, répondit don Quichotte ; le métier de la guerre, plus que tout autre, est sujet aux caprices du sort, et c'est une inconstance perpétuelle. Mais veux-tu que je te dise ce que je pense ? et sans doute c'est la vérité : c'est que l'enchanteur Freston, qui a enlevé mon cabinet et mes livres, a changé ses géants en moulins pour m'ôter la gloire de les avoir vaincus, tant il a de haine et de rage contre moi ; mais à la fin il faudra bien que toute sa science cède à la bonté de mon épée. – Dieu le veuille, monsieur ! » répondit Sancho ; et lui aidant à se lever, il fit tant qu'il le monta sur Rossinante, qui était à demi épaulée et s'entretenant de cette aventure, ils prirent le chemin du port Lapice, parce qu'il n'était pas possible, disait don Quichotte, qu'étant un chemin fort passant, ils n'y trouvassent bien des aventures.

« Monsieur, dit alors Sancho, ne serait-il point temps de manger ? Il me semble que vous ne vous en avisez point. – Je n'en ai pas besoin pour l'heure, répondit don Quichotte ; pour toi, tu peux manger si tu en as envie. » Avec cette permission, Sancho s'accommoda le mieux qu'il put sur son âne, et tirant du bissac ce qu'il avait apporté, il allait mangeant derrière son maître, haussant de temps en temps la calebasse avec tant de plaisir, qu'il n'y a point d'Allemand à qui il n'eût donné de l'envie ; et pendant qu'il allait ainsi, avalant toujours quelque gorgée, il ne se souvenait non plus de sa famille que des promesses de son maître, et, bien loin de trouver le métier rude, il ne s'imaginait que du plaisir à chercher les aventures, quelque périlleuses qu'elles fussent.

Ils passèrent cette nuit-là sous des arbres, où don Quichotte rompit une branche sèche assez forte pour lui servir de lance, et à laquelle il mit le fer qu'il avait arraché de l'autre. Toute la nuit s'écoula sans qu'il fermât l'œil, pensant toujours à Dulcinée, pour imiter ce qu'il avait lu dans les romans, où les chevaliers passent les nuits dans les forêts et dans les déserts à s'entretenir du souvenir de leurs maîtresses. Mais Sancho, qui était un peu plus matériel ne la passa pas ainsi. Comme il avait l'estomac plein d'autre chose que de vent, il fut bientôt assoupi et ne fit qu'un somme depuis qu'il se

fut étendu à terre jusqu'au lever du soleil, dont les rayons qui lui donnaient dans les yeux ne l'auraient pas même éveillé, non plus que le chant des oiseaux qui gazouillaient de tous côtés, si son maître ne l'avait appelé cinq ou six fois à pleine tête. En se levant, le vigilant écuyer donna une atteinte à la bouteille, mais avec bien du regret de la trouver plus légère que le soir d'auparavant, parce qu'il ne voyait pas le moyen d'en réparer sitôt le défaut au chemin qu'ils prenaient. Pour don Quichotte, qui s'était repu des succulentes et savoureuses pensées de sa maîtresse, il ne se soucia point de déjeuner. Ils montèrent à cheval et reprirent le chemin du port Lapice, qu'ils découvrirent environ sur les huit heures du matin. « C'est ici, Sancho, mon ami, s'écria don Quichotte, que nous pouvons mettre le bras jusqu'au coude de ce qu'on appelle aventures. Mais écoute, je t'avertis de prendre bien garde à ne pas mettre l'épée à la main, quand tu me verrais dans le plus grand péril du monde, si ce n'est que par hasard tu me visses attaqué par de la canaille ou par de viles créatures comme toi : car en ce cas tu peux bien me secourir ; mais contre des chevaliers, cela ne t'est permis en aucune manière par les lois de chevalerie, jusqu'à ce que tu sois armé chevalier. – Comptez, monsieur, que je vous obéirai en cela ponctuellement, et d'autant plus que je suis fort pacifique de mon naturel et ennemi juré des querelles. Véritablement, pour ce qui est de me défendre moi, quand on m'attaquera, je ne me soucierai guère de ces lois, puisque les lois divines et humaines permettent à chacun de défendre sa peau. – J'en suis d'accord dit don Quichotte ; mais pour ce qui est de me secourir contre des chevaliers, tu n'as que des vœux à faire ; du reste il faut que tu tiennes en bride cette bravoure naturelle. – ne dis-je pas aussi que je le ferai ? repartit Sancho. Je vous promets de garder ce commandement comme celui du dimanche. » En achevant ce discours, don Quichotte et Sancho Pança se trouvèrent dans un pré plein d'herbe fraîche, et qui était arrosé d'un agréable ruisseau. Le doux murmure de l'eau, la beauté et la fraîcheur du lieu les invitant d'y passer les chaleurs du midi, don Quichotte et Sancho mirent pied à terre ; et laissant à Rossinante et à l'âne la liberté de paître à leur fantaisie, ils délièrent le bissac, et sans cérémonie mangèrent ensemble de ce qui s'y trouva. Sancho ne s'était pas mis en peine de donner des entraves à Rossinante, le connaissant si pacifique et de si bonnes mœurs, qu'il pouvait le laisser aller sur sa bonne foi, et, comme on dit, la bride sur le cou ; mais à peine eut-il fait quelques pas dans cette prairie, que don Quichotte et Sancho aperçurent de loin une vingtaine de muletiers occupés à le débarrasser de sa selle et de son bagage.

« Ami Sancho, dit don Quichotte, à ce que je vois, ce ne sont pas ici des chevaliers, mais des rustres et de la canaille ; tu peux bien m'aider à prendre vengeance de l'outrage qu'ils m'ont fait en s'attaquant à mon cheval. – Eh ! quelle diable de vengeance pouvons-nous prendre ? répondit

Sancho. Ils sont vingt et nous ne sommes que deux, et encore ne sais-je s'il faut nous compter pour un et demi. – J'en vaux cent moi seul, » répondit don Quichotte ; et sans s'arrêter davantage, il met l'épée à la main et attaque vigoureusement les muletiers. Sancho, animé de l'exemple de son maître, fait aussi voir le jour à son épée et se fourre au milieu des ennemis. Don Quichotte donna d'abord un si grand coup au premier qu'il trouva sous sa main, qu'il lui fendit un collet de cuir et lui emporta une grande partie de l'épaule ; il allait s'essayer sur un autre, quand les muletiers qui eurent honte de se voir ainsi malmenés par deux hommes seuls, recoururent à leurs épieux, et entourant le vaillant chevalier et le bon écuyer, commencèrent à travailler sur eux à coups de bâton avec une diligence admirable. Comme ils y allaient de grande affection, l'affaire fut bientôt expédiée ; de la seconde décharge que Sancho reçut à la ronde, il tomba de son long par terre, et rien ne servit à don Quichotte d'avoir du courage et de l'adresse, il n'en fut pas quitte à meilleur marché ; le bon chevalier fut renversé aux pieds de Rossinante, qui n'avait encore pu se relever. Les muletiers n'ayant plus rien à faire, et craignant même d'en avoir trop fait, chargèrent promptement leurs voitures et poursuivirent leur chemin.

Le premier de nos aventuriers qui se reconnut après l'orage fut Sancho Pança, qui, se traînant auprès de son maître, lui dit d'une voix faible et dolente : « Seigneur don Quichotte ! ah ! seigneur don Quichotte ! – Que veux-tu, ami Sancho ? répondit le chevalier d'un ton pour le moins aussi pitoyable. – N'y aurait-il pas moyen, dit Sancho, que vous me donnassiez deux gorgées de ce bon breuvage de Fier-à-bras, si par hasard vous en avez sur vous ? Peut-être sera-t-il aussi bon pour des os rompus que pour d'autres blessures. – Eh ! mon ami, répondit don Quichotte, si j'en avais, que nous faudrait-il autre chose ? mais je te jure, foi de chevalier errant, que, si je ne perds l'usage des mains, j'en aurai avant qu'il soit deux jours. – Deux jours ! repartit Sancho ; et dans combien de temps croyez-vous que nous soyons seulement en état de nous remuer ? – La vérité est, dit le moulu chevalier, que je ne saurais qu'en dire, de la manière dont je me sens ; mais aussi la chose m'est bien due, et je ne m'en dois prendre qu'à moi-même, qui vais mettre imprudemment la main à l'épée contre des gens qui ne sont pas armés chevaliers. Je ne doute point que la fortune n'ait permis que je reçusse ce châtiment pour avoir méprisé les lois de la chevalerie ; c'est pourquoi aussi, ami Sancho, je t'avertis une fois pour toutes, et pour notre intérêt commun, que, lorsque de semblables marauds nous feront insulte, tu n'attendes plus que je tire l'épée contre eux, car assurément je n'en ferai rien ; mais comme c'est ton affaire, mets toi-même l'épée à la main, et châtie-les comme tu l'entendras. Si par hasard il vient des chevaliers à leur secours, oh ! je te défendrai de la bonne sorte ! Tu sais ce que c'est que la force de ce bras,

tu en as vu d'assez bonnes preuves. » Sancho ne trouva pas l'avis de son maître si bon qu'il n'y eût quelque chose à redire. « Seigneur chevalier, répondit-il, je n'aime point tant les querelles qu'on dirait bien ; et je sais, Dieu merci, pardonner une injure, parce que j'ai une femme et des enfants. Tenez-vous donc pour dit, s'il vous plaît, qu'assurément je ne mettrai l'épée à la main ni contre chevalier ni contre paysan ; que je leur pardonne devant Dieu toutes les offenses passées et toutes celles qu'ils me pourront faire à l'avenir, et avec cela encore tout ce qu'ils m'ont fait, ou font, ou feront quelques sortes de personnes que ce puisse être, riches ou pauvres, nobles ou roturiers, et de tout état ou condition. – Si j'étais assuré, reprit don Quichotte, que l'haleine ne me manquât point, et que la douleur que je sens au côté me laissât parler à mon aise, que je te ferais bientôt comprendre que tu ne sais ce que tu dis ! ne sais-tu pas que la vie des chevaliers errants est sujette à mille fâcheux accidents, et qu'elle éprouve presque incessamment l'une et l'autre fortune ? Il n'y en a point qui ne puissent à toute heure devenir rois et empereurs, comme on l'a vu souvent, et sans le mal que je sens, je te raconterais l'histoire de plusieurs qui se sont élevés sur le trône par leur seule valeur. Mais il n'y en a point aussi qui soient exempts de revers de la fortune, et je t'en ferais voir, parmi ceux-là même, qui sont ensuite tombés dans d'étranges malheurs. Le grand Amadis des Gaules ne se vit-il pas au pouvoir de l'enchanteur Arcalaüs, le plus cruel de ses ennemis, et ne tient-on pas pour assuré que ce perfide nécromant lui donna deux cents coups d'étrivières, après l'avoir attaché à une colonne dans la cour de son château ? Mais laissons là tous ces discours inutiles, et tâchons tous deux de tirer des forces de notre faiblesse. Voyons un peu comment se porte Rossinante. Ce pauvre animal, à ce qu'il me paraît, a eu sa bonne part de l'aventure. – Le voilà bien malade, ma foi ! reprit Sancho ; pourquoi en serait-il exempt ? est-il moins chevalier errant que les autres ? Ce n'est pas là ce qui m'étonne, c'est de voir que ma monture s'en soit sauvée sans qu'il lui en coûte seulement un poil, pendant qu'il ne nous reste pas à tous trois une côte entière. – Dans les plus grandes disgrâces, répliqua don Quichotte, la fortune laisse toujours quelque porte pour en sortir, et cette pauvre bête suppléera au défaut de Rossinante pour m'ôter d'ici et me porter à quelque château où je me fasse panser. Je ne tiendrai pas même à déshonneur une telle monture ; car il me souvient d'avoir lu que le vieux Silène, le père nourricier du dieu Bacchus, était monté, et fort à son aise, sur un bel âne, quand il fit son entrée dans la ville aux cent portes. – Cela serait bon, dit Sancho, si vous pouviez vous tenir comme lui ; mais il y a bien de la différence entre la posture d'un homme à cheval et celle d'un homme étendu de travers, comme ferait un sac de farine ; car je ne pense pas que vous puissiez aller autrement. – Les incommodités qui peuvent rester des combats ne font jamais de déshonneur,

reprit don Quichotte ; ainsi, Pança, mon ami, ne me réplique pas davantage ; essaye seulement de te lever, et me mets comme tu pourras sur ton âne, et partons d'ici avant que la nuit nous surprenne.

Ce ne fut pas sans peine que Sancho parvint à se lever. Encore demeura-t-il courbé comme un arc, sans pouvoir achever de se redresser. Dans cette étrange posture, il fallut encore qu'il allât prendre son âne, qui, profitant de la liberté de cette journée, s'était écarté assez loin de là, où il se donnait à cœur joie du bien d'autrui. Quand l'âne fut accommodé, Sancho vint lever Rossinante ; mais ce ne fut pas sans peine pour l'un et pour l'autre. Sancho suait à grosses gouttes, et, si le pauvre animal eût pu se plaindre, il l'eût fait plus amèrement encore que le maître et le valet. Enfin, après bien des efforts et des cris, Sancho mit don Quichotte de travers sur l'âne ; et ayant attaché Rossinante à la queue, il prit l'âne par le licou, et s'en alla du côté qu'il crut trouver le grand chemin. Au bout de trois quarts d'heure, leur bonne fortune leur fit découvrir une hôtellerie que don Quichotte, en dépit de sa chétive apparence, ne manqua pas de prendre pour un château. L'écuyer soutenait opiniâtrement que ce n'était qu'une hôtellerie, et le chevalier que c'était un château ; et la dispute dura si longtemps, qu'elle n'était pas finie quand ils se trouvèrent à la porte, où Sancho entra avec sa petite caravane, sans se mettre en peine de faire voir qu'il avait raison.

CHAPITRE VIII

De ce qui arriva à don Quichotte dans l'hôtellerie, qu'il prenait pour un château

Le maître de l'hôtellerie, surpris de voir cet homme de travers sur un âne, ayant demandé à Sancho quel mal il avait, celui-ci répondit que ce n'était rien ; qu'il était seulement tombé d'une montagne en bas, et qu'il avait les côtes tant soit peu rompues. La femme de l'hôte, contre l'ordinaire de celles de son métier, était une femme charitable, et qui prenait part aux afflictions de son prochain ; aussi n'eut-elle pas plutôt vu don Quichotte qu'elle pensa à le soulager, et se fit aider par une jeune fille qu'elle avait, qui n'était pas mal faite.

Dans la même hôtellerie servait une jeune Asturienne, qui avait le visage large, le derrière de la tête plat, le nez écrasé, un œil louche et l'autre dont elle ne voyait guère ; du reste, elle était délibérée, et la souplesse du corps suppléait à ce qui lui manquait d'agrément. Pour la taille, elle avait environ trois pieds de haut, et les épaules lui chargeaient si fort le reste du corps, qu'elle avait bien de la peine à regarder en haut. Cette gentille servante aida la fille de l'hôte à panser don Quichotte, et après cela elles lui dressèrent toutes deux un fort mauvais lit, dans un endroit qui, selon toutes les apparences, n'avait jusque-là servi qu'à mettre de la paille.

Aussitôt l'hôtesse et sa fille lui mirent des emplâtres depuis les pieds jusqu'à la tête, à la faveur d'une lampe que tenait l'agréable Maritorne, car c'est ainsi que s'appelait l'Asturienne. L'hôtesse, le voyant meurtri en tant d'endroits : « Vraiment, dit-elle, ceci ressemble bien plutôt à des coups qu'à une chute. – Ce ne sont pourtant point des coups, dit Sancho ; mais c'est que le rocher avait beaucoup de pointes, et chacune a fait sa meurtrissure. Au reste, madame, ajouta-t-il, gardez, s'il vous plaît, quelques étoupes ; nous trouverons bien à les employer, car les reins me font aussi un peu mal. – Vous êtes donc aussi tombé ? reprit l'hôtesse. – Je ne suis pas tombé, répondit Sancho ; mais de la frayeur que j'ai eue de voir tomber mon maître, il m'a pris un tel je ne sais quoi par tout le corps, qu'il me semble qu'on m'a donné mille coups de bâton. – Comment est-ce que vous l'appelez, votre maître ! dit alors Maritorne. – Don Quichotte de la Manche, répondit Sancho, chevalier

errant, et des plus francs qu'on ait vu depuis longtemps. – Chevalier errant ! reprit l'Asturienne ; et qu'est-ce que cela ? – Quoi ! vous êtes si neuve dans le monde ? reprit Sancho. Apprenez, ma chère sœur, qu'un chevalier errant est une chose qui se voit toujours à la veille d'être empereur ou roué de coups de bâton ; aujourd'hui la plus malheureuse créature qui vive ; demain avec trois ou quatre royaumes à donner à son écuyer. »

Don Quichotte, qui écoutait attentivement cette conversation, crut qu'il était de la civilité d'y entrer, et se levant le mieux qu'il put sur son séant, il prit aimablement la main de l'hôtesse, et lui dit : « Croyez-moi, ma belle dame, vous n'êtes pas malheureuse d'avoir eu occasion de me recevoir dans votre château. Je ne vous en dis pas davantage, parce qu'il ne sied jamais bien de se louer soi-même ; mais mon fidèle écuyer vous apprendra qui je suis. Je vous dirai seulement que je conserverai la mémoire de vos bons offices le reste de ma vie, et que je ne perdrai jamais d'occasions de vous en témoigner ma reconnaissance. Plût au ciel, ajouta-t-il, regardant amoureusement la fille de l'hôtesse, que l'amour ne m'eût pas assujetti à ses lois, et que les yeux de la charmante ingrate à qui je pense n'eussent point triomphé de ma liberté ! je la sacrifierais de bon cœur aux pieds de cette belle demoiselle. »

L'hôtesse, sa fille et la bonne Maritorne tombaient des nues au discours de notre chevalier qu'elles n'entendaient pas plus que s'il eût parlé grec, quoiqu'elles se doutassent pourtant bien que c'étaient des compliments et des offres ; et, comme ce langage leur était tout nouveau, elles ne faisaient autre chose que de se regarder l'une l'autre, ou le regarder lui-même comme un homme d'une espèce particulière. Elles lui firent pourtant quelques remerciements de ses offres en termes d'hôtellerie de campagne ; et, après l'avoir salué fort humblement, elles se retirèrent. Mais auparavant Maritorne prit soin de panser Sancho, qui n'en avait pas moins besoin que son maître.

Sancho qui ne put dormir, se leva avant le jour, mais ce ne fut pas sans crier plus d'une fois de la douleur qu'il sentait, et allant à tâtons chercher l'hôte : « Monsieur, lui dit-il, qui que vous soyez, ayez, s'il vous plaît, la charité de nous donner du romarin, du vin, du sel et de l'huile ; nous en avons besoin pour panser un des meilleurs chevaliers errants qui soit sur la terre. » À ce discours, l'hôte prit Sancho à peu près pour ce qu'il était, mais il ne laissa pas de lui donner tout ce qu'il voulut ; et Sancho l'ayant porté à son maître, don Quichotte mit tout cela dans un même vase, et l'ayant fait bouillir jusqu'à ce que la composition lui parût à son point, il demanda une bouteille pour le mettre ; mais, comme il n'y en avait point dans l'hôtellerie, il fallut se servir d'un petit vase de fer-blanc où l'on mettait de l'huile, dont l'hôte lui fit libéralement présent. Il dit ensuite sur le vaisseau plus de cent

Pater noster et autant d'*Ave Maria*, de *Salve* et de *Credo*, accompagnant chaque parole d'un signe de croix par forme de bénédiction.

Cette admirable composition étant faite, don Quichotte voulut l'éprouver sur l'heure ; et, sans s'amuser à l'appliquer sur ses plaies, il en avala en manière de potion vulnéraire la valeur d'un bon verre. Mais à peine eut-il pris cette dose, qu'il commença à vomir de si grande force qu'il ne lui resta rien dans l'estomac ; et les efforts qu'il fit lui ayant causé une médiocre sueur, il demanda qu'on le couvrît et qu'on le laissât reposer. Il dormit en effet trois bonnes heures, au bout desquelles il se trouva si soulagé, qu'il ne douta point que ce ne fût là véritablement le précieux baume de Fier-à-bras et qu'avec ce secours il ne fût en état d'entreprendre sans rien craindre les plus périlleuses aventures.

Sancho Pança, qui trouva la guérison de son maître miraculeuse, le pria instamment de lui laisser prendre ce qui restait dans le pot ; don Quichotte le lui ayant donné, il le prit par les deux anses, et de la meilleure foi du monde, s'en mit une bonne partie dans le corps, c'est-à-dire autant à peu près que son maître. Il fallait qu'il n'eût pas l'estomac si délicat ; car avant que le remède fît son opération, le pauvre homme eut des nausées et des sueurs si violentes, et souffrit des angoisses si excessives, qu'il ne douta point que sa dernière heure ne fût venue ; et, dans ce pitoyable état, il ne cessait de maudire le baume, et le traître qui le lui avait donné. « Ami Sancho, lui dit gravement son maître, je suis le plus trompé du monde si tout ceci ne t'arrive parce que tu n'es pas armé chevalier, et je tiens pour moi que le baume n'est bon qu'à ceux qui le sont. – Eh ! de par tous les diables, répliqua Sancho, que vous ai-je donc fait pour m'en avoir seulement laissé goûter ? Il est, ma foi, bien temps de me donner cet avis, quand je crève. » Dans ce temps-là le baume de Fier-à-bras fit son opération, et tous les assistants désespéraient de la vie du pauvre écuyer ; et au bout l'une heure que dura cette bourrasque, au lieu de se sentir soulagé, comme son maître, il se trouva si faible et si abattu, qu'à peine pouvait-il respirer. Mais don Quichotte, qui comme j'ai dit, se sentait tout refait, ne voulut pas perdre un instant à se mettre en quête des aventures. Il dit à Sancho qu'il fallait partir, sella aussitôt lui-même Rossinante, mit le bât sur l'âne, et l'écuyer sur le bât, après lui avoir aidé à s'habiller ; et puis, s'étant jeté à cheval, il se saisit d'une demi-pique qu'il vit dans un coin, d'une force suffisante pour lui servir de lance.

De près de vingt personnes qu'il y avait dans l'hôtellerie, il n'y en eut pas une qui ne le regardât avec étonnement, et particulièrement la fille de l'hôte, qui l'observait encore plus curieusement que les autres, comme n'ayant rien vu de semblable. Pour lui, qui l'interprétait plus favorablement, il avait aussi les yeux attachés sur elle, et de temps en temps faisait de grands soupirs, qu'il semblait tirer du fond de ses entrailles, mais dont il savait seul la raison,

quoique ceux qui l'avaient vu si meurtri le soir d'auparavant s'imaginassent la deviner, en l'imputant à la douleur de ses blessures.

D'abord, que nos deux héros furent à cheval, don Quichotte, s'arrêtant sur le pas de la porte, appela l'hôte, et d'une voix grave et posée : « Seigneur châtelain, lui dit-il, je serais un ingrat si je ne me ressouvenais de toutes les courtoisies que j'ai reçues dans votre château ; si je puis prendre ma revanche de tant d'honnêtetés en vous vengeant de quelque outrage, vous savez bien que mon emploi est de secourir les faibles et de châtier les traîtres. Cherchez donc dans votre mémoire, et, si vous avez à vous plaindre de quelqu'un, vous n'avez qu'à dire ; je vous promets, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, que vous serez bientôt satisfait. » L'hôte répondit avec la même gravité : « Seigneur chevalier, je n'ai, Dieu merci, pas besoin que vous me vengiez de personne ; et, quand on m'offense, je sais fort bien me venger moi-même. Toute la satisfaction que je vous demande c'est que vous me payiez la dépense que vous avez faite cette nuit, et le foin et l'avoine que vos bêtes ont mangés ; car on ne sort pas ainsi de l'hôtellerie. – Quoi c'est ici une hôtellerie ? répliqua don Quichotte, – Oui sans doute, et des meilleures, dit l'hôte. J'ai été bien trompé jusqu'à cette heure, continua le chevalier. En vérité, je l'ai toujours prise pour un château, et pour un château d'importance. Mais puisque c'est une hôtellerie il faut que vous me pardonniez pour le moment si je ne vous paye point ma dépense ; je ne dois pas contrevenir à l'ordre des chevaliers errants, de qui je sais pour certain sans avoir jusqu'ici lu le contraire, qu'ils n'ont jamais payé quoi que ce soit dans les hôtelleries, parce que la raison veut, aussi bien que la coutume, qu'on les régale partout gratuitement, en récompense des travaux incroyables qu'ils souffrent en cherchant des aventures de jour et de nuit, l'hiver et l'été, à pied et à cheval, mourant tantôt de faim et de soif, de froid et de chaud, et sans cesse exposés à toutes les incommodités qui se rencontrent sur la terre. – Ce sont là des fadaises de chevalerie dont je n'ai que faire, répliqua l'hôte ; payez-moi seulement ce que vous me devez, et laissons-là ces contes ; je ne donne pas ainsi mon bien. – Vous êtes un fat et un méchant hôte, » dit don Quichotte ; puis baissant sa demi-pique, et donnant des deux, il sortit de l'hôtellerie sans que personne l'en pût empêcher, et marcha quelque temps sans regarder si son écuyer le suivait. L'hôte, voyant qu'il ne fallait rien espérer de don Quichotte, se voulut faire payer par Sancho ; mais il jura qu'il ne payerait pas plus que son maître, et qu'étant écuyer de chevalier errant, on ne lui pouvait pas contester le même privilège. L'hôte eut beau se mettre en colère, et le menacer, s'il ne le payait, de se payer lui-même par ses mains de manière que l'écuyer s'en souvînt longtemps ; Sancho jura tout de nouveau, par l'ordre de la chevalerie qu'avait reçu son maître, qu'il ne donnerait pas un sou, quand on le devrait écorcher, et qu'il

ne serait jamais dit que les écuyers à venir pussent reprocher à sa mémoire qu'un si beau droit et si juste se fût perdu par sa faute.

Malheureusement pour l'infortuné Sancho, il y avait dans l'hôtellerie quelques drapiers de Ségovie et des fripiers de Cordoue, tous bons compagnons et gens délibérés, qui, poussés d'un même esprit, s'approchèrent de lui, et le descendirent de son âne, pendant qu'un d'eux alla quérir une couverture. Le pauvre Sancho fut mis dans le milieu, et voyant que le dessous de la porte n'était pas assez haut pour leur dessein, ils passèrent dans la cour, où ils avaient de la hauteur de reste. Quatre des plus forts prirent chacun un coin de la couverture, et commencèrent à faire sauter et ressauter Sancho, jusqu'à douze et quinze pieds en l'air.

Les cris affreux que faisait le misérable berné allèrent jusqu'aux oreilles de son maître, qui crut d'abord que le ciel l'appelait à quelque nouvelle aventure ; mais reconnaissant bientôt que ces hurlements venaient de son écuyer, il poussa de toute la vitesse de Rossinante vers l'hôtellerie, qu'il trouva fermée. Comme il en faisait le tour pour chercher quelque entrée, les murailles de la cour, qui n'étaient pas fort hautes, lui laissèrent voir Sancho, montant et descendant par le vague de l'air avec tant de grâce et d'agilité, que, sans la colère où il était, il n'aurait pu s'empêcher d'en rire. Mais le jeu ne lui plaisant pas dans l'humeur où il se trouvait, il essaya plusieurs fois de monter de dessus son cheval sur le haut de la muraille, et il l'aurait fait s'il n'eût été si froissé, qu'il ne fut pas même en son pouvoir de mettre pied à terre. Tout ce qu'il put faire, fut de dire du haut de son cheval tant d'injures aux berneurs, et de leur faire tant de défis, qu'il est impossible de les pouvoir écrire : mais pour tout cela ces impitoyables railleurs ne laissèrent point leur ouvrage, et n'en rirent que plus fort ; et le malheureux Sancho ne gagna rien non plus ni par prières ni par menaces, que lorsque les berneurs, après s'être relâchés deux ou trois fois, le laissèrent de pure lassitude, et l'enveloppant dans sa casaque, le remirent charitablement où ils l'avaient pris, c'est-à-dire sur son âne.

La pitoyable Maritorne, qui n'avait pu voir sans douleur le cruel traitement qu'on faisait à Sancho, lui apporta sur l'heure un pot d'eau fraîche qu'elle venait de tirer du puits, et comme il le portait à sa bouche, il fut arrêté par la voix de son maître, qui lui criait de l'autre côté de la muraille : « Mon fils Sancho, ne bois point de cette eau, n'en bois point, mon enfant, ou tu es mort ; n'ai-je pas ici le divin baume, qui te va remettre en un moment ? » Et, disant cela, il montrait le vaisseau de fer-blanc. Mais Sancho, tournant la tête à ces cris et le regardant tant soit peu de travers : « Eh ! monsieur, lui dit-il, avez-vous déjà oublié que je ne suis pas armé chevalier ? Gardez votre breuvage pour tous les diables, et me laissez en paix. » En même temps il commença à boire ; mais comme il sentit à la première gorgée que ce n'était

que de l’eau, il ne put passer outre, et pria Maritorne de lui donner un peu de vin : ce qu’elle fit de bon cœur, et le paya même de son propre argent. Aussi dit-on qu’elle ne laissait pas d’avoir quelque chose de bon, quoiqu’il y en eût de plus scrupuleuses.

Sancho, ayant bu, fut conduit honorablement jusqu’à la porte de l’hôtellerie, où donnant des talons à son âne, il sortit fort content de n’avoir rien payé, quoique ce fût aux dépens de ses reins et de ses épaules, ses cautions ordinaires. Il est vrai que son bissac demeura pour les gages ; mais la joie le transportait si fort qu’il ne s’en aperçut pas. L’hôte voyant Sancho dehors, voulut fermer la porte aux verrous ; mais les berneurs, qui n’étaient pas gens à se soucier de notre chevalier, quand même il aurait été de la Table ronde ne le voulurent pas souffrir, et peut-être qu’ils n’eussent pas été fâchés d’avoir occasion de se divertir avec le maître, comme ils l’avaient fait avec le valet.

CHAPITRE IX
Conquête de l’armet de Mambrin

Comme don Quichotte et son écuyer sortaient de l’hôtellerie, le bon chevalier dit à Sancho : « Tu vois, ami Sancho, que la fortune nous a été jusqu’ici contraire, et que nous sortons fort maltraités de cette hôtellerie. C’est pourquoi je veux prendre désormais le nom de *chevalier de la triste Figure*, à l’imitation de don Galaor, qui se faisait appeler *le chevalier déshérité*. » Il avait à peine prononcé ces paroles, qu’il découvrit un cavalier qui portait sur sa tête quelque chose de luisant, comme si c’eût été de l’or. « Ami Sancho, s’écria-t-il, sais-tu bien qu’il n’y a rien de si vrai que les proverbes ? aussi sont-ils autant de maximes tirées de l’expérience, et particulièrement celui qui dit que le diable n’est pas toujours à la porte d’un pauvre homme. Je dis ceci parce que, si la dernière nuit nous avons été maltraités, il se présente à l’heure qu’il est une aventure infaillible, et qui nous offre bien de la gloire à acquérir. Voici, selon toutes les apparences, celui qui porte l’excellent armet de Mambrin ; il vient droit à nous, et tu sais le serment que j’ai fait. – Monsieur, répondit Sancho, prenez garde, s’il vous plaît, à ce que vous dites, et plus encore à ce que vous allez faire. – Et comment veux-tu que je me trompe, misérable mécréant qui doutes de tout ? reprit notre héros. Est-ce que tu ne vois pas ce chevalier qui vient droit à nous sur un cheval gris pommelé et qui porte en tête un armet d’or ? – Ce que je vois et revois, répliqua l’écuyer, c’est un homme monté sur un âne gris brun, et qui porte je ne sais quoi de luisant sur la tête. – Eh bien ! dit don Quichotte, ce que tu vois là, c’est l’armet de Mambrin. Éloigne-toi de quelques pas et me laisse seul ; tu verras que, sans perdre de temps en discours inutiles, j’achève cette aventure en un moment, et demeure maître de ce précieux armet que j’ai tant souhaité. »

Cependant il est bon de savoir ce que c’était que cet armet, ce cheval et ce chevalier que voyait don Quichotte. C’est qu’il y avait dans ce canton deux villages, dont l’un était si petit qu’il n’y avait point de barbier ; ainsi le barbier du grand village, qui se mêlait aussi de chirurgie, servait pour tous les deux. Il était donc arrivé que, dans le petit, un homme malade avait eu besoin d’une saignée, et quelque autre de se faire faire la barbe : si bien que le barbier s’y acheminant, et se trouvant surpris de la pluie, avait

mis son bassin sur sa tête pour conserver un assez méchant chapeau ; et, comme le bassin était de cuivre et tout neuf, on le voyait reluire d'une demi-lieue. Ce barbier montait un bel âne gris, comme avait fort bien remarqué Sancho, et tout cela faisait justement pour don Quichotte un chevalier sur un cheval gris pommelé avec un armet d'or, car il accommodait toujours tout ce qu'il voyait aux extravagances de ses livres. Ainsi donc, voyant que le pauvre chevalier approchait, il courut contre lui à bride abattue et la lance basse, résolu de le percer de part en part ; et sur le point de l'atteindre : « Défends-toi, lui cria-t-il, chétive créature, ou rends-moi sur-le-champ ce qui m'appartient avec tant de raison. »

Le barbier, qui vit fondre si brusquement sur lui cette espèce de fantôme, et sans savoir pourquoi, ne trouva d'autre moyen pour éviter le coup, que de se laisser aller de son âne à terre, où il ne fut pas plus tôt que, se relevant prestement, il enfila la plaine avec plus de vitesse qu'un daim, sans se soucier de l'âne ni du bassin. Don Quichotte, voyant que le bassin lui demeurait, n'en voulut pas davantage ; se tournant vers son écuyer : « Ami, lui cria-t-il, le païen n'est pas bête. Il a fait comme le castor, à qui la nature apprend à se sauver des chasseurs en se coupant lui-même ce qui les anime après lui : ramasse cet armet. – Par mon âme, dit Sancho, en considérant ce prétendu armet, le bassin n'est pas mauvais, il vaut un écu comme un double. » Puis l'ayant donné à son maître, celui-ci le mit incontinent sur sa tête, le tournant de tous côtés pour trouver l'enchâssure. Mais comme il n'en pouvait venir à bout : « Parbleu, dit-il, le païen pour qui cette fameuse salade fut forgée devait avoir la tête bien grosse. Mais ce que j'y trouve de pire, c'est qu'il en manque la moitié. » Sancho ne put entendre sans sourire qu'on appelât un bassin de barbier une salade, et il eût éclaté si ses épaules ne se fussent déjà plusieurs fois ressenties de la colère de son maître. « De quoi ris-tu, Sancho ? demanda notre chevalier. – Je ris, répondit Sancho, de la furieuse tête que devait avoir le maître de cette salade, qui ressemble à un bassin de barbier comme deux gouttes d'eau. – Sais-tu bien ce que je pense ? reprit don Quichotte ; c'est qu'assurément cet incomparable armet sera tombé par hasard entre les mains de quelqu'un qui n'en a pas connu la valeur, et sans savoir ce qu'il faisait, il en aura fait fondre la moitié, voyant que c'était de l'or fin, pour profiter d'autant, et de l'autre moitié on aura fait ceci, qui comme tu dis, ne ressemble pas mal à un bassin de barbier. Mais qu'il en soit ce qu'il pourra ; pour moi, qui en connais le prix, je me moque de cette métamorphose ; je ferai fort bien raccommoder la salade au premier endroit où il y aura une forge, et je prétends qu'elle ne cédera en rien à celle que Vulcain forgea pour le dieu de la guerre. Cependant je la porterai telle qu'elle est ; elle vaudra toujours mieux que rien, et sera bonne pour le moins contre les coups de pierre. – Oh bien, dit Sancho, laissons cela pour

une autre fois, et dites-moi, s'il vous plaît, monsieur, ce que vous voulez que nous fassions de ce cheval gris pommelé, qui semble un âne gris brun et qu'a laissé sans maître ce pauvre diable errant que vous avez renversé. De la manière qu'il a gagné au pied, il n'a pas envie de revenir ; et, par ma barbe, le grison n'est pas mauvais. – Je n'ai pas accoutumé, répondit don Quichotte, de rien ôter à ceux que j'ai vaincus, et ce n'est pas l'usage de la chevalerie de les laisser aller à pied, à moins que le vainqueur n'ait perdu son cheval dans le combat ; car, en ce cas-là, il peut légitimement prendre celui du vaincu, comme conquis de bonne guerre. Ainsi, Sancho, laisse là ce cheval ou cet âne, comme tu voudras ; celui qui l'a perdu ne manquera pas de le venir reprendre d'abord que nous nous serons éloignés. – En bonne foi, dit Sancho, je voudrais pourtant bien emmener cette bête, ou du moins la troquer pour la mienne, qui ne me paraît pas si bonne. Malepeste, monsieur, que les lois de votre chevalerie sont étroites, si elles ne permettent pas seulement de troquer un âne contre un âne ! au moins voudrais-je bien savoir s'il ne m'est pas permis de troquer le bât – Je n'en suis pas trop assuré, répondit don Quichotte, et, dans le doute, je tiens, jusqu'à ce que je m'en sois mieux informé, que tu peux t'en accommoder, pourvu néanmoins que tu en aies nécessairement besoin. – Aussi nécessairement que si c'était pour moi-même, » répondit Sancho. Là-dessus, autorisé de la permission de son maître, il fit l'échange des harnais, ajustant bravement celui du barbier sur son âne, qui lui en parut une fois plus beau, et meilleur de moitié.

Cela étant fait, ils déjeunèrent du reste leur souper, et sans choisir un autre chemin, pour imiter mieux les chevaliers errants, ils se laissèrent conduire par Rossinante, que l'âne suivait toujours de la meilleure amitié du monde, et se trouvèrent insensiblement sur la grande route, où ils marchèrent à l'aventure, n'ayant point pour lors de dessein.

CHAPITRE X

Comment don Quichotte donna la liberté à quantité de malheureux qu'on menait malgré eux où ils ne voulaient pas aller

Don Quichotte, levant les yeux, vit venir environ douze hommes à pied, qui paraissaient enfilés comme des grains de chapelet dans une longue chaîne qui les prenait tous par le cou, et avec des menottes aux bras. Il y avait aussi avec eux deux hommes à cheval, et deux autres à pied, les premiers avec des arquebuses à rouet, et les autres l'épée au côté, et portant chacun un dard, ou pique de Biscaye. Dès que Sancho vit cette triste caravane : « Voilà, dit-il, la chaîne des forçats qu'on mène servir le roi aux galères. – Comment ! s'écria don Quichotte, des forçats ? est-il possible que le roi fasse violence à quelqu'un ? – Je ne dis pas cela, répondit Sancho ; je dis que ce sont des gens qu'on a condamnés pour leurs crimes à servir le roi dans les galères. – Quoi qu'il en soit, dit don Quichotte, ces gens-là sont forcés, et ne vont pas de leur gré. – Pour cela, je vous en réponds, dit Sancho. – Puisqu'il en est ainsi, reprit don Quichotte, voici qui me regarde, moi dont la profession est d'empêcher les violences et de secourir tous les misérables. – Eh ! ne savez-vous pas, monsieur, repartit Sancho, que le roi ni la justice ne font aucune violence à ces garnements, et qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent ! » Cependant la chaîne arriva, et don Quichotte pria les gardes avec beaucoup de civilité de vouloir bien lui dire pour quel sujet on menait ainsi ces pauvres gens. « Monsieur, répondit un des cavaliers, ce sont des galériens qui vont servir dans les galères du roi ; je n'en sais pas plus, et je ne crois pas qu'il soit besoin que vous en sachiez davantage. – Vous m'obligeriez pourtant, répliqua don Quichotte, de me laisser apprendre de chacun en particulier quelle est la cause de sa disgrâce. » Il ajouta à cela tant de civilités, que l'autre garde à cheval lui dit : « Nous avons bien ici les sentences de ces misérables, mais il n'y a pas assez de temps pour les lire, et cela ne vaut pas la peine de défaire nos valises. Vous n'avez, monsieur, qu'à les interroger

vous-même ; ils vous satisferont s'ils veulent, et ils ne manqueront pas : car ces honnêtes gens ne se font pas prier pour faire leur propre panégyrique. »

Avec cette permission, que don Quichotte aurait bien prise de lui-même si on la lui avait refusée, il s'approcha de la chaîne, et demanda au premier quel crime il avait fait pour être ainsi traité : « C'est pour avoir été amoureux, répondit-il. – Quoi ! pour cela et il n'y a rien davantage ? dit notre chevalier. Si on envoie les gens aux galères pour être amoureux, il y a longtemps que je devrais ramer. – Mes amours n'étaient pas comme vous pensez, dit le forçat ; c'est que j'aimais si fort une corbeille pleine de linge, que je ne la pouvais abandonner, et je la tenais si bien embrassée que, si la justice ne s'en était mêlée, elle serait encore entre mes bras. Je fus pris sur le fait, il ne fut pas besoin de question ; on me condamna : j'eus les épaules mouchetées d'une centaine de coups de fouet, et, quand j'aurai aidé trois ans à faucher le grand pré, me voilà hors d'intrigue. – Qu'appelez-vous faucher le grand pré ? demanda don Quichotte. – C'est ramer aux galères, » répondit le forçat, qui était un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, natif de Piedrahita, à ce qu'il dit. Don Quichotte fit la même demande au second, qui était si triste qu'il ne répondait pas une parole : « Pour celui-ci, c'est un serin de canarie, qui va aux galères pour avoir trop chanté. – Comment ! reprit don Quichotte, envoie-t-on aussi les musiciens aux galères ? – Oui, monsieur, répondit le galérien, parce qu'il n'y a rien de plus dangereux que de chanter dans l'angoisse. – Au contraire, dit don Quichotte, j'ai toujours ouï dire que qui chante son mal enchante. – C'est tout au rebours ici, reprit l'autre, qui chante une fois, pleure toute sa vie. – J'avoue que je ne l'entends pas, dit don Quichotte. – Monsieur, dit alors un des gardes, entre ces bonnes gens, chanter dans l'angoisse veut dire confesser à la torture. On a donné la question à ce drôle, il a reconnu son crime, qui était d'avoir volé des bestiaux, et, pour avoir confessé ou chanté comme ils disent, il a été condamné à six ans de galères, outre deux cents coups de fouet qui lui ont été comptés sur-le-champ ; et, si vous le voyez ainsi triste et honteux, c'est que les autres le traitent de misérable, et ne lui donnent point de repos, pour n'avoir pas eu le courage de souffrir et de nier, comme s'il était plus malaisé de dire non que oui, et qu'un criminel ne fût pas trop heureux d'avoir son absolution sur le bout de sa langue, quand il n'y a pas de témoins contre lui. Et sur ce point-là, franchement je trouve qu'ils n'ont pas tout le tort. – Je le trouve aussi, » dit don Quichotte. Et passant au troisième : « Et vous, dit-il, qu'avez-vous fait ? Celui-ci, sans se faire tirer l'oreille, dit gaiement : « Je m'en vais aux galères pour cinq ans, faute de dix ducats. – Ah ! j'en donne vingt de bon cœur pour vous en tirer, dit don Quichotte. – Ma foi, il est un peu tard, reprit le galérien ; c'est justement de la moutarde après dîner. Si j'avais eu en prison les vingt ducats que vous m'offrez, pour graisser la patte du

greffier, et pour réveiller l'esprit de mon procureur, je serais à l'heure qu'il est dans le Zocodouer de Tolède, et ne me verrais pas ainsi mené comme un lévrier d'attache ; mais patience, chaque chose a son temps. » Don Quichotte passa au quatrième qui était un vieillard tout gris, avec une longue barbe blanche qui lui descendait sur la poitrine. Celui-ci se prit à pleurer quand on lui demanda qui l'avait mis là, et ne répondit pas un mot ; mais celui qui suivait lui fit l'office de truchement ; « Ce vénérable barbon, dit-il, va servir le roi sur mer pour quatre ans, après avoir été promené en triomphe par les rues, vêtu pompeusement. – Cela s'appelle, si je ne me trompe, dit Sancho, avoir fait amende honorable, et avoir été mis au carcan. – Justement, répondit le galérien, c'est pour s'être mêlé de sortilèges et de charmes…. – Pour ceci, je n'ai rien à dire, » reprit don Quichotte.

Don Quichotte demanda au cinquième quel était son crime, et celui-ci répondit avec beaucoup moins de chagrin que l'autre, et comme si l'affaire ne l'eût pas touché : « Je m'en vais, dit-il, servir Sa Majesté pour avoir troqué mes vieilles chemises contre des neuves, et en avoir pris d'autres en payement de gens qui ne me devaient rien. Il y a eu preuve du tout, la faveur et l'argent m'ont manqué, et je me suis vu sur le point de mourir d'un mal de gorge : cependant je n'ai été condamné qu'à six ans de galères ; je n'en ai point appelé de peur de pis ; j'ai bien mérité le châtiment ; je me sens jeune, la vie est longue, et avec le temps on vient à bout de tout. Si Votre Seigneurie a quelque chose à donner aux pauvres, Dieu vous en récompensera dans le ciel, et nous autres sur cette terre nous aurons soin de le prier de vous donner une bonne et longue vie. » Celui-ci était en habit d'écolier, et un des gardes dit que c'était un grand discoureur, et qui savait beaucoup de latin. Après tous ceux-là venait un homme de bonne mine, de l'âge de trente ans, qui avait un œil un peu louche, et était attaché différemment des autres. Il avait une chaîne à un pied qui venait en montant lui entourer tout le corps, avec deux anneaux de fer qui lui prenaient le cou, l'un attaché à la chaîne, et l'autre de ceux qu'on appelle pied d'ami, qui font tenir la tête droite, d'où descendaient deux branches qui allaient jusqu'à la ceinture, et tenaient deux menottes qui lui serraient les bras avec de gros cadenas ; de telle sorte qu'il ne pouvait porter les mains à la bouche, ni baisser la tête jusque sur ses mains. Don Quichotte demanda pourquoi celui-là était si maltraité. « Parce que lui seul, répondit le garde, est plus criminel que tous les autres ensemble, et qu'il est si hardi et si artificieux que, même en cet état-là, nous ne sommes pas assurés qu'il ne nous échappe. – Seigneur chevalier, dit alors le forçat, si vous nous voulez donner quelque chose, faites-le promptement, et allez-vous-en à la garde de Dieu : cette curiosité d'apprendre la vie des autres nous fatigue ; et, si vous avez si grande envie de savoir la mienne, sachez que je suis Ginès de Passamont, et qu'elle est écrite par les cinq doigts de cette

main. C’est un livre merveilleux, et le plus beau qui ait été fait en Espagne depuis le temps des Maures ; mais marchons sans discourir davantage : il y a trop longtemps que ces fadaises durent. » À ce mot, le commissaire leva la canne pour répondre aux menaces de Passamont, mais don Quichotte, se mettant entre eux, le pria de ne le pas maltraiter. Encore est-il juste ; dit-il, que celui qui a les bras si bien serrés ait pour le moins la langue libre ; et de là se tournant vers les forçats : « Mes frères, leur dit-il, de tout ce que vous m’avez dit, je connais clairement que, quoique la peine à laquelle on vous a condamnés soit le châtiment de vos fautes, vous ne la souffrez pas cependant sans chagrin, que vous n’avez guère d’envie d’aller aux galères, et que c’est entièrement contre votre volonté que l’on vous y mène ; et, comme il se peut faire aussi que le peu de courage de l’un à la question, le manque d’argent de l’autre, le peu de faveur que trouvent les misérables auprès des juges, qui vont souvent vite en besogne, vous aient mis en l’état où vous êtes et privés de la justice qu’on vous devait, tout cela ensemble m’oblige de vous faire voir que le ciel ne m’a mis au monde et ne m’a fait embrasser la profession de la chevalerie errante que pour secourir les affligés et délivrer les petits de l’oppression des grands. Mais parce qu’il est de la prudence de faire les choses doucement et sans violence, quand on le peut, je prie monsieur le commissaire et messieurs vos gardes de vous détacher et de vous laisser aller libres ; il se trouvera assez d’autres gens pour servir le roi dans les occasions, et, pour dire le vrai, c’est une chose bien dure de vouloir rendre esclaves des gens qui sont nés avec la liberté. Mais, messieurs les gardes, ajouta-t-il, je vous en prie, d’autant plus que ces pauvres gens ne vous ont jamais offensés, laissez-les faire pénitence, sans les forcer à en faire une où ils n’auront point de mérite. Il y a une justice au ciel qui prend assez soin de châtier les méchants quand ils ne se corrigent pas, et il n’est pas bien séant à des hommes qui ont de l’honneur, d’être les bourreaux des autres hommes. Messieurs, je vous demande cela avec douceur et civilité, et, si vous me l’accordez, je vous en serai redevable ; mais si vous ne le faites pas de bonne grâce, cette lance et cette épée et la vigueur de mon bras vous le feront faire de force. – Ha, ha ! voici une bonne plaisanterie, répondit le commissaire ; cela n’est pas mal imaginé, de nous demander la liberté des forçats du roi, comme si nous avions le pouvoir de les délivrer. Allez, monsieur, allez, poursuivez votre chemin, et redressez le bassin que vous avez sur la tête, sans venir mettre votre nez où vous n’avez que faire. – Vous êtes un maraud et un franc poltron, » répondit don Quichotte ; et en même temps il l’attaque avec tant de promptitude, que, sans lui donner le loisir de se mettre en défense, il le renverse à terre, dangereusement blessé d’un coup de lance. Les gardes, fort étonnés d’une agression si brusque, attaquèrent tous ensemble don Quichotte, les uns avec leurs épées, et les autres avec leurs

dards, et ils lui auraient fait mal passer le temps, si les forçats, voyant une si belle occasion de recouvrer leur liberté, n'avaient essayé de s'en servir en s'efforçant de rompre leurs chaînes. La confusion fut si grande alors parmi les gardes, que tantôt accourant aux forçats qui se détachaient, et tantôt à don Quichotte qui ne leur donnait point de repos, ils ne purent rien faire de bon. Sancho cependant aidait Ginès de Passamont, qui, se voyant libre et débarrassé, se jeta sur le commissaire, s'empara de son arquebuse, et fit si bien qu'avec le secours des autres forçats, il contraignit les gardes à prendre la fuite et à quitter le champ de bataille.

Sancho n'eut pas trop de joie de ce grand exploit, parce qu'il ne douta point que les gardes n'allassent à l'heure même informer la Sainte-Hermandad, et demander main-forte pour revenir chercher les coupables. Dans cette appréhension, il dit à son maître qu'il était à propos de s'ôter du chemin et de se cacher dans la montagne qui était tout proche : « Car, dit-il, les diables d'archers ne manqueront point de faire sonner le tocsin, et on nous enveloppera de tous côtés, et il nous pourrait arriver pis que d'être bernés ou roués de coups de bâton. – Cela est bien, dit don Quichotte ; mais pour l'heure je sais ce qu'il faut faire. » Et appelant en même temps les forçats, qui venaient de dépouiller le commissaire et l'avaient mis tout nu, ils se rendirent tous auprès de lui, et se rangèrent à la ronde pour apprendre ce qu'il leur voulait.

« C'est la vertu des honnêtes gens, leur dit-il, que d'avoir de la reconnaissance des bienfaits qu'ils reçoivent, et l'ingratitude est le vice le plus noir de tous. Vous voyez, messieurs, ce que je viens de faire pour vous, et l'obligation que vous m'avez ; je suis persuadé que je n'ai pas servi des ingrats, et c'est à vous de me faire voir ce que vous êtes. Je vous demande, pour toute reconnaissance, que vous repreniez la chaîne que je vous ai ôtée, et qu'en cet état vous alliez dans la cité du Toboso vous présenter devant Mme Dulcinée, et lui dire que c'est de la part de son esclave le chevalier de la Triste Figure, et que vous lui racontiez mot pour mot tout ce que j'ai fait en votre faveur, jusqu'à vous remettre en liberté. Après cela, je vous laisse maîtres, et vous pourrez faire tout ce que vous voudrez. » Ginès de Passamont répondit pour tous, et dit à don Quichotte : « Seigneur chevalier notre libérateur, il nous est impossible de faire ce que vous ordonnez ; car nous n'oserions nous montrer tous ensemble en l'état que vous dites, de crainte d'être aussitôt reconnus ; au contraire, il faut que nous nous séparions, et que nous fassions si bien en nous déguisant, que nous ne retombions plus entre les mains de la justice, qui sans doute va mettre des gens à notre quête. Mais ce que votre seigneurie peut faire, et ce qui est juste, c'est de changer votre ordre, et commuer le tribut que nous devons à Mme Dulcinée du Toboso en une certaine quantité de prières, que

nous dirons à son intention. C'est une chose que nous pourrons accomplir sans risque, et aussi bien de nuit que de jour, en fuyant ou en reposant, dans la paix et dans la guerre ; mais de penser que nous nous exposions encore une fois à manger de la soupe d'Égypte, je veux dire à reprendre la chaîne, il n'y a pas d'apparence, et je ne pense pas que vous y ayez bien songé. – Et par le Dieu vivant, dit don Quichotte enflammé de colère, don Ginesille de Parapilla et don fils de diable, ou qui que vous puissiez être, vous irez tout seul, et chargé de la chaîne et de tout le harnais que vous aviez sur votre noble corps. » Passamont, qui n'était pas né fort patient, et qui n'avait pas trop bonne opinion de la sagesse de don Quichotte, après l'action qu'il venait de faire, ne put souffrir de se voir traiter de la sorte ; il fit signe des yeux à ses compagnons, qui s'écartèrent aussitôt les uns des autres, et firent pleuvoir tant de pierres sur don Quichotte, qu'il ne pouvait ni se couvrir de sa rondache comme il l'eût fallu, ni faire aller Rossinante, qui ne se remuait pas plus pour l'éperon que s'il eût été de bronze. Sancho se mit derrière son âne, et par ce moyen évita la tempête : mais son maître ne put si bien se garantir, qu'il n'attrapât par les reins quatre ou cinq cailloux qui le jetèrent par terre. L'écolier fondit aussitôt sur lui, et, lui prenant le bassin, lui en donna cinq ou six coups sur les épaules, et autant contre une pierre, où il le mit presque en pièces. Les forçats prirent la casaque que don Quichotte portait par-dessus ses armes, et lui auraient ôté jusqu'à ses chausses, si les cuissards et les genouillères ne les en eussent empêchés. Et, pour ne pas laisser l'ouvrage imparfait, ils déchargèrent aussi Sancho de son manteau ; et l'ayant presque mis nu comme la main, ils partagèrent entre eux les dépouilles du combat ; et chacun s'en alla de son côté, avec plus de soin d'éviter la Sainte-Hermandad que d'envie de connaître Mme Dulcinée.

L'âne, Rossinante, Sancho et don Quichotte demeurèrent seuls sur le champ de bataille ; l'âne la tête basse, et secouant de temps en temps les oreilles, croyant sans doute que la pluie de cailloux durait encore ; Rossinante étendu près de son maître, et froissé de deux grands coups de pierre ; Sancho presque nu comme quand il vint au monde, et mourant de peur de tomber entre les mains de la Sainte-Hermandad, et don Quichotte triste et tout irrité de se voir en si mauvais état par l'ingratitude des brigands mêmes à qui il avait rendu un si bon office.

CHAPITRE XI

De ce qui arriva au fameux don Quichotte dans la montagne Noire

Don Quichotte, se voyant ainsi maltraité, dit à son écuyer :

« J'ai toujours ouï dire, Sancho, que c'est écrire sur la table que de faire du bien à des méchants ; si je t'avais cru, j'aurais évité ce déplaisir : mais enfin cela est fait, patience ; et que l'expérience nous rende sages désormais. – En bonne foi, monsieur, vous vous rendrez sage comme je suis Turc, dit Sancho ; mais, puisque vous me dites que, si vous m'eussiez cru vous auriez évité ce déplaisir, croyez-moi à cette heure, et vous en éviterez un plus grand : car, en un mot comme en mille, je vous avertis que toutes vos chevaleries sont inutiles avec la Sainte-Hermandad, et qu'elle ne ferait pas plus de cas de tous les chevaliers errants du monde que d'un chien mort. Tenez, il me semble que j'entends déjà ses flèches qui me sifflent aux oreilles ! – Tu es naturellement poltron, Sancho, dit don Quichotte ; mais, afin que tu ne dises pas que je suis opiniâtre, et que je ne fais jamais ce que tu me conseilles, je veux bien t'en croire pour cette fois-ci, et m'éloigner de cette terrible Hermandad que tu crains si fort ; mais ce sera à condition que, ni mort, ni vif, tu ne dises jamais à personne que je me suis retiré. D'ailleurs je n'ai évité le danger par aucune crainte, mais seulement à ta prière, et pour te faire plaisir. Si tu dis autre chose, tu mentiras, et dès à présent, comme dès lors, et pour lors comme dès à présent, je te démens, et dis que tu as menti, et mentiras toutes les fois que tu le diras et penseras ; et ne me réplique pas davantage. Car de penser seulement que je m'éloigne et me retire de quelque péril apparent, et surtout de celui-ci où il peut y avoir quelque chose à craindre, j'aimerais mieux demeurer ici jusqu'au jour du jugement, et attendre de pied ferme non seulement la sainte confrérie que tu dis, mais encore toute la fraternité des douze tribus d'Israël, les sept Machabées, Castor et Pollux, et tous les frères, fraternités et confréries du monde. – Monsieur, dit Sancho, se retirer n'est pas fuir. »

Et prenant les devants, il tira après lui Rossinante, et pénétra avec son maître dans la montagne Noire.

Nos aventuriers arrivèrent cette nuit-là au milieu de la montagne Noire, et dans l'endroit le plus désert, où Sancho conseilla à son maître de passer quelques jours, au moins autant que dureraient leurs provisions. Ils commencèrent à s'établir pour cette nuit entre deux côtes, sous des lièges, où ils se crurent en sûreté et à couvert de toutes sortes d'insultes. Mais la fortune, qui gouverne et accommode toutes choses à sa fantaisie, voulut que Ginès de Passamont, ce fameux scélérat que la vigueur et la folie de don Quichotte avaient tiré de la chaîne, craignant et fuyant la Sainte-Hermandad, songeât à s'aller aussi cacher dans ces rochers, et arrivât justement au même lieu où étaient don Quichotte et Sancho, qu'il reconnut à leurs paroles, et qu'il laissa s'endormir. Et, comme les méchants sont toujours ingrats et incivils, et que la nécessité fait songer à des choses dont on ne s'aviserait pas, Ginès qui n'était ni civil ni bien intentionné, s'accommoda pendant leur sommeil de l'âne de Sancho, préférablement à Rossinante, qui lui parut si mince, qu'il ne crut pas pouvoir s'en défaire ni par vente ni par échange, et, avant qu'il fût jour, s'éloigna si bien du maître et du valet, qu'ils ne pouvaient plus l'attraper.

Cependant l'aurore vint avec sa face riante réjouir et embellir la terre, mais elle ne fit qu'attrister et enlaidir Sancho, qui pensa mourir de douleur quand il se vit sans son âne. Il fit des plaintes si tristes, et des gémissements si pitoyables, que don Quichotte s'en éveilla, et entendit qu'il disait : « Ô cher fils de mes entrailles, qui pris naissance en ma maison, agréable jouet de mes enfants, les délices de ma femme, l'envie de mes voisins et le soulagement de mes travaux, enfin le nourricier de la moitié de ma personne, puisque avec quatre sous que tu me valais chaque jour, tu fournissais la moitié de ma dépense ! » Don Quichotte, devinant par ces lamentations le sujet de la douleur de Sancho, tâcha de le consoler avec des paroles tendres et de savants raisonnements sur les disgrâces de ce monde. Mais rien ne réussit si bien que quand il le pria de prendre patience, en lui promettant de lui donner une lettre de change de trois ânons, à prendre sur cinq qu'il avait dans sa maison. Sancho s'apaisa, ne pouvant résister à des raisons si fortes ; il essuya ses larmes, arrêta ses soupirs et ses sanglots, et fit un grand remerciement à son maître de la faveur qu'il lui venait de faire.

Don Quichotte, que le sommeil avait un peu remis, se réjouit de se voir au milieu de ces montagnes, ne doutant point que ce ne fût un lieu propre à trouver les aventures qu'il cherchait. Il rappelait dans sa mémoire les merveilleux évènements qui étaient arrivés aux chevaliers errants en de semblables solitudes, et il y était si enivré et si transporté de ces fadaises, qu'il ne se souvenait et ne se souciait d'autre chose au monde. Sancho n'avait guère de souci non plus, depuis qu'il se voyait en sûreté, et il ne songeait qu'à remplir sa panse des restes qu'il avait sauvés. Il allait

derrière son maître avec le bissac que portait son âne, tirant de temps en temps quelques bribes, et les avalant de toute sa force, sans se soucier des aventures, et ne s'en imaginant point de plus belles que celle-là.

« Ami Sancho, lui dit tout à coup don Quichotte, je veux faire en cette montagne une action qui me donnera de la réputation parmi les hommes, qui éternisera mon nom et damera le pion à tous les chevaliers errants passés et à venir. – Est-elle bien périlleuse, monsieur, cette action-là ? demanda Sancho. – Non, répondit don Quichotte, quoique pourtant la chose pourrait aller de telle façon, que nous rencontrions hasard au lieu de chance. Mais enfin, cela dépend de ta diligence. – De ma diligence, monsieur ? dit Sancho. – Oui, mon ami, répondit don Quichotte, parce que, si tu reviens promptement d'où je pense t'envoyer, ma peine sera bientôt finie, et ma gloire commencera. Mais pourquoi te tenir davantage en suspens ? Il faut que tu saches, fidèle écuyer, que le fameux Amadis des Gaules fut un des plus parfaits chevaliers errants du monde ; que dis-je ? un, il fut le seul, au moins il fut le premier et le prince de tous ceux qu'il y a jamais eu jusqu'à lui. Et que les Bélianis, ni pas un autre, ne prétendent entrer en comparaison avec lui : ils se tromperaient du blanc au noir, et il n'y en a pas un qui mérite d'être son écuyer. Je t'apprends aussi que le peintre qui veut se rendre fameux dans son art tâche toujours d'imiter les meilleurs originaux et prend pour modèles les ouvrages des plus excellents peintres qu'il connaît, et ceci doit être une règle pour tous les arts et pour toutes les sciences. Cela étant donc ainsi, comme assurément cela est, je trouve, ami Sancho, que le chevalier errant qui imitera le mieux Amadis approchera le plus de la perfection. Or, une des choses en quoi le grand Amadis fit davantage éclater sa sagesse et sa valeur, sa fermeté et son amour, ce fut en se retirant sur la Roche Pauvre pour y faire pénitence, sous le nom du Beau Ténébreux, nom assurément significatif et admirablement convenable à la vie qu'il voulait mener, et qu'il avait lui-même choisie. Et, comme il m'est beaucoup plus aisé de l'imiter dans sa pénitence que de fendre des géants démesurés, couper des serpents, tuer des andriagues, mettre des armées en déroute, dissiper des flottes et défaire des enchantements ; que d'ailleurs ces lieux sauvages sont tout propres pour un tel dessein, je ne veux pas laisser perdre l'occasion qui s'offre si favorablement. – Mais enfin, monsieur, dit Sancho, qu'est-ce donc que vous prétendez faire dans un lieu si désert ? – Eh ! ne t'ai-je pas dit, répondit don Quichotte, que je prétends imiter Amadis, en faisant ici l'insensé, le désespéré, le furieux : imiter aussi en même temps le valeureux Roland dans les folies qu'il fit, quand il sut qu'Angélique s'était si lâchement abandonnée à Médor ; ce qui lui donna tant de chagrin, qu'il devint fou et arracha les arbres, troubla les eaux des fontaines, ravagea les troupeaux ; tua les bergers, brûla leurs cabanes, déroba leurs juments, et fit cent mille autres

extravagances dignes d'une éternelle mémoire ? Et, quoique je ne sois pas résolu d'imiter exactement Roland, Orland ou Rotoland (car il avait tous ces noms-là) en toutes ses folies, je prétends pour le moins choisir les plus essentielles, et celles qui peuvent passer pour orthodoxes. Peut-être aussi que je me contenterai d'imiter Amadis, qui, sans faire de folies éclatantes et pernicieuses, et en se bornant à des plaintes et à des lamentations, acquit tant de réputation et de gloire, qu'on n'en peut avoir davantage. – Il me semble, monsieur, dit Sancho, que les chevaliers qui faisaient ces folies et ces pénitences en avaient quelque sujet ; mais vous, monsieur, quelle raison avez-vous pour devenir fou ? Quelle dame vous a méprisé, et quelles marques avez-vous trouvées que Mme Dulcinée du Toboso ait fait des sottises avec Maure ou chrétien ? – Eh ! voilà le point, s'écria don Quichotte, c'est là la finesse de mon affaire ; un chevalier errant devenir fou sans cause ni raison ! n'est-ce pas faire voir à ma dame de quoi je suis capable dans l'occasion ? Ainsi donc, ami Sancho, ne perds point le temps à me vouloir détourner d'une si rare, si heureuse et si extraordinaire émulation. Je suis fou, et fou je veux être, jusqu'à ce que tu sois de retour avec la réponse d'une lettre que je veux que tu portes à Mme Dulcinée : et, si je la trouve digne de ma fidélité, je cesse au même moment d'être fou et de faire pénitence ; mais si elle n'est pas obligeante, je demeurerai fou absolument et en cet état là je ne sentirai rien, de telle sorte que, quoi que me réponde ma dame, je me tirerai toujours heureusement d'affaire, ou en jouissant en homme sage du bien que j'espère de ton retour, ou comme fou, en ne sentant pas le mal que tu m'auras apporté. »

En achevant ce discours, ils se trouvèrent au pied d'une roche fort haute qui était détachée de toutes les autres, comme si on l'eût fait exprès. Un petit ruisseau coulait doucement par la pente, et venait en serpentant arroser un pré qui l'entourait. La fraîcheur et la verdure de l'herbe, et la quantité d'arbres sauvages, de plantes et de fleurs dont la roche était couverte, rendaient ce lieu le plus agréable du monde. Cet endroit-là plut extrêmement au chevalier de la Triste Figure, qui, le choisissant pour faire sa pénitence, en prit possession en ces termes, comme s'il eût entièrement achevé de perdre la raison : « Voilà, ô ciel, s'écria-t-il, le lieu que je choisis pour pleurer le pitoyable état où vous m'avez réduit. Je veux que mes larmes augmentent les eaux de ce ruisseau, et que mes soupirs continuels agitent perpétuellement les feuilles et les branches de ces arbres, pour faire connaître à tout le monde le cruel tourment et l'épouvantable peine que souffre mon cœur. Ô vous, qui que vous soyez, dieux champêtres, habitants de ces déserts, écoutez les plaintes d'un malheureux amant, qu'une longue absence et une jalousie imaginaire ont amené dans ces tristes lieux, pour pleurer son mauvais sort et se plaindre en liberté des rigueurs d'une belle ingrate, en qui le ciel a

rassemblé tous les attraits de la beauté humaine ! Ô vous, Napées, et vous, Dryades, qui avez accoutumé d'habiter les montagnes sauvages, aidez-moi à plaindre mes malheurs, ou, pour le moins, ne vous lassez pas de les entendre. Ô Dulcinée du Toboso ! Soleil de mes jours et Lune de mes nuits, Gloire de mes peines, Nord de mes voyages, Étoile de mes aventures, aie pitié du triste état où me réduit la cruelle absence, et que ton cœur se rende favorable à la constance de ma foi ! Ô vous, arbres solitaires et sombres, qui devez désormais me faire compagnie dans ma solitude, faites-moi connaître, par le doux murmure de vos feuilles agitées, et par le balancement de vos branches, que ma présence ne vous est pas désagréable. Et toi, mon cher écuyer, aimable et fidèle compagnon de toutes mes aventures, considère attentivement tout ce que je vais faire, sans en oublier la moindre chose, afin de le raconter exactement à celle pour qui je le fais. Ô toi, Rossinante, qui m'as toujours inséparablement accompagné et si utilement servi, non seulement dans la prospérité, mais tant que la fortune m'a été contraire ; toi qui as toujours partagé mon bonheur et mes disgrâces, pardonne-moi si dans celle-ci je choisis la solitude, et crois que ce n'est pas sans regret que je t'abandonne. » En disant cela, il mit pied à terre, ôta promptement la selle et la bride à son cheval, et lui donnant de la main sur la croupe, il lui dit en soupirant : « Celui qui a perdu la liberté te la donne. Ô cheval, aussi excellent pour tes grandes actions que malheureux par ton sort, va-t'en où tu voudras, tu seras reconnu partout, et tu portes écrit sur le front que jamais l'Hippogriphe d'Astolphe, ni le renommé Frontin, qui coûta si cher à Bradamante, n'ont égalé ta légèreté et ta vigueur. – Maudit soit, s'écria Sancho en cet endroit, mille fois maudit, celui qui m'a délivré du soin de débâter mon âne ! Les flatteries ne lui manqueraient pas, ni de belles paroles à sa louange ; mais pourtant, quand il serait ici, le pauvre grison ! pourquoi lui ôter le bât ? Qu'est-ce qu'il a à voir avec les folies des amoureux et des désespérés, puisque son maître (qui était moi) n'a jamais été ni l'un ni l'autre ? mais dites donc, monsieur, si mon voyage et votre folie sont véritables, croyez-vous qu'il soit mal à propos de seller Rossinante, afin qu'il supplée au défaut de mon grison, et que mon voyage ne dure pas si longtemps ? car, s'il me faut aller à pied, je ne sais pas trop bien quand j'arriverai ni quand je serai de retour, parce que je suis un fort méchant piéton. – Fais comme tu voudras, Sancho, répondit don Quichotte, il me semble que tu n'as pas tout le tort. Au reste, tu partiras dans trois jours ; je te retiens encore pour ce temps-là, afin que tu voies ce que je fais pour ma dame, et que tu lui puisses redire. – Et que puis-je voir davantage que ce que j'ai vu ? dit Sancho. – Vraiment tu es bien éloigné du compte, repartit don Quichotte ; ne faut-il pas que je déchire mes habits, que je jette mes armes pièce à pièce, que je saute la tête en bas sur les rochers, et que je fasse

mille autres choses de cette nature qui te donneront de l'admiration ? – Pour l'amour de Dieu, monsieur, dit Sancho, prenez garde comment vous ferez ces sauts ; vous pourriez donner de la tête en tel endroit, que dès le premier coup vous auriez achevé la pénitence. Et je serais d'avis, pour moi, si ces soubresauts sont si nécessaires, et que l'œuvre ne se puisse faire sans cela, que vous vous contentassiez, puisque tout cela est feint et que ce n'est qu'une imitation, de les faire dans l'eau ou sur des matelas, et je ne laisserai pas de dire à Mme Dulcinée que vous l'avez fait sur des roches pointues et dures comme du fer. – Je te remercie de ta bonne intention, ami Sancho, répondit don Quichotte ; mais il faut que tu saches que ceci n'est point une feinte, mais une chose très sérieuse, parce qu'autrement ce serait pécher contre les lois de la chevalerie, qui nous défendent de mentir sous peine d'être déclarés indignes de l'ordre ; et faire une chose pour l'autre c'est mentir : ainsi il faut que mes soubresauts soient réels, effectifs, constants et valables, sans aucune supercherie. Cependant il est bon que tu me laisses de la charpie pour mettre sur mes blessures, puisque nous avons perdu le baume. »

Don Quichotte, après avoir dit ces paroles, écrivit sur ses tablettes la lettre suivante :

LETTRE DE DON QUICHOTTE À DULCINÉE.

Celui qui est percé jusqu'au vif de la pointe trop aiguë de votre absence, et que l'amour a blessé dans la partie la plus sensible du cœur, vous souhaite la santé dont il ne jouit pas, très agréable Dulcinée du Toboso. Si votre beauté me méprise, si votre vertu ne s'explique en ma faveur, et si vos dédains continuent, il est impossible que je résiste à tant de maux, quoique je sois assez accoutumé à la souffrance, parce que la force du mal est plus forte que ma force. Mon fidèle écuyer Sancho vous rendra un compte exact, belle ingrate et trop aimable ennemie, de l'état où je suis à cause de vous et des tourments que je souffre. Si vous avez assez de compassion pour me secourir, vous ferez un acte de justice digne de vous et de moi, et en m'obligeant, vous sauverez un bien qui est à vous ; sinon, faites ce qu'il vous plaira : en achevant de vivre, j'aurai satisfait à votre cruauté et à mes désirs.

Celui qui est à vous jusqu'à la mort,

Le chevalier de la Triste Figure.

Par ma barbe, s'écria Sancho, si ce n'est là la meilleure lettre que j'aie jamais vue ! Eh ! ventre de moi, que vous dites bien tout ce que vous voulez, et que vous avez bien enchâssé là le chevalier de la Triste Figure ! Par ma foi, je vous le dis, vous êtes le diable même, et il n'y a rien au monde que vous ne sachiez. – Il faut tout savoir, répondit don Quichotte, dans la profession que je fais. – Or ça, reprit Sancho, écrivez donc de l'autre côté le mandement

des trois ânons, et signez bien nettement, afin qu'on connaisse que c'est bien votre écriture. – Je le veux, » dit don Quichotte ; et, après l'avoir écrit, il lut :

Ma nièce, vous payerez, par cette première de change, trois ânons des cinq que j'ai laissés dans ma maison, à Sancho Pança, mon écuyer, valeur reçue de lui. Je vous en tiendrai compte, en me rapportant la présente avec quittance dudit Sancho.

« Fait au fond de la montagne Noire, le 26 d'août de la présente année. »

« Elle est fort bien comme cela, monsieur, dit Sancho, vous n'avez qu'à signer. – Il ne faut point la signer, répondit don Quichotte ; je m'en vais seulement la parafer, et cela suffirait pour trois cents ânes. – Je m'en fie bien à vous, dit Sancho, je m'en vais seller Rossinante ; préparez-vous à me donner votre bénédiction : car je prétends partir tout à l'heure, sans m'amuser à voir les folies que vous voulez faire ; et je dirai que j'en ai tant vu, que je suis sûr qu'on en sera content. – Je veux pour le moins, Sancho, que tu me voies tout nu, dit don Quichotte, il est même nécessaire que je fasse devant toi une ou deux douzaines de folies, qui seront faites dans un instant, afin que, me les ayant vu faire, tu puisses jurer en sûreté de conscience de toutes celles que tu y voudras ajouter, et je t'assure bien que tu n'en diras pas la moitié tant que j'en ferai. – Oh ! cela, je le crois bien, repartit Sancho ; mais, monsieur, pour l'amour de Dieu, que je ne vous voie point nu ; vous me ferez pitié, et je ne pourrai m'empêcher de pleurer. J'ai déjà tant pleuré cette nuit mon pauvre âne que j'aimais beaucoup, aussi bien que vous, que je n'ai pas besoin de m'y remettre. Mais, s'il faut absolument que je vous voie faire des folies, faites-les vite, et les premières qui vous viendront dans l'esprit, sans aller raffiner, quoique après tout il n'en soit pas besoin pour moi ; et, comme je vous ai dit, ce sera autant de pris sur mon voyage. Mais de quoi vivrez-vous, monsieur, jusqu'à ce que je sois de retour ? – Que cela ne te mette pas en peine, dit don Quichotte ; je suis résolu de ne manger autre chose que les herbes de ces prés, et des fruits de ces arbres, et la finesse de mon affaire consiste à mourir de faim et en de semblables austérités. – À propos, monsieur, dit Sancho, savez-vous bien que j'appréhende fort de ne point retrouver cet endroit-ci, quand je reviendrai, tant il est caché et difficile ? – Remarque-le bien, répondit don Quichotte ; pour moi, je ne m'éloignerai pas d'ici autour, et je monterai de temps en temps sur le plus haut des rochers, afin que tu me puisses voir, ou que je te découvre dans les chemins. Mais, pour plus grande sûreté, tu n'as qu'à couper quantité de branches de genêt, et les épandre de six pas en six pas, jusqu'à ce que tu entres dans la plaine ; cela te servira d'enseignes et de guides, à l'imitation du fils de Persée, pour sortir du labyrinthe de Crète. – Je m'en vais le faire

tout à l'heure, » dit Sancho ; et, après avoir coupé sa charge de genêts, il vint recevoir la bénédiction de son seigneur, pleurant tendrement l'un et l'autre, et il monta sur Rossinante. « Ami Sancho, lui dit don Quichotte, je te recommande mon bon cheval, aie soin de lui comme de ma propre personne. » Sancho dit encore une fois adieu à son maître, et se mit en chemin, semant les branches de genêt comme il lui avait conseillé.

Il n'était pas encore bien éloigné qu'il revint sur ses pas, et don Quichotte lui ayant demandé ce qu'il voulait : « Monsieur, répondit-il, il me semble que vous avez quelquefois raison, et vous avez fort bien dit qu'il faut que je sois témoin oculaire de quelqu'une de vos folies, afin que je puisse jurer sûrement que je vous en ai vu faire, encore que c'en soit bien une assez grande que le dessein de votre pénitence. – Ne te le disais-je pas bien, Sancho ? dit don Quichotte. Attends un peu, dans un *credo* j'en aurai fait une demi-douzaine ; » et défaisant en même temps son pourpoint, il demeura nu de la ceinture en haut, et fit deux sauts en l'air, se donnant du talon contre le derrière, puis deux culbutes, la tête la première et les pieds en haut, de sorte que Sancho tourna promptement bride pour ne pas le voir davantage, et s'en alla fort satisfait de pouvoir jurer sans scrupule que son maître était constamment fou. Il faut maintenant le suivre dans son voyage, jusqu'à son retour, qui ne sera pas long.

CHAPITRE XII

Comment le barbier et le curé, accompagnés de l'illustre princesse de Micomicon, vinrent à bout de faire sortir don Quichotte de la montagne Noire

À la sortie de la montagne, Sancho prit le chemin du Toboso, et le jour suivant il se trouva sur le midi près de l'hôtellerie où lui était arrivée la disgrâce de la berne. Il ne l'eut pas plutôt reconnue qu'il sentit certain frisson, et, s'imaginant se voir encore une fois en l'air, il était tenté de passer outre, quoiqu'il fût l'heure de dîner, et que le pauvre écuyer n'eût rien mangé il y avait déjà longtemps. Cependant, la nécessité le pressant, il avança jusqu'auprès de l'hôtellerie ; et, comme il doutait encore s'il entrerait ou non, il en sortit deux hommes qui crurent le reconnaître, et l'un dit à l'autre : « Monsieur le curé, n'est-ce pas là Sancho Pança, celui que la gouvernante dit que notre aventurier a emmené pour lui servir d'écuyer ? – C'est lui-même, répondit le curé, et voilà le cheval de don Quichotte. »

C'étaient justement le curé et le barbier de son village. Quand ils eurent achevé de reconnaître le cheval et le cavalier, ils s'en approchèrent ; et le curé, appelant Sancho par son nom, lui demanda où il avait laissé don Quichotte. Sancho les reconnut aussitôt, et se résolut de cacher le lieu et l'état où il avait laissé son maître. « Messieurs, dit-il, mon maître est occupé en certain endroit dans une affaire de grande importance, que je n'oserais dire quand il irait de ma vie. – Non, non, Sancho Pança, mon ami, dit le barbier, on ne se défait pas si aisément de nous ; si vous ne nous dites où vous avez laissé le seigneur don Quichotte, nous croirons que vous l'avez tué, pour lui voler son cheval. En un mot, dites-nous où est votre maître, ou résignez-vous à venir en prison – Messieurs, messieurs, dit Sancho, il ne faut point tant de menaces ; je ne suis point homme qui tue ni qui vole, je suis chrétien. Mon maître est au fond de la montagne, où il fait pénitence tant qu'il peut. » Et sans s'arrêter il leur dit tout de suite en quel état il l'avait

laissé, et les aventures qui lui étaient arrivées ; et que pour lui il allait de sa part porter une lettre à Mme Dulcinée du Toboso, fille de Laurent Corchuelo, dont il était éperdument amoureux.

Le curé et le barbier furent tout étonnés de ce que leur dit Sancho, et, bien qu'ils sussent assez la folie de don Quichotte, ils ne cessaient d'admirer qu'il y ajoutât tous les jours de nouvelles extravagances. Ils demandèrent à voir la lettre que don Quichotte écrivait à Dulcinée ; et, après l'avoir lue, ils demeurèrent dans un grand embarras. Ils connaissaient de longue main le chevalier, et savaient du reste qu'il ne fallait pas songer à lui faire entendre raison ; de sorte qu'après y avoir longtemps songé, ils tombèrent d'accord qu'il fallait entrer dans sa folie, et profiter en quelque sorte de son extravagance même pour le ramener dans sa maison.

« Il faut dit le barbier, que Votre Révérence se rende en toute hâte chez la jeune Dorothée, sa parente, qui a tant d'espièglerie et un esprit si subtil. Vous lui persuaderez de se déguiser en princesse errante, dont vous serez, s'il le faut, le chapelain, et à qui je servirai d'écuyer. J'ai précisément dans ma valise une barbe postiche, qui fait partie de mes marchandises, et dont je me servirai comme d'une sorte de masque. Dorothée n'aura qu'à implorer la protection du chevalier de la Triste Figure pour être sûre de le ramener à notre suite. »

Le curé entra dans ce sentiment avec joie, et ne tarda pas à revenir avec sa parente, qui leur dit qu'elle avait assez lu de romans de chevalerie pour en savoir le style. Sans aller plus loin, elle tira de son paquet une jupe de très belle étoffe et une riche simarre de brocart vert, avec un tour de perles et d'autres ajustements ; et après s'en être parée, elle leur parut à tous si éclatante et si belle, qu'ils ne cessaient de l'admirer.

Celui de tous qui trouvait Dorothée le plus à sa fantaisie était Sancho Pança ; il n'avait pas assez d'yeux pour la regarder, et il était comme en extase. « Qui est cette belle dame ? demanda-t-il au curé avec empressement, et qu'est-ce qu'elle cherche ici autour ? – Qui est cette dame ? répondit le curé ; eh ! ce n'est rien, ami Sancho, ce n'est seulement que l'héritière en ligne droite du grand royaume de Micomicon, qui vient prier votre maître de la venger d'une injure que lui a faite un malin géant ; et au bruit que fait dans toute la Guinée la valeur du fameux don Quichotte, cette princesse n'a pas craint de faire ce grand voyage pour le venir chercher. – Bon pour cela, s'écria Sancho, elle est la bienvenue : voilà une heureuse quête, et une meilleure trouvaille, si mon maître est assez chanceux pour assommer ce fils du diable de géant. Oui, par ma foi, il l'assommera s'il le rencontre ; qui l'en empêcherait, à moins que ce ne soit un fantôme ? car véritablement il n'a aucun pouvoir sur ces gens-là. Mais, monsieur le curé, continua-t-il, je vous demande une chose : je vous prie que mon maître ne se mette point

en tête de se faire archevêque ; je meurs de peur que vous ne le lui alliez conseiller. Faites qu'il se marie promptement avec cette princesse, afin qu'il ne soit plus en état de recevoir les ordres, et qu'il s'aille faire empereur. Franchement j'ai bien raisonné là-dessus, et je trouve pour mon compte qu'il n'est pas bon pour moi que mon maître soit archevêque, parce que je ne suis pas propre pour l'Église, étant marié. – Vous avez raison, Sancho, répondit le curé, et croyez que je m'y emploierai de tout mon pouvoir. »

Sancho demeura fort satisfait de la promesse du curé, et le curé encore plus étonné de voir la simplicité de Sancho, et comment il avait enchâssé dans son imagination les contagieuses folies de son maître. Dorothée était déjà à cheval sur la mule du curé, et, le barbier ayant accommodé sa fausse barbe, ils dirent à Sancho de les mener où était don Quichotte ; mais qu'il se donnât bien de garder de témoigner devant lui qu'il connût le curé ni le barbier, par ce que, s'il venait à les reconnaître, il douterait de ce qu'ils avaient à lui dire, et perdrait ainsi l'occasion de se faire empereur.

La princesse Micomicona, son écuyer et le grand Sancho, ayant fait environ trois quarts de lieue, aperçurent don Quichotte entre des rochers, qui était tout habillé, mais non armé. Sitôt que Dorothée fut avertie que c'était lui, elle hâta son palefroi, et, en arrivant auprès de don Quichotte, l'écuyer se jeta promptement à bas et descendit sa maîtresse, qui se mit à genoux devant le chevalier, et lui embrassant la cuisse, malgré les efforts qu'il faisait pour la relever, lui dit ces paroles : « Je ne me lèverai point d'ici, vaillant et invincible chevalier, jusqu'à ce que votre courtoisie m'ait octroyé un don qui retournera à votre gloire et à l'avantage de la plus malheureuse et la plus affligée demoiselle que le soleil ait jamais éclairée. Et, s'il est vrai que votre valeur et la force de votre bras répondent à ce qu'en publie la renommée, vous êtes obligé par les lois de l'honneur, et par la profession que vous suivez, de secourir une misérable qui vient de l'extrémité de la terre, au bruit de vos grands faits, vous demander votre protection. – Je suis résolu, très belle dame, repartit don Quichotte, de ne vous répondre pas une seule parole, et de ne vous plus entendre que vous ne vous soyez relevée. – Je ne me lèverai point, illustre chevalier, répondit la princesse affligée, que vous ne m'ayez accordé le don que je vous demande. – Eh bien, je vous l'accorde, dit don Quichotte, à condition qu'il n'y ait rien contre le service de mon roi ou de ma patrie, et contre les intérêts de celle qui tient ma liberté enchaînée. – Je puis bien vous assurer, dit la dolente dame, qu'il n'y a rien qui regarde ceux que vous dites. »

Sancho, s'approchant alors de don Quichotte, lui dit à l'oreille : « Allez, allez, monsieur, vous pouvez bien lui accorder ce qu'elle vous demande, ce n'est qu'une bagatelle. Il est seulement question d'assommer un malotru de géant ; et celle qui vous en prie est la princesse Micomicona, reine du grand

royaume de Micomicona en Éthiopie. – Ce sera ce qu'il pourra, répondit don Quichotte : je ferai ce que je dois, et ce que ma conscience et les règles de ma profession demandent. » Et se tournant du côté de la demoiselle : « Levez-vous, je vous prie, madame, lui dit-il, je vous accorde le don que votre grande beauté souhaite. – Ce que je demande à votre valeur, chevalier sans égal, repartit Dorothée, c'est que votre magnanime personne vienne incessamment avec moi où je voudrai la mener, et que vous me promettiez de ne vous engager à aucune autre aventure, jusqu'à ce que vous m'ayez vengée d'un traître qui, contre le droit de Dieu et celui des hommes, a usurpé mon royaume. – Je vous le promets, très haute dame, répondit don Quichotte ; vous pouvez désormais prendre courage et chasser la tristesse qui vous accable ; j'espère, avec l'aide du ciel et la force de mon bras, vous remettre dans peu en possession des États qui vous appartiennent, en dépit de tous les lâches brigands qui voudront s'y opposer. Et mettons promptement la main à l'œuvre ; les bonnes actions ne doivent jamais être différées, et le retardement accommode rarement les affaires. »

La dolente princesse fit tous ses efforts pour baiser les mains de l'obligeant chevalier ; mais lui, qui était civil et galant, n'y voulut jamais consentir. Il la fit lever, l'embrassa de bonne grâce, et dit en même temps à Sancho de lui donner ses armes. L'écuyer les alla prendre à un arbre où elles étaient pendues comme en trophée ; et, quand don Quichotte se vit armé : « Allons, dit-il, allons donner du secours à cette grande princesse, et employons la valeur et la force que le ciel nous a données à la faire triompher de ses ennemis. » Le barbier, qui avait toujours été à genoux, prenant bien garde de rire ni de laisser tomber sa barbe, de peur de gâter tout le mystère, voyant avec quel empressement don Quichotte se préparait à partir, se leva, et prenant la princesse par une main, pendant que don Quichotte la prenait de l'autre, ils la mirent tous deux sur sa mule. Le chevalier monta aussitôt sur le superbe Rossinante, le barbier sur sa monture, et ils commencèrent à marcher.

Le pauvre Sancho les suivait à pied, et l'incommodité qu'il en recevait le faisant ressouvenir de la perte de son grison, il fit un grand soupir. Cependant il prenait son mal en patience, parce qu'il voyait son maître en chemin de se faire bientôt empereur ; car il ne doutait point qu'il ne se mariât avec cette princesse, et qu'il ne fût pour le moins roi de Micomicon. Une seule pensée lui troublait le plaisir qu'il avait dans cette agréable imagination : c'était de voir que ce royaume était en terre de nègres, et que les gens que son maître lui donnerait à gouverner seraient des Mores ; mais il trouva sur-le-champ un remède à cet inconvénient. « Eh ! qu'importe, dit-il, que mes vassaux soient Mores ? c'est tant mieux. Il n'y aura qu'à les faire charrier en Espagne, où je les vendrai fort bien, et en tirerai de bon argent comptant,

dont je pourrai acheter quelque office, puis je vivrai sans souci le reste de mes jours. Eh ! pourquoi non ? Est-ce que je suis trop petit pour ménager mes affaires ? Faut-il bien tant de philosophie pour savoir vendre vingt ou trente mille esclaves ? Oh ! que par ma foi j'en viendrai bien à bout, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et que je les ferai bien devenir blancs et jaunes, quand ils seraient plus noirs que le diable d'enfer ! Eh ! non, non, approchez-vous seulement, vous verrez si je me mouche du pied ! » Avec ces agréables pensées, Sancho marchait content et charmait ainsi l'ennui qu'il avait d'aller à pied.

Cependant le curé, qui jusque-là s'était tenu à l'écart, jugea qu'il était temps d'entrer en scène, et paraissant tout à coup dans le chemin : « Soyez le bien rencontré, s'écria-t-il, mon cher compatriote don Quichotte de la Manche, la fleur et la crème de la galanterie, le rempart des affligés, la quintessence des chevaliers errants ! » Et en disant cela, il embrassait la jambe gauche de don Quichotte, qui, tout étonné de ce qu'il voyait faire à cet homme, le regarda avec attention, et, le reconnaissant enfin, fut bien surpris de le voir là, et fit tout ce qu'il put pour se jeter à terre. Mais le curé l'en empêchant : « Eh ! monsieur le curé, dit-il, je vous en prie, il n'est pas juste que je sois à cheval pendant que Votre Révérence est à pied. – Je ne consentirai point que vous descendiez, répondit le curé. Que Votre Grandeur demeure à cheval, où elle fait tant de merveilles ; ce sera assez pour moi de prendre la croupe d'une de ces mules, si ces messieurs le veulent bien souffrir. Je ne serai que trop bien, et j'aime mieux être de cette manière-là en votre compagnie, que de me voir monté sur Pégase ou sur la jument sauvage de ce fameux Maure Musatache, qui est encore aujourd'hui enchanté dans la côte de Zuléma, auprès de la grande Compluto. – Vous avez raison, monsieur le curé, dit don Quichotte, et je ne m'en avisais pas. Je crois que madame la princesse aura bien la bonté, pour l'amour de moi, d'ordonner à son écuyer de vous donner la selle de sa mule et se contenter de la croupe ; si tant est qu'elle soit accoutumée à porter de cette manière. »

Ce fut ainsi que toute la compagnie se trouva réunie et en chemin pour le château de Don Quichotte, qui était fort loin de s'en douter.

CHAPITRE XIII

De l’histoire de la princesse Micomicona, de Micomicon en Nigritie, et des aventures de Sancho Pança

Le premier soin du chevalier de la Triste Figure, après qu’on se fut mis en route, fut de prendre à part son écuyer et de se faire rendre compte de point en point de son ambassade. Le fidèle Sancho montra en cette occasion une présence d’esprit extraordinaire, et les détails dans lesquels il entra contentèrent d’autant plus son maître, qu’ils furent tous puisés dans sa seule imagination. Ce point important ayant été vidé à leur satisfaction mutuelle, ils revinrent dans la compagnie.

« Madame, dit le chevalier en s’adressant à la princesse de Micomicon, je vous supplie de nous vouloir apprendre l’histoire de vos malheurs, s’il ne vous importe pas de les cacher, et de nous dire qui sont les gens de qui vous avez à vous plaindre, et dont je vous dois venger. – Je le veux de bon cœur, répondit Dorothée ; mais je crains bien de vous ennuyer en faisant le récit de tant de choses désagréables. – Non, non, madame, repartit don Quichotte ; au contraire, vous nous obligerez beaucoup. » En même temps, le curé et le barbier se rangèrent à côté de la princesse pour entendre la fable qu’elle allait conter ; et Sancho, qui dans cette occasion n’était pas moins fou que son maître, s’approcha aussi et écouta de toutes ses oreilles. Après cela, Dorothée se rangea sur la mule le mieux qu’elle put pour parler à son aise, et après avoir, de la meilleure grâce du monde, toussé, craché et mouché, elle commença ainsi sa pitoyable histoire :

« Premièrement, messieurs, vous saurez que je m’appelle…. » Elle s’arrêta là quelque temps, parce qu’elle ne se ressouvenait pas du nom que lui avait donné le curé. Mais lui, qui la vit embarrassée, accourant au secours : « Ce n’est pas une chose surprenante, madame, lui dit-il, que Votre Grandeur se trouble dans le récit de ses malheurs, c’est un effet ordinaire aux grands déplaisirs de brouiller l’imagination et la mémoire, et ceux de la princesse Micomicona ne doivent pas être médiocres, puisqu’elle traverse tant de terres et de mers pour y chercher du remède. – J’avoue, dit Dorothée, qu’il s’est tout à coup présenté à mon esprit une image si terrible

de mes malheurs, que je n'ai su ce que je disais ; mais, je me crois bien remise à présent, et j'espère que je n'aurai plus besoin de secours. Vous saurez donc, messieurs, que je suis l'héritière légitime du grand royaume de Micomicon, et que le roi mon père, qui s'appelait Tinacrio le Sage, et qui fut très savant dans la magie, connut par sa science que la reine Xaramilla, ma mère, devait mourir avant lui et que, lui-même mourant bientôt après, je demeurerais orpheline. Cela ne l'aurait pas beaucoup affligé, étant une chose ordinaire, et qui suit l'ordre de la nature, mais il connut en même temps, par les lumières infaillibles de son art, qu'un géant démesuré, seigneur d'une grande île qui est presque sur les confins de mon royaume, appelé Pandafilando de la Vue Sombre, et ainsi surnommé parce qu'il regarde toujours de travers comme s'il était louche (ce qu'il ne fait que par malice, pour effrayer ceux qui le regardent), mon père, dis-je, connut que ce géant, sachant que je n'aurais ni père ni mère, devait un jour entrer avec une grande armée dans mes États et m'en dépouiller entièrement, sans me laisser le moindre village pour me retirer ; mais je pouvais éviter cette disgrâce, si je pouvais consentir à l'épouser, à quoi il voyait pourtant bien que je ne pourrais jamais me résoudre. Mon père avait raison de le penser, car je n'ai jamais voulu me marier avec ce géant, ni ne me marierais pour tous les biens du monde avec quelque autre géant que ce fût, quand il serait une fois plus grand et plus terrible. Mon père me dit aussi qu'après qu'il serait mort, et que je verrais que Pandafilando commencerait à faire des courses sur mes terres, je ne songeasse nullement à me mettre en défense, parce que ce serait absolument ma perte ; mais que sans résistance je lui laissasse le royaume, si je voulais sauver ma vie et empêcher la ruine de mes pauvres sujets ; et que, choisissant parmi eux les plus fidèles pour m'accompagner je passasse incontinent en Espagne où je trouverais un puissant protecteur dans la personne d'un fameux chevalier errant, connu par toute la terre pour sa valeur et sa force, et qui se nommerait, si je m'en souviens bien, don Chicot, ou don Gigot…. – Dites don Quichotte, s'il vous plaît, madame, interrompit Sancho, autrement le chevalier de la Triste Figure. Vous avez raison, dit Dorothée, c'est don Quichotte. Mon père ajouta qu'il devait être grand, sec de visage, et en un mot, seigneur, il vous dépeignit si fidèlement, que je n'ai eu aucune peine à vous reconnaître. Je n'ai rien à dire davantage, si ce n'est que je me regarde déjà comme rétablie sur le trône de mes pères, puisque vous avez eu la courtoisie et la bonté de me promettre votre faveur, et de venir avec moi où je voudrai vous mener. Et ce sera contre le traître Pandafilando de la Vue Sombre, dont j'espère que vous me vengerez entièrement, en lui ôtant la vie et le royaume dont il m'a si injustement dépouillée. J'oubliais de vous dire que le roi Tinacrio me laissa un papier écrit en lettres grecques ou arabes, que je ne sais point lire, par lequel il

m'ordonnait que si, après que le chevalier m'aurait rétablie dans mes États, il me demandait en mariage, j'y consentisse aussitôt et sans remise, et que je le misse tout d'un coup en possession de mon royaume et de ma personne. – Eh bien, que t'en semble, ami Sancho ? dit don Quichotte ; entends-tu ce qui se passe ? Combien de fois te l'ai-je dit ? Regarde maintenant si nous avons des royaumes en notre disposition et des filles de roi à épouser. – Eh là donc ! dit Sancho, il y a longtemps que nous l'attendions. – Voilà, messieurs, reprit Dorothée, l'histoire de mes malheurs ; il ne me reste plus rien à dire, si ce n'est que de tous ceux qui sortirent de mon royaume pour me suivre, il ne m'est resté que ce seul écuyer à grande barbe ; tous les autres ont péri par une grande tempête à la vue du port ; et moi et mon écuyer nous nous sommes sauvés, chacun sur une planche, par un miracle qui me fait croire que le ciel nous garde quelque bonne aventure. – Elle est déjà trouvée, très haute dame, dit don Quichotte ; je confirme le don que je vous ai accordé, je jure de nouveau de vous suivre jusqu'au bout du monde, et de ne me point séparer de vous que je ne me sois vu aux mains avec votre cruel et injuste ennemi, à qui je prétends, avec le secours du ciel et la valeur de mon bras, couper la tête, fût-il aussi vaillant que Mars même. Et, après vous avoir mise en possession de votre royaume, je vous laisserai en pleine liberté de disposer de votre personne : car, tant que ma volonté sera assujettie aux lois de celle…. je n'en dis pas davantage, il m'est impossible de penser à me marier, non pas même avec le phénix. »

Sancho Pança, qui écoutait attentivement la réponse de son maître, fut si triste des dernières paroles qu'il venait de dire, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner son chagrin. « Par la mort de ma vie, dit-il, seigneur don Quichotte, il faut que vous ayez entièrement perdu l'esprit. Eh ! comment est-il possible que vous doutiez encore si vous épouserez cette grande princesse ? Est-ce que vous pensez trouver de semblables fortunes à chaque bout de champ, ou croyez-vous que Mme Dulcinée soit plus belle que la princesse ? Eh oui, ma foi, c'est pour son nez : il s'en faut plus de la moitié, et elle n'est pas digne de déchausser les souliers de celle-ci. Ah ! c'est bien par ce chemin-là que j'attraperai ce comté que j'attends depuis si longtemps, et que vous m'avez tant promis ! Les perles se trouvent dans les vignes, attendez-vous-y : mariez-vous, mariez-vous, de par tous les diables, et prenez-moi ce royaume qui vous tombe dans la main ; et, quand vous serez une fois roi, faites-moi vite comte ou marquis, et que le diable emporte tout le reste. » Don Quichotte ne put souffrir les blasphèmes que Sancho venait de proférer contre sa dame Dulcinée ; il leva sa lance sans rien dire, et en déchargea de si grands coups sur la tête de l'indiscret écuyer, qu'il le jeta par terre ; et si Dorothée ne lui avait pas crié de s'arrêter, il l'aurait assommé dans la colère où il était. « Pensez-vous, dit-il, misérable

paysan, que je sois toujours d'humeur à souffrir vos insolences, et que je vous pardonne à toute heure ? Ne vous l'imaginez pas, traître excommunié ; oui, excommunié sans doute, puisque vous avez ouvert la bouche contre la nonpareille Dulcinée. Ne savez-vous pas, bélître, que c'est d'elle que j'emprunte ma valeur et ma force et que sans elle je ne suis pas capable de venir à bout d'un enfant ? Dites-moi un peu, langue de vipère, qui pensez-vous qui a conquis ce royaume, qui a coupé la tête à ce géant, et qui vous a fait marquis, car je tiens cela pour fait, si ce n'est la valeur de Dulcinée même, qui s'est servie de mon bras pour faire ces grandes actions ? C'est elle qui combat en moi et qui remporte mes victoires, comme moi je vis et respire en elle ; et c'est d'elle que je tiens l'être et la vie. Lâche et méchant ! il faut que vous soyez bien ingrat ; il n'y a qu'un moment que je vous ai élevé de la poussière au rang des plus grands seigneurs, et pour reconnaissance vous vous emportez à dire du mal de ceux qui vous font du bien ? » Sancho n'était pas en si mauvais état qu'il n'entendît bien tout ce que son maître disait ; mais il voulait être en lieu de sûreté pour y répondre. Il se leva donc le plus promptement qu'il put, et s'allant mettre derrière le palefroi de la princesse, il dit à don Quichotte : « Or çà, monsieur, dites-moi un peu, n'est-il pas vrai, si vous ne vous mariez pas avec cette princesse, son royaume ne sera pas à votre disposition ? et cela étant, quelle récompense avez-vous à me donner ? C'est de cela que je me plains, voyez si j'ai tort. Et pourquoi faites-vous difficulté de vous marier avec cette reine, pendant que vous l'avez là, comme si elle était tombée du ciel ? Pour ce qui est la beauté, je n'en parle plus, et, pour dire la vérité, elles m'ont paru fort belles l'une et l'autre, encore que je n'aie jamais vu Mme Dulcinée. – Comment, traître ! tu ne l'as jamais vue ? dit don Quichotte ; et ne m'apportes-tu pas tout à l'heure une réponse de sa part ? – Je dis que je ne l'ai pas assez vue, répondit Sancho, pour remarquer sa beauté en détail, mais en gros je l'ai trouvée fort belle. – À présent, je te pardonne, dit don Quichotte ; pardonne-moi aussi ce petit déplaisir que je t'ai fait : les premiers mouvements ne dépendent point des hommes. – Je le sens bien, répondit Sancho, et l'envie de parler est toujours en moi un premier mouvement auquel je ne saurais résister ; il faut que je dise une fois pour le moins ce qui me vient sur la langue. – Avec tout cela, Sancho, dit don Quichotte, prends bien garde à l'avenir de quelle manière tu parleras ; car, après tout tant va la cruche à l'eau…. Je ne t'en dis pas davantage. – Eh bien ! dit Sancho, Dieu voit au ciel comme tout se passe en ce monde ; et il jugera entre nous qui fait le plus de mal, ou moi en ne parlant pas bien, ou Votre Seigneurie en ne faisant guère mieux. – C'est assez, dit Dorothée. Sancho, allez baiser la main de votre Seigneur et maître, demandez-lui pardon, et souvenez-vous une autre fois de louer et de blâmer avec plus de retenue. Surtout, ne dites jamais de mal de cette dame

du Toboso, que je ne connais point, mais que je voudrais servir de bon cœur, puisque le fameux don Quichotte la considère : du reste, fiez-vous à moi, vous ne manquerez point de récompense. » Sancho s'en alla la tête basse demander la main à son seigneur qui la lui donna avec beaucoup de gravité.

CHAPITRE XIV

Don Quichotte, porté dans une cage de bois et escorté par une légion de diables, rentre tristement dans son village

Comme ils en étaient là, ils virent venir dans le chemin un homme monté sur un âne, qu'ils prirent pour un Bohème, quand il fut plus proche. Mais Sancho, qui depuis la perte de son âne, n'en voyait point que le cœur ne lui sautât n'eut pas plus tôt vu cet homme, qu'il le reconnut pour Ginès de Passamont, comme ce l'était en effet. Ce compagnon s'était déguisé en Bohème, dont il entendait parfaitement le jargon, pour n'être pas connu, et pour vendre l'âne qu'il avait aussi déguisé ; mais comme le bon sang ne peut mentir, Sancho reconnut aussi bien la monture que le cavalier, et s'écria à pleine tête : « Ah ! larron de Ginesille, laisse-moi mon bien, mon repos et ma vie : rends-moi mon âne, mon plaisir et ma joie ; fuis, fuis, brigand ; décampe, fils de larron, et lâche la prise. » Il ne faut point tant de paroles à qui entend à demi-mot ; dès la première, Ginès sauta à bas, et avec un trot précipité qui approchait fort du galop, il s'éloigna en un moment de ses ennemis, qui ne se mirent pas en peine de le poursuivre.

Sancho s'approcha en même temps de son âne, et l'embrassant avec beaucoup de tendresse : « Eh bien, lui dit-il, comment te portes-tu, mon enfant, grison de mon âme, mon cher compagnon, mon fidèle ami ? » En disant cela, il le baisait et le caressait comme une personne qu'il aurait chèrement aimée. À tout cela l'âne ne savait que dire, et se laissait baiser et caresser sans répondre une seule parole. Toute la compagnie arrivant là-dessus, chacun témoigna de la joie à Sancho de ce qu'il avait retrouvé son âne : et don Quichotte, après l'avoir loué de son bon naturel, lui confirma encore la promesse qu'il lui avait faite des trois ânons.

Sur le soir, notre troupe se trouva à la porte de l'hôtellerie où Sancho avait été berné ; et soit que le plaisir d'avoir retrouvé son âne lui ôtât toute préoccupation, ou qu'il se sentît rassuré par la présence de son maître, il y entra cette fois sans manifester la moindre crainte. Don Quichotte ne manqua pas de saluer fort civilement l'hôtesse, qu'il traita de dame châtelaine, et il se

crut le chevalier le plus heureux de la chrétienté, lorsque la grosse Maritorne daigna prendre une chandelle pour le reconduire à sa chambre.

Cependant le curé et le barbier, retirés dans une chambre voisine, et comprenant qu'ils n'avaient rempli que la moitié de leur tâche en amenant don Quichotte dans l'hôtellerie, avisaient au moyen de le conduire enfin jusqu'à son village, sans abuser de la complaisance de Dorothée, et le curé eut les honneurs de l'invention qui fut définitivement adoptée.

Ils commencèrent par faire marché avec un charretier qui passait par là, et dont ils louèrent les bœufs et la charrette pour deux jours. Ils firent ensuite, avec de gros bâtons entrelacés, une espèce de cage assez grande pour tenir un homme passablement à son aise ; et, s'étant diversement déguisés, ainsi que leurs domestiques et quelques paysans, ils entrèrent avec un grand silence dans la chambre de don Quichotte, s'approchèrent doucement de lui, pendant qu'il dormait d'un profond sommeil, bien éloigné de penser à une telle aventure, et lui lièrent si bien les pieds et les mains, que, lorsqu'il s'éveilla, il ne put faire autre chose que d'admirer l'état où il se trouvait et de considérer la nouveauté de ces figures étranges qui l'environnaient.

Il ne manqua pas tout aussitôt de croire, ce que son extravagante imagination lui représentait à toute heure, que c'étaient là des fantômes de ce château enchanté, et qu'il était enchanté lui-même, puisqu'il ne pouvait ni se défendre ni même se remuer. Tout cela réussit justement comme l'avait pensé le curé, qui était l'inventeur de cette plaisante machine.

De tous ceux qui étaient présents à ce mystère, le seul Sancho était en sa figure ordinaire, peut-être le seul en bon sens. Et, quoiqu'il s'en fallût peu qu'il ne fût aussi fou que son maître, il ne laissa pas de reconnaître qui étaient toutes ces figures contrefaites ; mais il était tellement battu de l'oiseau, qu'il n'osa jamais ouvrir la bouche, jusqu'à ce qu'il eût vu où tendait le tour qu'on faisait à don Quichotte, qui, de son côté, attendait sans rien dire ce qui en pouvait arriver. On apporta la cage, et on le mit dedans ; après en avoir cloué les ais de telle sorte qu'il eût fallu bien des efforts pour la rompre, les fantômes le chargèrent sur leurs épaules, et, au sortir de la chambre, on entendit une voix forte et éclatante, autant que la put pousser maître Nicolas le barbier, qui dit :

« Ô chevalier de la Triste Figure ! ne t'étonne point de ta captivité ; car il faut que ceci arrive, afin que l'entreprise où t'a engagé la grandeur de ton courage en soit plus tôt achevée. On verra la fin de cette grande aventure, quand le furieux Lion de la Manche et la blanche Colombe Tobosine seront liés par un heureux assemblage, après avoir humilié leurs têtes superbes sous le joug agréable d'un doux hyménée, d'où sortiront un jour en lumière les vaillants lionceaux qui porteront leurs errantes griffes sur les traces inimitables de leur inimitable père. Et cela doit arriver avant que celui qui

poursuit la Nymphe fugitive, ait, par deux fois, suivant son cours naturel et rapide, communiqué avec les brillantes images du zodiaque. Et toi, ô le plus noble et le plus soumis écuyer qui ait jamais ceint l'épée, ne t'afflige pas, ne te décourage pas de voir ainsi enlever devant la lumière de tes yeux la fleur et la crème de la chevalerie errante. Car, avant un certain nombre de lunes, tu le verras, s'il plaît à l'incomparable Architecte de la nature, dans un degré si sublime et une telle élévation, que tu te chercheras toi-même sans te connaître, et tu jouiras pour lors en paix de l'infaillibilité absolue des promesses de ton seigneur. Je t'assure encore une fois, et de la part de la sage Mentironiane, aussi véritable que Mélusine, que tes herculéens travaux ne demeureront point sans récompense, et que tu verras en son temps une fertile rosée de gages et de salaires. Va, divin écuyer, sur les vestiges du valeureux et enchanté chevalier ; car il faut que tu l'accompagnes jusqu'à ce que vous vous arrêtiez tous deux au terme qu'a prescrit la destinée : et parce qu'il ne m'est pas permis d'en dire davantage, adieu, je m'en retourne où il n'y a que Dieu seul qui le sache. »

Sur la fin de la prédiction le barbier renforça sa voix, et la diminuant tout d'un coup, et toujours d'un ton d'oracle, il les surprit si fort tous, que ceux même qui étaient avertis de la tromperie doutèrent presque si ce n'était point une vérité. Don Quichotte demeura tout consolé par les promesses de l'oracle, en ayant aussitôt compris le sens, qui lui faisait espérer qu'il se verrait un jour uni par les sacrés nœuds d'un légitime mariage avec sa chère et bien-aimée Dulcinée du Tobosoo, dont le ventre fécond mettrait au jour des lionceaux ses enfants, à la gloire perpétuelle de la Manche. Et croyant tout cela avec autant de foi que les livres de chevalerie, il fit un grand soupir, et d'une voix élevée et forte : « Ô toi ! s'écria-t-il, qui que tu sois, qui m'as annoncé de si grandes choses, conjure, je te prie, de ma part le sage enchanteur qui conduit mes affaires, de ne pas me laisser périr dans cette prison où l'on m'emmène, et de faire en sorte que je voie l'heureux accomplissement des incomparables promesses que tu viens de me faire ; et, pourvu que cela soit, je ferai gloire des peines de ma captivité et bien loin de regarder comme un rude champ de bataille le lieu dur et étroit où je suis couché, je le considérerai comme une molle et délicate couche nuptiale. Quant aux soins que tu as pris de consoler Sancho Pança, mon écuyer, je t'en remercie, et j'ai tant de confiance en sa fidélité et en son affection, que je suis persuadé qu'il ne m'abandonnera pas plus dans ma mauvaise fortune que dans la prospérité, parce que, quand le bonheur ne m'aiderait pas assez pour lui pouvoir donner l'île que je lui ai promise, ou quelque autre chose de même importance, il est toujours assuré de ses salaires. Car j'ai eu soin de déclarer par mon testament ce que je veux qu'on lui donne qui véritablement n'est pas digne de la grandeur de ses services, ni ne répond à mes intentions ;

mais c’est tout ce que je puis faire selon ma fortune présente. » Sancho Pança, tout attendri de la bonté de son maître, fit une grande révérence et lui baisa les deux mains, n’en pouvant pas prendre une seule de la manière qu’elles étaient attachées ; et au même instant les fantômes mirent la cage dans la charrette.

CHAPITRE XV
Qui contient diverses choses

Don Quichotte, se considérant ainsi encagé et mené de cette manière : « J'ai bien lu, dit-il, des histoires de chevaliers errants ; mais je n'ai encore jamais lu, ni vu, ni ouï dire dans toute ma vie qu'on menât les chevaliers enchantés de la sorte, et avec la lenteur qui est ordinaire à ces lourds et paresseux animaux. On a accoutumé de les enlever par l'air avec une rapidité incroyable, enveloppés dans quelque obscure nue, ou sur un chariot de feu, ou sur un hippogriffe, ou sur quelque autre monstre semblable ; et que l'on me mène, moi, dans une charrette tirée par des bœufs, j'avoue que j'en meurs de honte ; mais peut-être, après tout, que la chevalerie et les enchantements d'aujourd'hui ne suivent pas les lois anciennes, et il se pourrait faire aussi que, comme je suis nouveau chevalier dans le monde, et le premier de ce temps qui a ressuscité l'exercice de la chevalerie enseveli dans l'oubli, on ait inventé à cause de moi de nouveaux genres d'enchantements, et de nouvelles manières de mener les enchantés. Que t'en semble, ami Sancho ? – Je ne sais ce qu'il m'en semble, répondit Sancho, car je n'ai pas tant lu que vous dans les écritures errantes ; mais je jurerais pourtant bien que toutes ces visions qui nous environnent ne sont pas trop catholiques ! Père éternel ! dit don Quichotte, eh ! comment seraient-elles catholiques si ce sont autant de démons qui ont pris des corps fantastiques pour me venir mettre en cet étrange état ? Mais, si tu en veux savoir la vérité par toi-même, touche-les seulement, Sancho, manie-les, et tu verras qu'ils n'ont qu'un corps d'air qui n'a seulement que l'apparence. – En bonne foi, monsieur, repartit Sancho, je les ai déjà bien maniés, à telles enseignes que le diable qui se donne là tant de peine est bien en chair, et je ne pense pas que celui-là se nourrisse de vent. Il a encore une autre propriété qui est bien différente de celles qu'on dit qu'ont les démons, qui sentent toujours le soufre à pleine bouche et d'autres méchantes odeurs ; car il sent l'ambre et le musc d'une demi-lieue. » Sancho disait cela du barbier, qui portait toujours sur lui un assortiment de ses marchandises. « Ne t'étonne point de cela, ami Sancho, dit don Quichotte : les diables en savent plus que tu ne penses, et quand ils porteraient des odeurs sur eux, ils ne peuvent rien sentir, étant de purs esprits, ou, s'ils sentent, ce ne peut être que quelque chose de puant et de détestable. Et la raison de cela, c'est qu'en quelque endroit qu'ils aillent, ils traînent toujours leur enfer avec eux, sans avoir jamais de relâche dans leurs tourments ; et la bonne odeur

étant une chose qui réjouit les sens et fait du bien, ils ne sauraient sentir bon, puisqu'ils sont privés de toutes sortes de délices. Quand tu t'imagines donc que ce démon sent l'ambre, ou tu te trompes, ou il veut te tromper, afin de t'empêcher de le reconnaître pour ce qu'il est. »

Pendant les discours du maître et du valet, on ne vit pas sans inquiétude don Quichotte pâlir et frissonner ; et l'on eut un moment tout sujet de craindre d'avoir poussé trop loin la plaisanterie.

On accommoda le grand, le célèbre et invincible don Quichotte sur une botte de foin dans la cage, et le charretier, sollicité par le curé, pressa si bien ses bœufs, qu'au pas lent de ces tardifs animaux ils arrivèrent au bout de six jours au village du pauvre gentilhomme, où entrant en plein midi, et heureusement un jour de dimanche que tout le monde était assemblé sur la place, ils ne manquèrent pas de spectateurs, qui reconnurent aussitôt leur compatriote. Pendant qu'une foule de gens entourent le chariot, et qu'à l'envi les uns les autres ils s'empressent à demander à don Quichotte de ses nouvelles, et à ceux qui l'accompagnent pourquoi on le mène dans cet équipage, un petit garçon va avertir la nièce et la gouvernante de son arrivée, et leur dit que monsieur est venu dans une charrette à bœufs, couché sur du foin, si maigre et si décharné, qu'un squelette ne l'est pas davantage. Ce fut une chose pitoyable que d'entendre les cris de ces bonnes dames, de voir les soufflets dont elles se plombèrent le visage, d'entendre les malédictions qu'elles donnèrent à ces diaboliques livres de chevalerie, et de les voir recommencer quand elles aperçurent don Quichotte en plus mauvais état qu'on ne leur avait dit.

Au bruit de la venue du gentilhomme, la femme de Sancho Pança, qui avait bien su que son mari l'avait suivi en qualité d'écuyer, vint des premières pour faire son compliment, et rencontrant d'abord Sancho : « Eh bien, dit-elle, mon mari, notre âne se porte-t-il bien ? – Il se porte mieux que son maître, répondit Sancho. – Dieu soit loué, dit-elle, de la grâce qu'il m'a faite ; mais conte-moi donc à cette heure tout ce que tu as gagné dans ton écuyerie, mon ami ; où sont les cottes que tu m'apportes, et les souliers pour nos enfants ? – Je n'apporte rien de tout cela, femme, répondit Sancho ; mais j'apporte d'autres choses qui sont de bien plus grande importance. – Ah ! tu me fais grand plaisir, dit la femme : oh ! montre-les-moi ces choses de plus grande importance, mon ami ; j'ai grande envie de les voir pour me réjouir un petit le cœur, que j'ai toujours eu triste et tout je ne sais comment depuis que je n'ai point vu ta face. – Je te les montrerai avec le temps, femme, répondit Sancho ; prends patience pour le présent et espère que, s'il plaît à Dieu, nous irons encore un autre voyage chercher les aventures, et que tu me verras bientôt comte ou gouverneur d'une île, je dis une île ferme et des meilleures qui soient sur la terre, et non pas de ces îles à la douzaine. – Dieu le veuille,

mon mari, dit la femme ; nous en avons bien besoin. Mais qu'est-ce que cela que des îles ? il me semble que je ne l'entends point. – Le miel n'est pas pour la gueule de l'âne, répondit Sancho ; tu le sauras quand il sera temps, ma femme, et tu t'émerveilleras de te voir dire Votre Seigneurie par tous tes vassaux. – Qu'est-ce que tu dis là, Sancho, de Seigneurie et de vassaux ? repartit Jouanne Pança. – Ne te presse pas tant de savoir tout cela, Jouanne, répondit Sancho : il y a plus d'une heure au jour ; qu'il te suffise que je dis vrai, et bouche close. Apprends seulement en passant qu'il n'y a pas un plus grand plaisir au monde que d'être écuyer d'un chevalier errant qui va chercher les aventures. Véritablement toutes celles qu'on trouve ne viennent pas toujours comme on voudrait bien, et de cent il y en aura quatre-vingt-dix-neuf de travers. Je le sais par expérience, femme ; j'en ai Dieu merci, tâté, et tu peux bien m'en croire : il y en a où j'ai été berné et d'autres où l'on m'a roué de coups ; et pourtant, nonobstant tout cela, c'est une chose bien agréable d'aller chercher fortune en grimpant sur les montagnes, traversant des forêts, toujours à travers des buissons et des rochers – je voudrais que tu eusses vu cela – en visitant des châteaux et logeant dans les hôtelleries sans jamais payer son écot : au diable le sou qu'on y donne, quelque chère qu'on fasse ! »

Voilà la manière dont Sancho et sa femme s'entretenaient pendant que la nièce et la gouvernante déshabillèrent don Quichotte et le couchèrent dans son ancien lit et que lui les regardait l'une et l'autre avec des yeux troublés, sans les reconnaître ni se reconnaître lui-même. Le curé recommanda fort à sa nièce d'avoir grand soin de son oncle, et de prendre garde surtout qu'il ne fît encore une escapade, lui racontant, la peine qu'on avait eue à le ramener à la maison. En cet endroit les deux pitoyables dames recommencèrent à crier de plus belle ; elles fulminèrent de nouveau mille malédictions contre les livres de chevalerie, et allèrent jusqu'à un tel point d'emportement, qu'elles conjurèrent le ciel de confondre dans le centre des abîmes les auteurs de tant d'impostures et d'extravagances. Enfin elles ne songèrent depuis qu'à veiller soigneusement le bon gentilhomme, continuellement alarmées de la crainte de le reperdre sitôt qu'il serait en meilleure santé, ce qui ne manqua pas d'arriver comme elles l'appréhendaient.

Mais quelque soin qu'ait pris l'auteur de cette histoire à rechercher les actes de la troisième sortie de don Quichotte, il n'en a jamais pu avoir une connaissance exacte, au moins par des écrits authentiques. La renommée seule a conservé dans la mémoire des peuples de la Manche que don Quichotte, étant sorti pour la troisième fois, alla à Saragosse, et qu'il s'y trouva dans un fameux tournoi, où il fit des actions dignes de sa valeur et de l'excellence de son jugement. L'auteur n'a pu rien trouver non plus, ni de ses autres aventures, ni de la fin de sa vie, et n'en aurait jamais rien su,

s’il n’eût rencontré par bonheur un vieux médecin qui avait chez lui une caisse de plomb, qu’il disait avoir été trouvée dans les fondements d’un ancien ermitage qu’on rebâtissait, dans laquelle on trouva certain parchemin où il y avait des vers espagnols en lettres gothiques, qui contenait plusieurs faits de don Quichotte, et parlait avantageusement de la beauté de Dulcinée du Toboso, de la vigueur de Rossinante et de la fidélité de Sancho Pança, avec d’autres choses fort particulières. Le fidèle et soigneux auteur de cette incroyable histoire rapporte ici tout ce qu’on en put lire, et ne souhaite autre chose du lecteur pour toute récompense de la peine qu’il a prise à feuilleter tous les registres de la Manche, si ce n’est qu’il ajoute foi à son ouvrage, autant que le font les honnêtes gens aux livres de chevalerie, qui ont aujourd’hui tant de crédit dans le monde. Il n’en demande pas davantage, et cela seul l’animera à prendre de nouveaux soins et à faire une recherche nouvelle pour trouver la véritable suite de cette histoire, ou tout au moins des choses aussi divertissantes.

CHAPITRE XVI

Don Quichotte de la Manche et son écuyer Sancho s'en vont chercher de nouvelles aventures

Le curé et le barbier, la nièce et la gouvernante avaient bien pris leurs mesures pour claquemurer l'illustre don Quichotte dans sa maison, et pour contraindre le lion de la chrétienté la fleur des chevaliers errants, le miroir de la chevalerie, à mourir inutile dans un coin de sa gentilhommerie ; mais le sort, qui se joue des projets des hommes, confondit le génie du curé, l'astuce du barbier, la prudence de la gouvernante et la finesse de la jeune fille. Un beau soir, Rossinante fut tiré hors de son écurie, et chargé du poids de son incomparable maître, prit le chemin du Toboso en compagnie de Sancho Pança et de son âne.

Ils coururent toute cette nuit et le lendemain sans rencontrer d'aventures, et le soir tombait lorsqu'ils découvrirent la fameuse ville du Toboso ; notre chevalier ne l'eut pas plus tôt vue, qu'il en eut une joie incroyable, au lieu que Sancho en devint tout chagrin et mélancolique, parce qu'il ne savait point la maison de Dulcinée, et en aucun jour de sa vie n'avait vu cette belle dame, non plus que don Quichotte. Le chevalier en mourait d'ennui, pendant que Sancho mourait de peur qu'il ne l'envoyât chez elle, ne sachant quelle défaite imaginer. Enfin don Quichotte ne voulut entrer dans la ville que de nuit ; ils s'arrêtèrent cependant sous de certains chênes qui sont à l'entrée du Toboso, et, la nuit venue, ils entrèrent dans la ville.

Il était alors environ minuit. Les habitants étaient dans le silence, parce qu'il était l'heure de dormir, et qu'on s'en acquitte dans ce pays-là aussi bien qu'en aucun lieu du monde. La nuit était médiocrement obscure, et Sancho aurait bien voulu qu'elle l'eût été tout à fait, afin que l'obscurité pût excuser son ignorance. On n'entendait par tout le village que hurlement, de chiens qui étourdissaient don Quichotte et faisaient grand-peur à Sancho : ici un âne brayait, là des pourceaux grognaient, et les chats faisaient un tintamarre épouvantable sur les tuiles. Ces sons différents, confondus ensemble et comme augmentés par le silence de la nuit, avaient je ne sais quoi d'affreux et de lugubre, que notre amoureux chevalier prit pour un mauvais présage ;

mais sans en rien témoigner, il dit à Sancho : « Sancho mon fils, prends le chemin du palais de Dulcinée ; peut-être trouverons-nous qu'elle n'est pas encore endormie. – Eh ! à quel diable de palais, Dieu me pardonne, voulez-vous que je vous mène, répondit Sancho, puisque le lieu où je vis Sa Grandeur n'était qu'une petite maison basse des moins apparentes du village ? – C'est sans doute, dit don Quichotte qu'elle s'était pour lors retirée dans quelque petit appartement de son palais, où elle se divertissait avec ses filles, comme font d'ordinaire les grandes princesses. – Or çà monsieur, dit Sancho, puisqu'il faut que la maison de Mme Dulcinée soit un palais, en bonne foi, est-ce l'heure de trouver la porte ouverte, et me conseilleriez-vous bien d'aller mettre tout le monde en alarme à force de frapper pour nous la faire ouvrir ? Allons-nous-en plutôt au cabaret, où l'on ouvre à toute heure. – Cherchons premièrement le palais dit don Quichotte, et quand nous l'aurons trouvé, je te dirai ce qu'il faut faire. Mais Sancho ne vois-je pas devant nous quelque chose de grand et de sombre ? il faut que ce soit là sans doute le palais de Dulcinée. – Eh bien, monsieur, menez-nous-y donc, répondit Sancho, il se pourrait bien être que ce fût là, mais quand je le verrais, fût-ce de mes deux yeux, je n'en croirais encore rien. »

Don Quichotte prit les devants ; et, après avoir marché quelques deux cents pas il arriva au pied d'une grande tour, qu'il reconnut pour le clocher de la paroisse. « C'est l'église que nous avons rencontrée, Sancho, s'écria-t-il. – Je le vois bien, répondit Sancho, et Dieu veuille que nous n'ayons pas rencontré notre sépulcre ! car ce n'est point bon signe de se trouver ainsi la nuit dans des cimetières ; et, si je m'en souviens bien, il me semble que je vous avais dit que la maison de cette dame est dans un cul-de-sac. – Veux-tu me faire désespérer, dis, brutal ? répondit don Quichotte ; et où as-tu jamais ouï dire que les maisons royales soient bâties en de tels endroits ? – Monsieur, répondit Sancho, chaque pays a sa coutume, et peut-être que c'est la coutume du Toboso de bâtir les palais et les grands édifices dans les petites rues ; laissez-moi faire, je vous en prie, je m'en vais chercher ici partout, et peut-être que je trouverai ce chien de palais dans quelque recoin ; je voudrais que le diable l'eût mangé, aux peines qu'il nous donne. – Écoute Sancho, s'écria Don Quichotte, parlons avec respect de tout ce qui regarde Mme Dulcinée, c'est le moyen de vivre en paix. – Je vous demande pardon, monsieur dit Sancho ; mais comment diable voulez-vous que je trouve du premier coup la maison de votre maîtresse, que je n'ai vue qu'une seule fois en ma vie, quand il fait noir comme dans un four, tandis que vous ne pouvez la trouver vous-même vous qui devez l'avoir vue cent mille fois ? – Par le Dieu qui m'entend ! tu me mets au désespoir dit don Quichotte ; ne t'ai-je pas dit cent et cent fois, que je n'ai jamais vu l'incomparable Dulcinée, que je n'ai jamais mis le pied dans son palais, et que je n'en suis amoureux que

sur la grande réputation qu'elle a d'être la plus belle et la plus sage princesse du monde ? – Ah ! je vous entends à cette heure monsieur, répondit Sancho ; et je vous dis donc que, puisque vous ne l'avez jamais vue, ma foi, ni moi non plus. – Et comment cela peut-il être ? répliqua don Quichotte ne me dis-tu pas que tu l'as vue criblant du blé, quand tu me rapportas la réponse de la lettre que je lui écrivis ? – Ne vous fiez pas à cela répondit Sancho, car je vous apprends que je ne l'ai jamais vue, non plus que vous que par ouï dire ; la réponse que je vous fis était tout de même : au diable qui connaît Mme Dulcinée plus que le grand Turc ! – Sancho, Sancho, dit don Quichotte, il y a temps de railler et temps de se réjouir ; car les railleries ne sont pas toujours de saison. »

Comme nos héros s'entretenaient de la sorte, ils virent venir vers eux un homme avec deux mules, et ils jugèrent au bruit que faisait une charrue que c'était un laboureur qui allait aux champs dès le matin ; ce qui était vrai.

Don Quichotte lui dit : « Bonjour, mon ami ; ne sauriez-vous m'apprendre où est ici le palais de la princesse Dulcinée ? – Monsieur, répondit le laboureur, je ne suis pas de ce pays-ci, et il y a peu de temps que je suis dans le village, où je sers un riche laboureur. Mais voilà tout vis-à-vis de vous la maison du curé et du sacristain de la paroisse ; l'un ou l'autre vous pourra dire des nouvelles de cette princesse, parce qu'ils ont une liste de tous les habitants du Toboso : je ne crois pourtant pas qu'il y ait ici aucune princesse, mais je puis me tromper ; il y a quantité de dames, et chacune peut être princesse chez elle ! » Et il toucha en même temps ses mules.

Sancho s'aperçut que son maître n'était pas trop content de cette réponse, et le voyant embarrassé : « Monsieur, lui dit-il, voici bientôt le jour, et il me semble qu'il n'est pas trop bien que l'on nous trouve ainsi dans la rue : si vous m'en croyez, nous sortirons de la ville et nous nous retirerons dans quelque bois ici proche ; et quand le jour sera venu, je reviendrai ici, où je chercherai de coin en coin et de porte en porte le palais de votre maîtresse, et, par ma foi, je serai bien maudit si je ne le trouve ; puis quand je l'aurai trouvé, j'irai dire à Sa Grandeur que vous êtes ici près, et que vous la priez bien humblement que vous puissiez avoir l'honneur de la voir, sans faire de tort à son honneur. – En vérité, Sancho, dit don Quichotte, tu viens de dire mille sentences en trois paroles, et je m'en vais suivre ton conseil ; allons, mon fils, allons chercher un lieu où je puisse me mettre à couvert, et tu viendras faire ton ambassade à cette reine de la beauté, de qui la discrétion et la courtoisie me font espérer des faveurs miraculeuses. » Sancho brûlait d'envie de faire sortir son maître du village, tant il avait peur qu'il découvrît la fourberie de la réponse qu'il lui avait autrefois portée à la montagne Noire, de la part de Dulcinée. Il commença donc à marcher le premier, et au bout

d’une demi-lieue ayant rencontré un bois, don Quichotte s’y cacha, pendant que son écuyer revint faire son ambassade.

CHAPITRE XVII

Comment l'industrieux Sancho trouva moyen d'enchanter Mme Dulcinée, avec d'autres évènements ridicules et véritables

Don Quichotte, s'étant caché dans un bois planté de chênes qui n'est pas loin du Toboso, ordonna à Sancho d'aller aussitôt à la ville, et de n'en point revenir sans qu'il eût parlé à sa dame et sans l'avoir suppliée de trouver bon que le chevalier esclave de sa beauté se présentât devant Sa Grandeur, et vînt recevoir ses ordres, afin de pouvoir espérer un heureux succès dans toutes ses entreprises. Sancho se chargea de bon cœur de sa commission, et promit de lui rapporter une réponse aussi bonne que la première fois. « Va donc, mon fils, repartit don Quichotte, et prends garde de ne pas te troubler, quand tu approcheras de cette éclatante lumière du soleil de sa beauté. Heureux écuyer, heureux sur tous les écuyers du monde ! toi qui es choisi pour voir tout ce que la terre a de trésors renfermés en une personne, n'oublie pas, je te prie, de bien graver dans ta mémoire de quelle manière tu seras reçu de ma dame ; si elle aura changé de couleur, et si elle n'aura point quelque émotion quand tu lui parleras de moi ; si elle n'est point inquiète ou chagrine, et, si tu la trouves debout, observe si elle ne se mettra pas tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, et si elle ne répétera pas deux ou trois fois sa réponse ; observe ses yeux, le ton de sa voix, toutes ses actions et tous ses mouvements, et en m'en faisant une peinture naïve, je pénétrerai les secrets de son cœur, et je saurai tout ce qu'il m'importe de savoir sur le sujet de mon amour ; car il faut que tu saches, ami Sancho, si tu ne le sais pas, qu'en matière d'amour les amants connaissent par les mouvements extérieurs tout ce qui se passe dans le cœur de la personne aimée. Va, cher ami, le sort te donne une meilleure aventure que la mienne, et puisses-tu avoir un succès plus heureux que celui que je crains, et que j'attends dans cette triste solitude ! – J'irai et reviendrai promptement, répondit Sancho ; remettez-vous seulement de vos frayeurs ; je m'imagine, à vous voir, que vous avez le cœur bien serré ; allons, monsieur, allons, courage, contre fortune bon cœur ; il ne faut jamais

s'étonner qu'on ne voie sa tête à ses pieds. Si je n'ai pas trouvé le palais de Mme Dulcinée cette nuit, je le trouverai à cette heure qu'il est jour, et, quand je l'aurai une fois trouvé, laissez-moi faire. »

Ces paroles achevées, Sancho tourna les épaules et piqua le grison. Don Quichotte demeura à cheval, se délassant sur les étriers, languissamment appuyé sur sa lance, et l'esprit tout plein d'imaginations, tristes et confuses. Sancho Pança n'était pas moins confus que son maître, car il ne savait que faire pour le contenter sur le sujet de son ambassade : mais à peine eut-il passé le bois que, voyant qu'il ne pouvait être aperçu de don Quichotte, il mit pied à terre, et se mit sous un arbre pour recueillir ses esprits et s'entretenir avec lui-même.

« Sachons un peu, Sancho, où va maintenant Votre Seigneurie ? Allez-vous chercher quelque âne que vous ayez égaré ? Vraiment nenni, ce n'est point cela ; et qu'allez-vous donc chercher ? Une princesse seulement, et une princesse qui est plus belle à elle seule, que le soleil et la lune ensemble. Et où pensez-vous trouver ce que vous venez de dire, Sancho ? Où ? Dans la grande ville du Toboso. Bon, vraiment ; et de quelle part l'allez-vous chercher ? De la part du fameux chevalier don Quichotte de la Manche, celui qui défait les torts et griefs, donne à manger à ceux qui ont soif et à boire à ceux qui ont faim. Voilà qui va bien, Sancho mon ami. Et savez-vous la maison ? Pas autrement ; mais mon maître dit que c'est un grand château ou un palais royal. Et avez-vous vu quelquefois cette dame ? Ni moi ni mon maître ne l'avons jamais vue. Par votre foi, Sancho, si ceux du Toboso savaient que vous êtes là pour enlever leurs dames, et qu'ils pussent vous frotter les épaules avec de l'huile de cotret, sans qu'il vous demeurât une côte saine, croyez-vous qu'ils feraient si mal ? Ils n'auraient peut-être pas tout le tort ; mais, s'ils savaient que je suis ambassadeur et que je ne fais rien de ma tête, je ne crois pas qu'ils en voulussent user si librement. Ne vous y fiez pas trop, mon pauvre Sancho ; les gens de la Manche n'entendent point raillerie, et il ne fait nullement bon s'y frotter. Vive Dieu ! s'ils vous sentent une fois, vous n'aurez pas besogne faite, vous n'avez qu'à vous bien tenir et à songer à remuer les jambes. Eh ? misérable, à qui te joues-tu donc, et qui diable est-ce qui t'amène ici ? Qu'est-ce que je vais chercher ? à me faire rouer de coups pour le plaisir des autres ? *Abrenuntio, abrenuntio ;* c'est le diable qui me tente, et qui me voudrait déjà voir les côtes rompues. » Sancho s'étant entretenu de la sorte, songea quelque temps en lui-même, et puis il reprit ainsi : « Mais ne dit-on pas qu'il y a remède à tout, fors à la mort ? Il ne faut donc point se désespérer ni jeter le manche après la cognée. J'ai remarqué en mille occasions que mon maître est un fou à renfermer, et franchement je ne pense pas lui en devoir guère de reste : ne faut-il pas que je sois aussi fou que lui, puisque je m'amuse à le suivre ? car le proverbe

dit : Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es. Mais enfin, étant donc fou comme il est, et d'une folie qui lui fait souvent prendre une chose pour une autre, des moulins pour des géants, des mules pour des dromadaires, des troupeaux de moutons pour des armées, et mille autres choses pareilles, il ne sera pas difficile de lui faire croire que la première paysanne que je trouverai ici autour est la dame Dulcinée. S'il ne me veut pas croire, j'en jurerai ; s'il jure que non, je jurerai encore plus fort que si ; s'il s'obstine, et moi de même, et, par ma foi, je m'opiniâtrerai jusqu'au bout, sans jamais démordre : au moins ferai-je en sorte, à force d'opiniâtreté, qu'il ne me fera plus faire de semblables messages, voyant le peu de satisfaction qu'il en tire ; et peut-être même croira-t-il, et j'en jurerais, que quelque enchanteur, de ceux qu'il dit qui lui en veulent, aura changé sa Dulcinée en paysanne pour le faire enrager. »

Avec cette pensée, Sancho se trouva l'esprit en repos, et crut qu'il se tirerait absolument d'affaire. Il s'arrêta là jusque vers le soir, pour amuser encore mieux don Quichotte, et tout lui réussit si heureusement, que, lorsqu'il voulut monter sur son âne, il vit venir du côté du Toboso trois paysannes à cheval sur des ânes. Il ne les vit pas plus tôt paraître, qu'il alla au grand trot chercher don Quichotte, qui était encore dans la même posture où il l'avait laissé, soupirant, faisant des lamentations amoureuses et pitoyables. « Eh bien ! mon ami, qu'y a-t-il de nouveau, lui dit don Quichotte ? faut-il marquer ce jour avec une pierre blanche ou d'une pierre noire ? – Il faut le marquer avec une pierre rouge, répondit Sancho, comme les écriteaux qu'on veut faire lire de tout le monde. – Tu m'apportes donc de bonnes nouvelles, mon enfant, dit don Quichotte ? – bonnes, répondit Sancho, que vous n'avez qu'à piquer Rossinante devers la plaine pour aller au-devant de Mme Dulcinée, qui vous vient voir avec deux de ses demoiselles. – Père éternel ! qu'est-ce que tu dis là, Sancho ? repartit don Quichotte ; dis-tu vrai, mon cher ami ? ne m'abuse point, je te prie, et ne songe pas à me donner de fausses joies pour charmer mes ennuis. – Eh ? que gagnerais-je à vous tromper, répliqua Sancho, quand vous êtes sur le point de découvrir la vérité ? Avancez seulement, et vous verrez venir la princesse, vêtue et parée comme il lui appartient. Elle et ses demoiselles ne sont qu'or et azur ; ce ne sont que colliers de perles, des diamants, des rubis et des étoffes toutes d'or et d'argent, que je ne sais comment diable elles peuvent porter tout cela ; leurs cheveux tombent sur leurs épaules à grosses boucles, et on dirait que ce sont les rayons du soleil dont le vent se joue ; enfin vous les allez voir dans un moment toutes trois, montées sur des haquenées qui valent leur pesant d'or. – Allons, mon cher Sancho, allons, dit don Quichotte, je te donne pour étrennes d'une nouvelle si bonne et si peu attendue, toutes les dépouilles de la première aventure qui se présentera, et, si cela ne te contente, je te promets

les poulains de mes trois juments : tu sais qu'elles sont près de mettre bas. – Je m'en tiens aux poulains à tout hasard, répondit Sancho ; car il n'est pas trop sûr que les premières dépouilles soient bonnes. »

En disant cela, ils commençaient à entrer dans la plaine, et ils virent les trois paysannes assez proches d'eux. Don Quichotte jeta les yeux sur le chemin du Toboso, et, comme il n'y vit que ces trois créatures, il commença à se troubler, et demanda à Sancho s'il avait laissé la princesse hors de la ville. « Comment hors de la ville ? répondit Sancho ; avez-vous les yeux derrière la tête, que vous ne voyez point que c'est elle qui vient là, plus resplendissante que le soleil d'été ? – Je ne vois rien Sancho, dit don Quichotte, que trois paysannes montées sur des ânes. – Dieu me soit en aide ! repartit Sancho ; comment est-il possible que vous preniez pour des ânes trois haquenées plus blanches que neige ? Ma foi, on dirait que vous ne voyez goutte, ou que vous êtes encore enchanté. – En vérité, Sancho, mon ami, dit don Quichotte, tu ne vois pas plus clair que moi, pour ce coup. Ce sont des ânes ou des ânesses, que je ne mente, aussi assurément que je suis don Quichotte et que tu es Sancho Pança ; au moins il me le semble ainsi, et j'en jurerais. – Allez, allez, monsieur, vous vous moquez, dit Sancho, ouvrez seulement les yeux, et venez faire la révérence à la princesse, que voilà tout près de nous. »

En disant cela, il s'avança lui-même du côté des paysannes, et descendant de son grison, il arrêta un des ânes par le licou, puis se jetant à genoux : « Ô princesse ! s'écria-t-il, reine et duchesse de la beauté, que Votre Hautesse reçoive en grâce ce chétif chevalier, son esclave, qui est là froid comme un marbre, sans force et sans pouls, tant il est étourdi de se voir devant votre magnifique présence ! Je suis Sancho Pança, son écuyer, à votre service, et lui, c'est le misérable et vagabond chevalier don Quichotte de la Manche, qu'on appelle autrement le chevalier de la Triste Figure. » L'amoureux chevalier était à genoux auprès de Sancho, pendant qu'il faisait cette harangue ; et voyant que celle qu'il traitait de princesse n'était qu'une paysanne grossière, avec un visage boursouflé et le nez camard, il était dans une telle confusion, qu'il n'osait pas ouvrir la bouche. Les villageoises étaient tout aussi étonnées de voir à genoux ces deux hommes si différents des autres, qui les empêchaient de passer. Mais celle que Sancho avait arrêtée, prenant la parole : « Messieurs, dit-elle avec une mine rechignée, vous devons-nous quelque chose pour nous arrêter ? passez votre chemin et laissez-nous aller ; car nous avons hâte. – Ô grande princesse ! répondit Sancho, dame universelle du Toboso, comment votre cœur magnanime ne s'amollit-il point, voyant aux pieds de votre sublime présence la colonne et l'arc-boutant de la chevalerie errante ? – Oui-da, oui-da, dit une des paysannes, voyez un peu comme les messieurs se moquent des filles du

village ; comme si nous n'avions pas le nez au milieu du visage, aussi bien que les autres ; à d'autres, messieurs à d'autres, ceux-là sont pris ; poussez votre fortune, et laissez-nous aller notre chemin. – Lève-toi, Sancho, lève-toi, dit tristement don Quichotte ; je vois bien que ma mauvaise fortune n'est point lasse de me persécuter, et qu'il n'y a plus de contentement à espérer pour moi dans le monde. Et toi, soleil vivant de la beauté humaine, chef-d'œuvre des cieux et miracle de tous les siècles, unique remède de ce cœur affligé qui t'adore, quoiqu'un enchanteur, ennemi de ma gloire, me poursuive et voile pour moi seul ton incomparable beauté sous la forme d'une indigne paysanne, ne laisse pas, je te supplie, de me regarder amoureusement, si ce n'est qu'il m'ait aussi donné la figure d'un fantôme pour me rendre horrible à tes yeux. Tu vois, adorable princesse, quelle est ma soumission et mon zèle, et que, malgré l'artifice de mes ennemis, mon cœur ne laisse pas de te rendre les hommages qu'il doit à ta véritable beauté. – Eh ! oui, ma foi, repartit la paysanne, nous sommes venues ici tout exprès pour entendre des philosophes. Laissez-nous passer, messieurs, nous n'avons point de temps à perdre. » Sancho se leva en même temps et lui fit place, ravi dans son cœur, d'avoir si heureusement réussi.

Don Quichotte les suivit des yeux tant qu'il put, et, lorsqu'il vit qu'elles ne paraissaient plus : « Sancho, dit-il, que te semble de la malice des enchanteurs ? Vois-tu combien ces poltrons m'en veulent, et avec quel artifice ils me privent du plaisir que je devais prendre à voir l'incomparable Dulcinée ? Vit-on jamais un homme plus malheureux que moi et ne suis-je point un exemple du malheur même ? – Ô canailles ! s'écria Sancho, enchanteurs excommuniés, n'aurais-je jamais le plaisir de vous voir tous enfilés dans une même broche, et fumer comme des harengs ? Ce n'est pourtant pas, s'il en faut dire la vérité, que Mme Dulcinée m'ait paru laide à moi ; au contraire, jamais je n'ai vu une plus belle femme ; elle était vêtue superbement et son cheval avait une housse qui vaut la moitié d'un royaume, tant elle est riche. – Et pourquoi n'ai-je rien vu de tout cela, s'écria don Quichotte ? Ah ! je l'ai dit, et je le dirai toute ma vie, je suis le plus malheureux de tous les hommes. »

Le bon matois d'écuyer avait bien de la peine à s'empêcher de rire, voyant la crédulité et l'extravagance de son maître, et il se réjouissait dans son cœur de l'avoir si finement trompé. Enfin, après avoir marché quelque temps, ils s'arrêtèrent sous de grands arbres, où ils soupèrent aux frais des provisions que portait le grison ; puis ayant attaché leurs montures, ils se jetèrent sur un lit d'herbes sèches, et s'endormirent.

CHAPITRE XVIII

De l’étrange aventure qui arriva à don Quichotte avec le grand chevalier des Miroirs

Nos aventuriers n’avaient pas été longtemps en repos, que don Quichotte, éveillé par un peu de bruit qu’il entendit derrière lui, se leva comme en sursaut, et regardant du côté que venait le bruit, il entrevit deux hommes à cheval, dont l’un se laissant couler de la selle en bas, dit à l’autre :

« Mets pied à terre, mon ami, et ôte la bride à nos chevaux ; il me semble que voici de l’herbe fraîche ; et le silence et la solitude de ce lieu sont tout propres à entretenir mes amoureuses pensées. »

Ayant dit cela, il s’étendit à terre, et fit juger à don Quichotte, par le bruit de ses armes, que c’était un chevalier errant. Notre héros s’approcha aussitôt de Sancho, qui dormait, et après l’avoir tiré par le bras pour l’éveiller :

« Ami Sancho, lui dit-il tout bas, voici une aventure. – Dieu nous la donne bonne ! répondit Sancho tout endormi ; et où est-elle, monsieur, cette aventure ? – Où est-elle ? répliqua don Quichotte ; tourne les yeux, et regarde, et tu verras là un chevalier étendu, qui, si je ne me trompe, a quelque grand sujet de déplaisir ; car il s’est laissé aller à terre comme s’il fût tombé, et si fort, que ses armes ont fait beaucoup de bruit. – Et pour cela, monsieur, répondit Sancho, où trouvez-vous que ce soit une aventure ? – Je ne veux pas dire, répartit don Quichotte, que ce soit absolument une aventure, mais un commencement d’aventure ; car c’est de cette manière-là qu’elles commencent. Mais écoutons un peu, car il me semble que le chevalier accorde un luth ou une guitare, et, de la manière qu’il tousse, on dirait qu’il se prépare à chanter. – Ma foi, dit Sancho, vous avez raison, et il faut que ce soit un chevalier amoureux. – Crois-tu qu’il y en ait d’autres, dit don Quichotte ? il n’y en a point qui ne le soient, mon ami ; mais taisons-nous pour l’écouter ; sa chanson nous apprendra le secret de son cœur ; car de l’abondance du cœur la bouche parle. »

En même temps le chevalier chanta la chanson qui suit :

Ô nuit, que tu me semblais belle,
Lorsque sous tes voiles épais,

J’allais jurer d’être à jamais
Plus amoureux et plus fidèle !

Combien je redoutais le jour ;
Quand celle que mon âme adore
Me permettait jusqu’à l’aurore
De lui parler de mon amour !

Moins timide alors, moins sévère,
Elle osait dire sans rougir
Ce qu’à peine elle osait sentir
Dès qu’elle voyait la lumière.

Ton silence mystérieux
Augmentait mon bonheur suprême ;
Mon cœur se disait à lui-même :
Tout dort et je suis seul heureux.

Maintenant, ô nuit, nuit obscure,
Tes ténèbres me font frémir ;
Je me crois le seul à souffrir
Dans le calme de la nature.

Le chevalier finit sa chanson par un profond soupir, et quelque temps après il proféra ces paroles d’une voix plaintive et dolente : « Ô la plus belle, mais la plus ingrate de toutes les femmes, sérénissime Cassildée de Vandalie ! comment est-il possible que vous puissiez consentir que ce chevalier, esclave de votre beauté, consume sa vie à errer ainsi par le monde, exposé à des travaux infinis ? N’est-ce point assez que ma valeur et mon bras aient fait confesser à tous les chevaliers de Navarre, à tous ceux de Léon, d’Andalousie, de Castille, et enfin à tous ceux de la Manche, que vous êtes la plus belle du monde ? – Il s’en faut quelque chose, dit don Quichotte à Sancho ; car je suis de la Manche, et je n’ai jamais confessé ni ne confesserai de ma vie une chose si contraire et si préjudiciable à la beauté de Mme Dulcinée. Comme tu vois, mon ami, il faut que ce chevalier rêve ; mais écoutons, il en dira peut-être davantage. – En bonne foi, je m’y attends bien, répondit Sancho ; il me semble qu’il s’y prend d’une manière à ne pas finir sitôt. » Le chevalier finit pourtant ses plaintes, contre l’opinion de Sancho et de don Quichotte ; car, comme il entendit qu’on parlait auprès de lui, il se leva, et cria en même temps : « Qui va là ? Qui êtes-vous ? Êtes-vous du nombre des contents, ou de celui des affligés ? – De celui des affligés, répondit don Quichotte. – Si cela est, repartit le chevalier, vous pouvez vous approcher, et vous trouverez ici la tristesse et l’affliction même. » Don Quichotte s’approcha, s’y voyant invité de la sorte, et le chevalier le prenant par la main :

« Asseyez-vous là, lui dit-il, seigneur chevalier, car je vois bien que vous l’êtes, et l’heure et le lieu me font assez connaître que c’est de ceux qui

font profession de la chevalerie errante. – Je suis chevalier, répondit don Quichotte, et de la profession que vous dites ; et, bien que la tristesse et le souvenir de mes disgrâces continuelles m'occupent perpétuellement, je ne laisse pas d'avoir encore le cœur sensible aux malheurs d'autrui, et je compatis d'autant plus aux vôtres, seigneur chevalier, que j'ai remarqué dans vos plaintes, qu'ils viennent de l'amour que vous avez pour une belle ingrate que vous venez de nommer.

– Monsieur, dit le chevalier inconnu, vous savez que ma destinée et mon choix m'ont rendu amoureux de l'incomparable Cassildée de Vandalie. Je l'appelle incomparable, parce qu'il n'y a point de femme au monde qui puisse égaler sa beauté et son mérite ; mais, s'il m'est permis de le dire, il n'y a point de femme aussi qu'elle ne surpasse en ingratitude. Quelque chose que j'aie pu faire pour Cassildée et quelques offres que je lui aie faites, elle n'a jamais récompensé mes intentions et mes services qu'en me donnant de nouvelles matières de me signaler en diverses rencontres, et me faisant souffrir des travaux plus grands que ceux d'Hercule. Enfin il y a quelque temps qu'elle m'ordonna de courir par toutes les provinces d'Espagne, et de faire confesser par force à tous les chevaliers errants qui y cherchent les aventures qu'elle est seule digne de la couronne de la beauté, et que je suis le plus vaillant et le plus amoureux chevalier de l'univers. Depuis ce commandement, j'ai déjà couru une grande partie de l'Espagne, et j'y ai vaincu tous les chevaliers qui ont été assez hardis pour me contredire. Mais la plus belle victoire que j'aie remportée, et celle dont je fais le plus de vanité, c'est d'avoir vaincu en combat singulier le grand et le fameux chevalier don Quichotte de la Manche, et de lui avoir fait confesser que Cassildée de Vandalie est incomparablement plus belle que Dulcinée du Toboso. Victoire à jamais glorieuse pour moi, et dans laquelle je puis me vanter d'avoir vaincu tous les chevaliers du monde, puisque le grand don Quichotte, dont je parle, les a tous vaincus. »

Don Quichotte eut besoin de toute sa patience pour s'empêcher de donner cent démentis au chevalier du Bois, et il ne se retint que pour lui faire confesser par sa bouche propre, ou qu'il était un imposteur, ou qu'on l'avait abusé. Si bien que, sans témoigner aucun emportement : « Seigneur chevalier, lui dit-il, je veux bien croire que vous ayez vaincu la plupart des chevaliers errants d'Espagne, et même tous ceux du monde, si vous voulez ; mais pour ce qui est de don Quichotte de la Manche, j'en doute fort : vous vous êtes abusé sans doute, et vous avez pris quelque autre pour lui, quoique cependant il y en ait bien peu qui lui ressemblent. – Comment, répliqua le chevalier, je me suis trompé ! c'est que je ne connais pas don Quichotte peut-être ! Allez, monsieur, je l'ai combattu, je l'ai vaincu, et je l'ai vu soumis à ma discrétion ; et, pour vous faire voir que je le connais, c'est un grand

homme sec, maigre de visage, mais robuste et nerveux, qui a le poil mêlé, et le nez aquilin, et un peu courbé, et qui porte de grandes moustaches noires et abattues ; il combat sous le nom de chevalier de la Triste Figure, et monté sur un fameux coursier qu'on appelle Rossinante ; son écuyer se nomme Sancho Pança, et il a pour dame une Dulcinée du Toboso, autrefois Aldonça Lorenzo, dont il a changé le nom, comme j'ai fait celui de Cassildée, que j'appelle Cassildée de Vandalie, parce qu'elle est Andalouse. Et, si ce n'est pas vous donner assez de preuves de la vérité que j'ai dite, je porte une épée qui sait mettre les incrédules à la raison. – Doucement, seigneur chevalier, répondit don Quichotte, ne vous emportez pas, et écoutez ce que je vais vous dire. Il faut que vous sachiez que le don Quichotte dont vous me parlez est un de mes meilleurs amis, et il l'est tant que sa réputation ne m'est pas moins chère que la mienne propre. Aux marques que vous m'en avez données, je ne saurais douter que ce ne soit lui-même que vous ayez vaincu ; mais aussi, je sais de science certaine que cela ne peut être, de toute impossibilité, et je ne trouve point de jour dans une chose si obscure, si ce n'est que quelque enchanteur de ceux qui le persécutent, et un entre autres qui est son ennemi particulier, aura pris sa ressemblance, et se sera laissé vaincre exprès pour lui faire perdre la réputation que ses fameux exploits lui ont si justement acquise par toute la terre habitable. Et, pour vous confirmer cette vérité, je vous apprends qu'il n'y a que deux jours que les veillaques de magiciens ont enchanté la belle Dulcinée du Toboso, et l'ont transformée en une vilaine et difforme paysanne. Si après cela il vous reste encore quelque doute, voici don Quichotte lui-même, qui vous fera voir armé ou désarmé, à pied ou à cheval, en telle manière que vous voudrez, que vous êtes dans l'erreur. » En disant cela, don Quichotte se leva brusquement, et porta la main sur son épée.

Le chevalier du Bois lui répondit froidement :

« Seigneur chevalier, celui qui vous a su vaincre transformé peut bien espérer de vous vaincre de toute autre manière. Mais comme c'est le propre des brigands et des poltrons de combattre la nuit, et que les chevaliers errants ne doivent pas ensevelir leurs exploits dans l'obscurité, attendons le lever du soleil, et nous verrons pour lors à qui le dieu Mars sera favorable ; à telle condition, seigneur chevalier, que le vaincu sera à la discrétion du vainqueur, et sera obligé de faire tout ce qu'il lui ordonnera, pourvu que ce soit selon les règles de la chevalerie. – J'accepte la condition, » répondit don Quichotte ; et ils allèrent en même temps chercher leurs écuyers qu'ils trouvèrent ronflants, et à qui ils ordonnèrent de tenir leurs chevaux prêts et en bon état, parce qu'au lever du soleil ils devaient faire un combat sanglant. Sancho fut tout étonné de cette nouvelle, et il craignait beaucoup pour son

maître, après les prouesses qu'il avait ouï conter du chevalier du Bois à son écuyer.

Cependant, le jour étant venu, don Quichotte jeta les yeux sur son adversaire, qui avait déjà le casque en tête et la visière baissée, si bien qu'il ne le put voir au visage ; mais il remarqua que c'était un homme fort et robuste, quoique de taille médiocre. Il portait sur ses armes une casaque qui paraissait de brocart d'or, où l'on voyait éclater quantité de petites lunes ou de miroirs d'argent qui faisaient un fort bel effet, son casque était couvert de plumes jaunes, vertes et blanches, et sa lance, qui était appuyée contre un arbre, était grosse et longue, ferrée par le bout d'un acier luisant d'un pied de long. Don Quichotte, ayant observé tout cela, jugea que le chevalier devait être doué de grandes forces ; mais il en eut de la joie, bien loin de s'étonner, et s'avançant d'un air libre vers le chevalier des Miroirs : « Seigneur chevalier, lui dit-il, si l'ardeur qui vous porte au combat n'altère point votre courtoisie, je vous prie de hausser la visière, afin que je voie si votre bonne mine et votre air répondent à la vigueur que promet la disposition de votre taille. – Seigneur chevalier, répondit celui des Miroirs, vous aurez du temps de reste pour m'examiner ; je ne puis vous l'accorder pour l'heure, parce qu'il me semble que je fais tort à la beauté de Cassildée et à ma gloire propre, tout le temps que je diffère de combattre et de vous faire confesser des vérités importantes. – Au moins, répliqua don Quichotte, vous pouvez bien me dire, avant que nous soyons à cheval, si je suis ce don Quichotte que vous dites avoir vaincu. – À cela, dit le chevalier des Miroirs, j'ai à vous répondre qu'on ne peut pas avoir plus de ressemblance ; mais, après ce que vous m'avez dit de la persécution que vous font les enchanteurs, je n'oserais jurer que vous soyez le même. – En voilà assez dit don Quichotte : qu'on amène seulement nos chevaux, et je vous tirerai entièrement d'erreur en moins de temps que vous n'en auriez mis à hausser la visière ; et si Dieu, madame et mon bras ne me manquent, je verrai votre visage, et vous ferai voir si je suis ce don Quichotte qui se laisse vaincre si facilement. » Ils montèrent à cheval, sans parler davantage, et en même temps ils tournèrent leurs chevaux pour prendre du champ. Mais à peine s'étaient-ils éloignés de vingt pas, que le chevalier des Miroirs appela don Quichotte, et ils se rapprochèrent l'un de l'autre. « Seigneur chevalier, dit celui des Miroirs, vous vous souviendrez que les conditions de notre combat sont que le vaincu sera à la discrétion du vainqueur. – Je m'en souviens, répondit don Quichotte, mais aussi que le vainqueur n'imposera rien qui soit contre les lois de la chevalerie. – Cela est juste, » répartit le chevalier des Miroirs.

En cet endroit, ils se séparèrent, et don Quichotte, ayant pris du champ, courut avec une furie extraordinaire sur le chevalier des Miroirs, qui ne cessait de talonner sa monture, lui enfonçant les éperons jusqu'au bouton,

sans la pouvoir faire remuer, ce qui mettait le pauvre chevalier tellement en désordre, qu'il ne put même jamais mettre la lance en arrêt. Mais don Quichotte, sans prendre garde à l'état où il trouvait son ennemi, le rencontra avec tant de force qu'il lui fit vider les arçons, et l'envoya à terre sans aucun signe de vie.

Sitôt que Sancho vit le chevalier par terre, il courut promptement vers son maître qui, s'étant déjà jeté sur le chevalier des Miroirs, lui délaçait le casque pour voir s'il était mort ou pour lui donner de l'air, si par hasard il le trouvait vivant. Qui pourra dire l'étonnement de don Quichotte, quand il vit le visage du chevalier des Miroirs ? « Viens voir, Sancho s'écria-t-il, viens voir ce que tu admireras et ce que tu ne pourras croire : regarde, mon ami, quel est le pouvoir de la magie ; considère, admire quelle est la malice des enchanteurs et la force des enchantements. » Sancho s'approcha, et reconnaissant que c'était le barbier Nicolas, il fit cent signes de croix, et ne pensa jamais revenir de son étonnement. L'infortuné barbier ne revenait point non plus de son étourdissement, et Sancho, ne sachant s'il était mort, ou non : « Monsieur, lui dit-il, mettez-moi, à tout hasard votre épée deux ou trois fois dans la gorge de ce monsieur Nicolas ; qui sait si vous ne tuerez point quelque enchanteur de vos ennemis ? – Je pense que tu as raison, répondit don Quichotte ; aussi bien, plus de morts, moins d'ennemis. »

Il allait en même temps exécuter le conseil de Sancho, quand l'écuyer du chevalier des Miroirs courut à lui en criant de toute sa force : « Arrêtez, monsieur, prenez bien garde à ce que vous faites ; celui que vous voyez à vos pieds est le barbier Nicolas, votre bon ami, et c'est moi qui lui servais d'écuyer. – À d'autres, dit Sancho ; n'est-ce pas là Thomas Cecial, mon compère ? – Oui, oui, mon ami Sancho, c'est moi-même, répondit l'écuyer, et je vous dirai tout à l'heure par quelle aventure je me trouve ici ; mais en attendant, priez votre maître qu'il ne fasse point de mal au chevalier des Miroirs, car c'est assurément le pauvre Nicolas, notre bon voisin. »

Sur cela le désastreux chevalier revint à lui, et au premier signe de vie qu'il donna, don Quichotte, lui portant l'épée à la gorge : « Vous êtes mort, chevalier, lui cria-t-il, si vous ne confessez que Dulcinée du Toboso remporte le prix de la beauté sur votre Cassildée de Vandalie, et si vous ne promettez qu'au cas que vous guérissiez de vos blessures, vous irez au Toboso vous présenter de ma part devant ma dame pour vous soumettre à tout ce qu'elle vous ordonnera ; après quoi, si elle vous rend la liberté, vous viendrez me chercher à la trace de mes exploits, pour me rendre compte de ce qui se sera passé entre elle et vous, qui sont toutes conditions naturelles et essentielles à l'ordre de la chevalerie errante. – Je confesse, dit l'infortuné chevalier, qu'un seul regard de Mme Dulcinée vaut mieux que toutes les faveurs de Cassildée, et qu'elle-même encore, et je promets

d’aller au Toboso, et de revenir vous rendre un compte exact de toutes choses. – Il faut que vous confessiez aussi, ajouta don Quichotte, que le chevalier que vous vainquîtes autrefois n’était ni ne pouvait nullement être don Quichotte de la Manche, mais seulement quelqu’un qui lui ressemblait ; comme aussi je reconnais de ma part que vous n’êtes point le barbier Nicolas, quoique vous lui ressembliez entièrement, mais quelque autre, à qui les enchanteurs mes ennemis ont donné la même forme, afin de modérer les mouvements impétueux de ma colère, et de m’obliger d’user avec clémence de l’avantage de la victoire. – Je l’avoue et le confesse comme vous le souhaitez, répondit le chevalier ; laissez-moi lever, je vous prie, car je me trouve fort incommodé de ma chute. » Don Quichotte lui aida avec Thomas Cécial, sur qui Sancho avait toujours les yeux fixement attachés, lui faisant mille questions différentes, pour découvrir si c’était véritablement lui-même, et ne pouvant encore s’en fier à ce qu’il voyait, tant il trouvait la rencontre surprenante, et tant l’opinion qu’avait don Quichotte du pouvoir des enchanteurs s’était fortement imprimée dans son esprit.

Enfin don Quichotte et Sancho demeurèrent dans cette illusion, et le chevalier des Miroirs, après avoir pris congé d’eux, s’en alla avec son écuyer chercher à se faire remettre les côtes, et raconter à la nièce et au curé le mauvais succès de sa ruse. Un moment après, don Quichotte continua son chemin vers Saragosse.

CHAPITRE XIX

De l’aventure du berger amoureux et de plusieurs autres choses

Don Quichotte n’était pas fort éloigné de la maison de don Diégo, lorsqu’il rencontra quatre hommes, dont deux avaient l’air d’écoliers et les autres de laboureurs, et tous quatre étaient montés sur des ânes. L’un des premiers portait un paquet où il y avait sans doute quelques hardes, et l’autre avait devant lui deux fleurets avec une paire de chaussons ; pour les laboureurs, ils avaient des provisions qu’apparemment ils venaient d’acheter à quelque ville pour emporter dans leur village. Ces gens-ci ne manquèrent pas de tomber d’abord dans l’admiration où tombaient tous ceux qui voyaient don Quichotte pour la première fois, et ils eurent aussi la même impatience de savoir ce que c’était qu’un homme si extraordinaire. Le chevalier les salua, et, après avoir appris qu’ils suivaient le même chemin que lui, il leur témoigna qu’il serait bien aise qu’ils allassent de compagnie, les priant de marcher un peu plus lentement, parce que les ânes allaient trop vite pour son cheval ; et, pour les obliger à l’attendre, il leur dit en peu de mots qu’il faisait profession de la chevalerie errante, et qu’il allait chercher les aventures par toutes les parties du monde ; que son nom était en son pays don Quichotte de la Manche ; mais que depuis peu il se faisait appeler le Chevalier des Lions.

Cette manière de parler fut du grec pour les paysans ; mais les écoliers, qui l’entendirent assez, reconnurent par là que le chevalier avait le cerveau offensé ; néanmoins ils ne laissèrent pas de le regarder avec autant de respect que d’admiration, peut-être à cause de son âge et de son air fier et modeste. « Seigneur chevalier, lui dit un de ceux-ci, si vous n’avez point de dessein formé, non plus que ceux qui cherchent les aventures, il ne tiendra qu’à vous de vous trouver à des noces qui seront assurément les plus magnifiques qu’on ait vues depuis longtemps dans toute la Manche. – Il faut que ce soient les noces de quelque prince, répondit don Quichotte, de la façon dont vous en parlez. – Point du tout, répliqua l’écolier, ce sont celles d’un laboureur, qui est le plus riche de toute la contrée, et d’une paysanne qui est une des plus belles filles qu’on ait jamais vues ; et elles se doivent faire dans un

pré, tout proche du village de l'accordée, qu'on appelle Quitterie la Belle, le galant se nomme Gamache le Riche. C'est un garçon d'environ vingt-deux ans, et pour elle, elle en a tout au plus dix-huit ; en un mot, ils sont bien l'un pour l'autre, quoiqu'il y en ait qui disent que la race de Quitterie est plus ancienne que celle de Gamache ; mais il ne faut pas prendre garde à cela, et le bien raccommode tout. Ce Gamache, qui est un garçon libéral et qui ne veut rien épargner pour rendre la fête célèbre, a résolu de faire couvrir tout le pré de ramée, de telle sorte que le soleil n'y puisse pénétrer : on y doit faire toutes sortes de jeux, jouer au ballon, lutter, jeter la barre, danser avec les castagnettes et le tambour de basque : car son village ne manque pas de gens qui savent bien s'en servir, sans compter beaucoup d'autres danses qu'on y sait en perfection. Tout cela cependant, si je ne me trompe, ne sera pas le plus remarquable de la noce et je m'imagine que Basile nous y fera voir des choses plus surprenantes. – Et qu'est-ce que ce Basile ? demanda don Quichotte. – Basile, répondit l'écolier, est un berger du village de Quitterie, et qui a sa maison tout proche de la sienne ; ils se sont aimés tous deux dès leur enfance ; et, lorsqu'ils commencèrent à devenir grands, le père de Quitterie, qui ne trouvait pas Basile assez riche pour sa fille, lui refusa peu à peu l'entrée de la maison, et, pour lui ôter toute espérance, il résolut de la marier avec Gamache, qui a beaucoup plus de bien que lui, quoiqu'à dire le vrai il ne l'égale pas dans le reste ; car Basile est le garçon du pays le mieux fait et le plus adroit ; il passe tous les autres à la course et à la lutte, et il n'y en a point qui jette si vigoureusement une barre ni qui joue si bien au ballon. Il joue de la guitare à ravir ; il chante et danse tout de même ; mais surtout il se sert d'une épée comme le meilleur maître d'escrime. – Quand il n'aurait que cette seule qualité-là, dit don Quichotte, il mériterait non seulement d'être mari de la belle Quitterie, mais encore de la reine Guenièvre, si elle vivait aujourd'hui, en dépit de Lancelot et de tous ceux qui voudraient s'y opposer. »

Le bachelier continua la conversation en ces termes : « Dès que Basile eut appris qu'on mariait Quitterie avec Gamache, il tomba dans une mélancolie extrême, et au point qu'on dirait qu'elle lui a ôté le jugement. On ne l'a jamais vu rire depuis, ni rien dire de raisonnable ; c'est à peine s'il boit et s'il mange, encore n'est-ce jamais que du fruit et de l'eau pure ; et, s'il lui arrive de dormir, ce qui est bien rare, c'est toujours en plein air et au milieu des champs, couché sur la terre comme une bête brute. Ceux qui l'observent disent que de temps en temps on lui voit lever les yeux au ciel, puis tout d'un coup les attacher fixement sur la terre, comme s'il était en extase, et de telle sorte qu'il semble que ce soit une statue. Enfin le pauvre garçon est en un tel état, que tout ce que nous sommes de gens qui le connaissent, nous ne doutons pas que sitôt que Quitterie aura donné la main à Gamache,

il n’expire sur l’heure. – Dieu y mettra la main, dit Sancho ; quand il donne le mal, il donne aussi le remède. Qui est-ce qui sait ce qui doit arriver ? ma foi, personne. Il y a encore bien des heures d’ici à demain, et il ne faut qu’un moment pour faire tomber une maison qu’on a été longtemps à bâtir. Combien de fois a-t-on vu pleuvoir et faire soleil tout ensemble ? Tel se couche sain, qui se lève raide mort le lendemain ; et qui est-ce qui peut se vanter d’avoir attaché un clou à la roue de la fortune ? qui est-il ? ma foi je lui donne un merle blanc. Entre le oui et le non d’une femme, je ne voudrais pas entreprendre d’y mettre la pointe d’une aiguille…. »

L’illustre écuyer fut interrompu en cet endroit parce qu’on entra dans le village.

Il était déjà fort tard avant qu’ils arrivassent ; mais ils virent le village si bien éclairé, qu’ils ne s’apercevaient pas de l’obscurité de la nuit ; ils ouïrent aussi un son confus mais agréable de divers instruments, comme de flûtes, de hautbois, de tambours de basque, de fifres et de sonnettes ; et, en rentrant dans le village, ils virent une infinité de chandelles qu’on avait pendues aux arbres, et dont la lumière était d’autant plus agréable, qu’il ne faisait pas le moindre vent. Les joueurs d’instruments qu’on trouvait de tous côtés par troupes, les uns dansant, les autres jouant de leurs cornemuses et de leurs flageolets, réjouissaient toute l’assemblée. En effet, on eût dit que ce pré était le séjour de la joie et des plaisirs. En divers endroits il y avait des gens occupés à dresser des échafauds pour placer une infinité de monde le jour de la fête, qui se devait faire le lendemain, jour dédié à la solennité des noces du riche Gamache, et apparemment aux funérailles du triste Basile.

Don Quichotte ne voulut point entrer dans le village, quelque prière que lui en fissent le bachelier et les laboureurs, et malgré toutes les instances de Sancho : il s’en défendit sur l’ancienne coutume des chevaliers errants, qui aimaient mieux dormir à découvert et dans les forêts que sous les lambris dorés : et il s’écarta un peu du village, en dépit du pauvre écuyer, qui regrettait de tout son cœur la maison et le bon traitement du généreux Gamache.

Il n’y avait pas longtemps que la belle aurore paraissait sur l’horizon, quand le soleil de la Manche, l’inimitable don Quichotte, ennemi irréconciliable de la paresse, se leva sur pied et appela son écuyer. Mais, comme il le vit ronfler et enseveli dans un profond sommeil, il lui dit ces mots : « Ô le plus heureux d’entre tous ceux qui vivent sur la face de la terre, puisque, sans porter envie à qui que ce soit et sans être envié de personne, tu goûtes dans les bras du sommeil un repos tranquille, et tu n’es ni persécuté, ni tourmenté, ni inquiété par les veillaques d’enchanteurs ! Tu dors sans être troublé par aucune passion ; tu n’as point de jalousie à craindre d’aucune dame, et tes dettes ni les soins du lendemain n’interrompent point

ton sommeil ; l'ambition ne traverse point ton repos ni celui de ta petite famille ; tu ne te soucies point de la pompe et des vanités du monde, et tes désirs, renfermés dans de justes bornes, ne t'emportent jamais au-delà des choses nécessaires à l'entretien de la vie ; rien ne t'occupe plus que les soins de ton grison ; car je suis chargé de celui de ta personne, la nature et la coutume l'ayant ainsi ordonné à tous ceux qui ont des serviteurs. Le valet dort en paix pendant que le maître veille et se fatigue pour songer à le nourrir et à le récompenser. Si le ciel refuse la rosée qui engraisse la terre, et si les champs demeurent stériles, c'est une affliction dont les valets ne se ressentent point ; elle n'est que pour les maîtres, qui ne sont pas moins obligés d'entretenir ceux qui les servent pendant la famine que pendant la plus grande abondance. »

À tout cela Sancho, qui dormait et ronflait, ne répondait pas une parole, et il ne se serait pas éveillé sitôt, si don Quichotte ne l'eût poussé deux ou trois fois du bout de sa lance. Enfin Sancho, ouvrant à demi les yeux et portant lentement ses regards de côté et d'autre : « Il me semble, dit-il, que je sens du côté de cette ramée une odeur qui vaut bien celle du thym et du serpolet. Ah ! que cela sent bon ! par ma foi, ce sont des grillades, et je gagerais bien par avance qu'il fera bon à ces noces. – Dépêche-toi, glouton, dépêche-toi, dit don Quichotte ; allons voir ces noces, dont tu as l'imagination si pleine, et voyons ce que fera le triste Basile. – Qu'il fasse ce qu'il voudra, repartit Sancho ; puisqu'il est pauvre, pourquoi se veut-il mettre en tête d'épouser Quitterie ? Ma foi, c'est bien pour lui ! Veut-il prendre la lune avec les dents ? Je suis d'avis, monsieur, que celui qui est pauvre, demeure dans sa chaumine, sans s'aller fourrer parmi les riches. Je parierais ma tête, qui est la gageure d'un fou, que Gamache le couvrirait tout entier de pistoles, et cela tant, conseilleriez-vous à Quitterie de renoncer aux bagues et aux robes que lui peut donner Gamache ? » Il se leva en disant ces mots, et se rendit avec son maître au lieu du festin.

La première chose qui s'offrit, en entrant, aux yeux de Sancho, et qui le réjouit extrêmement, ce fut un bouvillon à qui un ormeau entier servait de broche, et dans le feu où il devait rôtir, il n'y avait pas moins d'un bûcher de gros bois, autour duquel bouillaient six grandes marmites, ou plutôt six cuves capables d'engloutir des moutons entiers. Un grand nombre de chapons, d'oisons et de poules étaient déjà tout prêts pour être ensevelis dans les marmites, et toutes sortes d'oiseaux, tant gibier que volailles de basse-cour, pendaient en nombre infini à des arbres où on les avait mis à l'air dès le soir auparavant pour les mortifier. Sancho compta plus de soixante grands flacons pleins de vin, qui tenaient chacun pour le moins vingt pintes. Il y avait aussi de grands morceaux de pain blanc entassés les uns sur les autres, de la même façon qu'on voit des tas de moellons autour des carrières ;

d’un autre côté, les fromages en piles faisaient une espèce de fortification, qui fit dire à Sancho qu’il n’avait jamais vu de place ni mieux munie ni plus digne d’être attaquée. Tout auprès, deux chaudières pleines d’huile et de saindoux servaient à faire des beignets et autres choses semblables, pendant qu’on prenait le sucre à pleins poêlons dans une caisse qui en était toute pleine. Il y avait plus de cinquante cuisiniers ou cuisinières, la joie peinte sur le visage, et travaillant tous proprement et avec diligence. Le corps vaste et creux du bouvillon enfermait une douzaine de cochons de lait, qu’on y avait mis pour lui donner bon goût, et qui servaient comme de farce. Pour les épiceries de toutes sortes, elles n’étaient point là en cornets de papiers, mais il y en avait un coffre plein. Enfin les préparatifs de la noce, quoique rustiques, étaient en abondance, et il y en avait pour quatre villages.

Sancho regardait tout cela avec admiration ; il prenait tout en amitié, et, presque enchanté de la nouveauté de ce spectacle, il souriait de temps en temps, et se passait à tout moment la langue sur tes lèvres. Les marmites le tentèrent les premières, et il eût de bon cœur pris le soin de les écumer. Ensuite il se trouvait attendri par les boucs de vin, et les gâteaux et l’odeur des beignets le captivèrent tout à fait. Ne pouvant enfin résister à la tentation, il aborda un des cuisiniers avec des termes de courtoisie et qui sentaient l’appétit, le priant de trouver bon qu’il trempât un quignon de pain dans une des marmites. « Eh ! mon pauvre frère, répondit le cuisinier, ce jour-ci n’est pas un jour de jeûne, grâce à la libéralité du riche Gamache ; approchez hardiment, et cherchez s’il n’y a point là quelque cuiller pour écumer une ou deux poules, et grand bien vous fasse ! vous ne trouverez personne qui vous le reproche. – Je ne vois point de cuiller, dit Sancho presque en soupirant. – Voilà un grand malheur, répondit le cuisinier ! oh ! que vous êtes un pauvre homme ! vous ne savez pas vous servir. » Et prenant en même temps un grand poêlon neuf, il le fourra dans une marmite, et en tira une poule et un oison qu’il lui donna : « Tenez, mon enfant, lui dit-il, déjeunez de cette écume, en attendant le dîner. " – Grand merci, dit Sancho ; mais je ne sais pas trop bien où mettre cela. – Vous voilà bien embarrassé, mon frère, répondit le cuisinier ; emportez et la viande et le poêlon, et ne vous mettez pas en peine. "

Don Quichotte, qui s’occupait à d’autres choses, vit entrer douze jeunes garçons en habits de fête, et montés sur de belles juments avec quantité de sonnettes autour du poitrail. Sitôt qu’ils furent dans le pré, ils firent plusieurs courses, maniant leurs juments avec beaucoup d’adresse, et criant tous ensemble : "Vivent Quitterie et Gamache ! lui aussi riche qu’elle est belle, et elle la plus belle du monde. – Ignorants ! dit don Quichotte en lui-même, il paraît bien que vous n’avez jamais vu Dulcinée ; vous ne célébreriez pas ainsi les louanges de Quitterie. "

Au bout de quelque temps, on vit entrer par divers endroits de la ramée quantité de danseurs tous superbement et diversement vêtus, et dont les agréables danses charmèrent les yeux de tous les convives ; enfin les accordés, qui arrivaient accompagnés du curé, de leurs parents et des plus apparents du village et des lieux circonvoisins, tous en habits de fête, avec quantité de joueurs d'instruments.

Sitôt que Sancho aperçut l'accordée : "En bonne foi, dit-il, elle n'est point vêtue en paysanne, celle-là ; on dirait que c'est une princesse. Comment diable ! ce n'est que corail, et sa robe est d'un velours de dix poils, avec de bonnes bordures de satin. Mais regardez ses mains ; dame ! ce n'est pas là du jais ni de l'émail ; ce sont de bonnes bagues d'or et du plus fin, avec des perles blanches comme du lait ; il n'y en a pardi pas une qui ne vaille la prunelle de l'œil. Quels cheveux, mais quels cheveux voilà ! Ma foi, s'ils ne sont point faux, je n'en ai jamais vu de si longs ni de si blonds en toute ma vie. Mais le malheur, c'est qu'elle n'est pas de belle taille peut-être, et elle n'a pas bonne mine ! Ne dirait-on pas que c'est une branche de palmier chargée de dattes, à la voir si pleine de joyaux, depuis les pieds jusqu'à la tête ? Sur mon âme, je n'ai jamais vu de créature de si bonne mise, et je ne crois pas qu'on la refusât à la banque de Bruxelles. "

Don Quichotte ne put s'empêcher de sourire des louanges que Sancho donnait en son patois à la beauté de l'accordée, et il avouait lui-même qu'après Dulcinée du Toboso il n'avait rien vu de si beau qu'elle. La belle Quitterie paraissait un peu pâle ; ce qui venait peut-être de ce qu'elle avait passé toute la nuit à s'ajuster, comme font toutes les autres, qui ne croient jamais avoir assez de temps à se parer pour le jour de leurs noces. Toute cette troupe s'avançait vers une espèce de théâtre couvert de rameaux, qu'on avait dressé à un côté du pré, où les épousailles se devaient faire, et d'où on pouvait plus commodément voir les jeux et les danses.

Dans le temps qu'ils arrivaient au pied du théâtre, on entendit derrière eux de grands cris, et une voix éclatante qui leur dit : "Attendez, attendez ; vous êtes bien pressés !" Et, comme ils tournèrent la tête, ils virent que celui qui criait était un homme vêtu d'une longue jaquette noire, bordée de bandes cramoisies, parsemées de flammes. Il avait sur la tête une couronne ou guirlande de cyprès, et dans la main un grand bâton ferré par un bout ; et, comme il approcha plus près, tout le monde le reconnut pour Basile, et on commença à craindre quelque triste évènement, le voyant dans un lieu où on ne croyait pas qu'il dût se trouver. Il arriva enfin tout essoufflé, et sitôt qu'il fût devant les accordés, il ficha son bâton en terre, et pâle et tremblant, les yeux attachés sur Quitterie, il lui dit d'une voix enrouée : As-tu oublié, ingrate Quitterie, que tu m'avais donné ta foi, et que tu ne devais point prendre un autre mari tant que je serais au monde ? m'as-tu jamais

trouvé infidèle, et peux-tu me reprocher qu'en attendant que je me visse en état de t'épouser, j'aie rien fait contre l'amitié que je te dois, ni que je t'aie fait quelque proposition qui te pût offenser ? Qui t'oblige donc à fausser ta parole, et pourquoi veux-tu donner à un autre un bien qui m'appartient, sans qu'il ait d'autre avantage sur moi que celui que le hasard peut donner à qui lui plaît ? Mais qu'il en jouisse, puisque tu le souhaites ; je vais le délivrer de tout ce qui lui faisait obstacle, et le rendre heureux aux dépens de ma vie. Vivent, vivent le riche Gamache et l'ingrate Quitterie, et meure le triste Basile, que la pauvreté rend indigne d'elle ! » En achevant ces paroles, il tira une courte épée qui était cachée dans son bâton, et ayant mis la poignée contre terre, il se jeta dessus la pointe, qui sortit derrière son dos toute sanglante, et il demeura étendu et nageant dans son sang. Les amis de Basile accoururent promptement à ce funeste spectacle, faisant des lamentations pitoyables sur lui, et déplorant son malheur ; don Quichotte se jeta aussi à terre, et courant à Basile qu'il trouva encore en vie, il le prit entre ses bras et se mit à lui parler.

Ses amis voyant qu'il n'était pas mort, voulaient tirer l'épée qu'il avait dans le corps ; mais le curé n'y voulut pas consentir qu'il ne se fût confessé, disant qu'on ne pouvait arracher l'épée sans lui arracher en même temps la vie. Lors, Basile, comme revenant à soi, dit d'une voix languissante et avec un soupir : « Cruelle Quitterie ! au moins si tu me voulais donner ta main dans le triste état où je suis, la consolation de me voir à toi diminuerait les peines que je sens et la douleur de l'action que je viens de faire. – Eh ! mon enfant, lui dit le curé, il n'est plus temps de penser aux choses de ce monde ; songez seulement à vous réconcilier avec Dieu, et à lui demander sérieusement pardon d'une résolution si désespérée. – J'avoue que je suis désespéré, » repartit Basile ; et il ajouta quelques paroles qui firent croire qu'il ne se confesserait point, s'il n'obtenait de Quitterie la grâce qu'il lui demandait, disant que cela pourrait lui donner le temps de se reconnaître, et que peut-être il reprendrait ses forces, qu'il sentait diminuer. Ce qu'entendant don Quichotte, il dit à haute voix que la demande de Basile était juste et raisonnable, et d'autant plus aisée à accorder, que Gamache n'aurait pas moins d'honneur à épouser Quitterie, veuve d'un si honnête homme que s'il la recevait des mains de son père : « Et à cela, ajouta-t-il, il n'y a qu'un oui à proférer, qui ne doit pas faire beaucoup de peine, puisque le lit nuptial de Basile et la sépulture ne feront qu'une même chose. »

Gamache, qui voyait et entendait tout cela, se trouvait si embarrassé qu'il ne savait que dire ni que faire. Mais les amis de Basile le prièrent tant de fois de consentir que Quitterie donnât la main à leur ami mourant, quand ce ne serait que pour sauver son âme, qui serait en danger de se perdre par son désespoir, qu'ils le touchèrent et l'obligèrent enfin de dire que, si Quitterie

le voulait bien, il en était content, puisque ce n'était que différer d'un instant l'accomplissement de ses propres désirs. En même temps, ils s'approchèrent tous de Quitterie, et, les uns les larmes aux yeux, les autres avec des paroles obligeantes et à force de supplications, tâchèrent de l'émouvoir, lui faisant connaître qu'elle ne se faisait nullement tort, que c'était bien peu de chose que d'accorder cette dernière grâce à un homme qui n'en pouvait jouir qu'un moment ; mais Quitterie, tout étonnée et presque insensible, témoignait par son silence, ou qu'elle ne voulait pas répondre, ou qu'elle ne savait à quoi se résoudre ; et l'on n'en aurait peut-être pas tiré une parole, si le curé ne lui eût dit qu'il fallait se déterminer, et que Basile ayant la mort sur les lèvres, il n'y avait point de temps à perdre. Alors Quitterie, éperdue et tremblante, s'approcha lentement de Basile, qui, les yeux troublés et respirant à peine, murmurait entre ses dents le nom de Quitterie, et faisait craindre à tout le monde qu'il ne mourût désespéré. Enfin Quitterie, étant tout proche de lui, se baissa et lui demanda sa main, mais seulement par signe, comme n'ayant pas la force de parler.

Basile ouvrit les yeux, et les tournant languissamment sur Quitterie : « Ô Quitterie, lui dit-il, quand t'avises-tu d'avoir de la pitié ? lorsqu'elle m'est inutile, et que tu crois sans doute que c'est le dernier coup qui doit terminer ma vie ; car enfin je n'ai qu'un moment à jouir de l'avantage d'être ton époux, et rien ne peut arrêter la douleur qui va me mettre au tombeau. Au moins, je te supplie, ne fais point cette action pour te délivrer seulement de ceux qui t'en prient et la trouvent juste ; et, en même temps que tu me demandes ma main et que tu m'offres la tienne, ne songe point à m'abuser encore une fois : parle comme si tu n'étais point forcée, et dis-moi sincèrement que tu me reçois comme ton époux, et de la manière que nous nous étions donné une foi mutuelle. Car ce serait une chose bien indigne que, dans le triste état où tu m'as réduit, tu feignisses encore avec moi, après m'avoir toujours trouvé si fidèle et si sincère. » Il parla avec tant de peine, et d'un ton si languissant, qu'il n'y avait personne qui ne crût qu'il allait expirer à chaque parole. Quitterie, s'efforçant apparemment de rassurer Basile, et prenant un tout autre visage, où il paraissait pourtant encore un peu de confusion, prit de la main droite celle de ce malheureux amant et lui dit : « Rien n'est capable de forcer ma volonté, Basile, et c'est aussi d'un esprit libre que je te donne ma main et que je reçois la tienne, s'il est vrai que tu me la donnes avec la même franchise, et qu'il te reste assez de liberté d'esprit pour savoir ce que tu fais. – Oui, je te la donne sincèrement, répondit Basile, et avec l'esprit aussi sain et aussi entier que le ciel me l'a donné ; et, c'est de tout mon cœur que je te reçois pour femme. – Et moi, ajouta Quitterie, je te reçois pour mon époux ; vis désormais en repos. – Il me semble, dit Sancho, que ce jeune homme parle beaucoup pour être si blessé ; il faudrait qu'on le

laissât en repos, et qu'il songeât au salut de son âme ; car un homme qui a la mort sur les lèvres n'a pas trop de temps à perdre. »

Cependant le curé, pour donner tout contentement au pauvre Basile, pendant qu'il tenait encore la main de Quitterie, tout attendri d'un si triste spectacle et les larmes aux yeux, leur donna la bénédiction, priant Dieu qu'il reçût en paix l'âme du nouveau marié. Mais ce qu'il y eut d'admirable, c'est que Basile n'eut pas plus tôt reçu la bénédiction nuptiale, qu'il se leva promptement sur ses pieds, et se tira en même temps l'épée qu'il avait dans le corps. Tous les spectateurs demeurèrent dans une étrange admiration d'une chose si étonnante, et il y en eut d'assez simples qui commencèrent aussitôt à crier : « Miracle, miracle ! » Mais Basile s'écria d'une voix saine et plus fort que les autres : « Non pas miracle, mais adresse, mais industrie. » Le curé, encore plus surpris que les autres, lui porta ses deux mains sur sa plaie ; et, après avoir tâté, il vit que l'épée ne lui avait nullement percé le corps, mais qu'elle était entrée dans un canon de fer blanc qu'il avait accommodé avec tant d'artifice, comme il l'a dit depuis, que le sang ne s'y pouvait congeler. En un mot, le curé, Gamache et ses amis reconnurent qu'on les avait joués. Pour la nouvelle mariée, elle n'en témoigna pas le moindre déplaisir ; au contraire voyant que l'on disait que le mariage était frauduleux, et ne serait pas valable, elle dit qu'elle le confirmait de nouveau : ce qui fit penser à tout le monde que la fourberie avait été concertée entre elle et Basile Gamache et ses amis en furent si irrités, qu'ils en voulurent prendre vengeance sur l'heure, et mettant l'épée à la main, ils attaquèrent Basile, en faveur de qui on vit dans un moment un grand nombre d'épées nues.

Don Quichotte, voyant le désordre, monta sur son bon cheval, la lance au poing, et, bien couvert de son écu, se jeta entre eux et se fit faire place, pendant que Sancho, qui a toujours mortellement haï les querelles, se retirait du côté des marmites, ne doutant point que ce ne fût un asile pour lequel tout le monde aurait le même respect que lui. « Arrêtez, messieurs, arrêtez, criait don Quichotte ; il ne faut pas songer à se venger des tromperies que fait faire l'amour : car l'amour et la guerre sont la même chose ; et, comme dans la guerre il est permis de se servir de ruses et de stratagèmes pour vaincre l'ennemi, les rivaux peuvent aussi les employer dans les différends qu'ils ont en amour, et pour se supplanter l'un l'autre, pourvu qu'il n'en rejaillisse rien sur la personne aimée. Quitterie était à Basile, et Basile à Quitterie, le ciel l'avait ainsi ordonné : Gamache est riche, il se trouvera assez de femmes. Pour Basile, que la fortune n'a pas mis en état de choisir, quoiqu'il ne soit pourtant pas à plaindre, il est injuste de lui vouloir ravir la sienne, d'autant plus que personne ne doit penser à séparer ce que le ciel a joint : et le premier qui sera assez hardi pour l'entreprendre, je lui déclare qu'il faudra auparavant m'arracher cette lance. »

Sur cela, il commença à la remuer avec tant de vigueur et de force, qu'il jeta l'épouvante dans l'esprit de tous ceux qui le regardaient ; et la colère de Gamache s'étant tout d'un coup changée en mépris pour Quitterie, il ne pensa plus qu'à l'ôter de sa mémoire, si bien qu'avec les persuasions du curé, qui était un homme prudent, lui et tous ceux de son parti s'apaisèrent et remirent l'épée au fourreau, blâmant bien plus la légèreté de Quitterie que l'artifice de Basile ; et, après y avoir même bien pensé, Gamache considéra que Quitterie, qui avait aimé Basile étant fille, pourrait bien l'aimer encore étant mariée, et pensa qu'il n'était pas trop malheureux de n'être point son mari. Il se consola entièrement, et, pour faire voir qu'il n'avait aucun ressentiment de ce qui s'était passé, il voulut que la fête s'achevât comme s'il y eût toujours eu le même intérêt. Mais Basile, Quitterie et ceux de leur parti se retirèrent à la maison de Basile, qui, malgré sa pauvreté, eut tout sujet de se réjouir de son bonheur, et de voir qu'il n'avait pas moins d'amis que Gamache avec toutes ses richesses ; ils emmenèrent aussi avec eux don Quichotte, qui leur parut un homme de considération et de valeur, et qui n'eut pas de peine à se résoudre de suivre le parti de Basile. Pour ne pas mentir, Sancho ne suivit son maître qu'à regret. Il ne pouvait se consoler d'être obligé d'abandonner les grands préparatifs du festin de Gamache, qui fut magnifique pour un festin de village, et dura jusqu'à la nuit : il s'en allait triste et mélancolique sur son âne, le regardant fixement entre les deux oreilles, sans dire jamais une seule parole ; et quoiqu'il ne pût pas avoir grand-faim, parce qu'il avait avalé presque toute son écume, l'abondance qu'il laissait derrière lui, lui revenait toujours dans l'esprit, et il soupirait de temps en temps pendant qu'il se laissait conduire par son âne, qui suivait assez gaiement les pas de Rossinante.

CHAPITRE XX

De ce qui arriva à don Quichotte avec une belle chasseresse

Don Quichotte et Sancho restèrent trois jours en fête chez Basile. Mais le chevalier impatient de se signaler par de nouveaux exploits, résolut de s'arracher à ses nouveaux amis.

Ils montèrent à cheval sans se rien dire, et s'éloignèrent insensiblement de la maison de Basile ; don Quichotte enseveli dans ses pensées amoureuses et Sancho dans la pensée de devenir riche et grand seigneur, dont il se trouvait bien éloigné. Car, tout simple qu'il était, il ne laissait pas de reconnaître que les desseins et les actions de son maître étaient, pour la plupart, autant de visions et de chimères, si bien qu'il ne cherchait que l'occasion de s'échapper et de se retirer chez lui ; mais la fortune en ordonna autrement qu'il ne pensait, comme nous allons le voir.

Il arriva donc que le jour suivant, vers le soir, don Quichotte, au sortir d'une forêt, aperçut quantité de gens au bout d'une prairie, qu'il reconnut en s'approchant pour des gens qui chassaient à l'oiseau. Il s'approcha encore plus près, et il vit parmi eux une dame bien faite, montée sur une haquenée blanche, dont la selle était en broderie d'argent et la garniture verte. Cette dame était aussi habillée d'une étoffe verte, et en équipage de chasse, mais si noble et si riche, qu'on ne pouvait rien voir de plus magnifique et de plus agréable. Elle avait un faucon sur le poing, ce qui fit croire à don Quichotte que c'était une dame d'importance et la maîtresse de tous les chasseurs, comme elle l'était effectivement. Il dit aussitôt à Sancho : « Mon fils, va-t'en saluer de ma part la dame de la haquenée, et dis-lui que le chevalier des Lions baise les mains de son extrême beauté, et que, si sa grandeur le trouve bon, il ira les lui baiser lui-même et la servir en tout ce qu'il plaira à sa grandeur de lui commander ; mais, Sancho, prends bien garde de quelle manière tu parleras, et ne va pas enfourner dans ton compliment cette foule ordinaire de proverbes dont tu regorges à toute heure. – Vous l'avez bien trouvé, l'enfourneur, répondit Sancho ; c'est bien à moi qu'il faut dire cela ! c'est peut-être ici la première fois de ma vie que j'ai fait des ambassades à de grandes dames ? – Hors celle que tu fis à Mme Dulcinée, répliqua don

Quichotte, je n'en sache pas d'autre, au moins de ma part. – Il n'y a que celle-là aussi, dit Sancho ; mais un bon payeur ne craint point de donner des gages, et dans une maison abondante la nappe est bientôt mise ; je veux dire que ce n'est pas à moi qu'il faut donner des avertissements ; car, Dieu merci, je sais un peu de tout. – Je le crois, Sancho, dit don Quichotte ; va donc, à la bonne heure, et Dieu te conduise !

Sancho partit au grand trot du grison, et étant arrivé auprès de la belle chasseresse, il s'alla jeter à genoux devant elle et lui dit : « Haute et extrême dame, le chevalier que vous voyez là, qui s'appelle le chevalier des Lions, est mon maître, et moi je suis son écuyer, qu'on nomme dans sa maison Sancho Pança. Ce chevalier des Lions, qui s'appelait, il n'y a pas longtemps, le chevalier de la Triste Figure, envoie dire à Votre grandeur qu'il vous prie très humblement de lui donner la permission de venir, sous votre bon plaisir et consentement, vous offrir ses services et accomplir ses désirs, qui sont, à ce qu'il dit et comme je le crois, de servir éternellement votre haute fauconnerie et beauté ; et que, si votre seigneurie lui accorde l'honneur de la permission qu'il demande, elle en recevra une grande faveur, et lui encore plus de contentement. – En vérité, excellent écuyer, dit la dame, vous vous êtes acquitté de votre commission avec toutes les circonstances et toute la discrétion que demandent de pareilles ambassades. Levez-vous, je vous prie ; il n'est pas juste que l'écuyer d'un chevalier tel que celui de la Triste Figure, dont nous avons déjà une parfaite connaissance, demeure ainsi à genoux : levez-vous, mon cher ami, et allez dire à votre maître qu'il nous fera beaucoup d'honneur et de plaisir, à M. le duc et à moi, s'il veut prendre la peine de venir à la maison que nous avons ici près. » Sancho se leva, charmé de la beauté et de la courtoisie de cette dame, et ne se sentant presque pas de joie, tant de l'honneur qu'elle lui faisait, que d'apprendre qu'elle avait ouï parler du chevalier de la Triste Figure.

« Monsieur l'écuyer, lui dit encore la duchesse, dites-moi un peu, je vous prie, n'est-ce pas votre maître de qui on a imprimé une histoire, sous le nom de l'admirable chevalier don Quichotte de la Manche, et qui a pour maîtresse une certaine Dulcinée du Toboso ? – C'est lui-même, madame, répondit Sancho, et cet écuyer dont il est parlé dans l'histoire, et qui se nomme Sancho Pança, c'est moi, si l'on ne m'a changé en nourrice ; je veux dire, s'ils ne m'ont point changé dans le livre. –Je m'en réjouis extrêmement, dit la duchesse ; allez, Pança, mon cher ami, et dites à votre maître que sa venue sur mes terres, m'oblige extrêmement, et qu'il ne pouvait rien m'arriver qui me donnât plus de joie. » Sancho, avec une si agréable réponse, retourna bien joyeux vers son maître, à qui il raconta tout ce que cette dame lui avait dit, élevant jusqu'au ciel sa beauté, sa bonne mine et sa courtoisie. Don Quichotte, ravi de cet heureux commencement, s'ajusta de bonne grâce

sur sa selle, s'affermit sur ses étriers, releva de bon air la visière de son casque, et serrant et animant Rossinante, partit pour aller baiser les mains à la duchesse, qui, sitôt que Sancho l'eut quittée, avait fait appeler le duc pour lui conter l'ambassade qu'on venait de lui faire. Ils se préparaient donc tous deux à recevoir notre chevalier ; et, comme son histoire déjà publiée leur avait appris à le connaître, ils l'attendaient avec plaisir dans le dessein de le traiter à sa manière, tout le temps qu'ils pourraient le garder, sans le contredire en quoi que ce soit, et avec toutes les cérémonies essentielles à la chevalerie errante, dont ils avaient bien feuilleté les histoires, et qu'ils prenaient même plaisir à lire souvent.

Don Quichotte arriva la visière levée ; et, comme il fit mine de vouloir mettre pied à terre, Sancho alla vite pour lui tenir l'étrier ; mais il prit si mal son temps qu'en voulant descendre de son grison, il s'embarrassa le pied dans la corde qui lui servait d'étrier, de telle sorte qu'il ne lui fut pas possible de se dégager, et qu'il demeura pendu à la corde, l'estomac et le visage en terre, tout auprès de don Quichotte. Notre chevalier, croyant que Sancho lui tenait l'étrier, et ne s'étant pas aperçu qu'il venait de tomber, leva la jambe pour descendre ; et enlevant avec lui la selle, qui devait être mal sanglée, il tomba rudement entre les jambes de Rossinante, crevant de dépit, et maudissant le pauvre écuyer, qui n'avait encore pu venir à bout de se dépêtrer. Les chasseurs, par l'ordre du duc, coururent au secours du maître et du valet, et les relevèrent ; et don Quichotte, fort incommodé de sa chute, s'en alla comme il put, en clochant, mettre un genou en terre devant leurs seigneuries. Mais le duc ne voulut point le souffrir en cet état, et s'étant jeté promptement en bas, il l'embrassa et lui dit : « J'ai bien du déplaisir, seigneur chevalier de la Triste Figure, que dès la première fois que votre seigneurie met le pied dans mes États, elle ait lieu de s'en repentir ; mais le peu de soin des écuyers est souvent cause de pires accidents. – Le bonheur que j'ai de vous voir, grand prince, répondit don Quichotte, m'est si glorieux, que je m'inquiète peu du prix qu'il me coûte ; je me consolerais de ma disgrâce, quand elle m'aurait précipité dans le fond des abîmes : car la gloire de vous avoir vu m'en tirerait avec éclat. Mon maudit écuyer sait mieux déployer la langue pour dire des impertinences qu'il ne sait mettre la selle sur un cheval ; mais, de quelque manière que je me trouve, debout ou par terre, à pied ou à cheval, je suis absolument à votre service, et le très humble esclave de Mme la duchesse, votre digne compagne, reine de la beauté et princesse universelle de la courtoisie. – Ah ! de grâce, trêve de flatterie, seigneur don Quichotte de la Manche, dit le duc ; tant que madame Dulcinée du Toboso vivra, on ne peut sans injustice louer d'autre beauté que la sienne. »

Sancho Pança, en cet endroit, n'attendit pas que son maître répondît, et prenant la parole de son chef : « On ne peut pas nier, dit-il, que madame

Dulcinée du Toboso ne soit fort belle ; mais tout le monde ne sait pas où gît le lièvre ; j'ai ouï dire à un bon particulier que ce que l'on appelle la nature est comme un potier qui fait des pots d'argile ; celui qui en fait un beau en peut aussi faire deux, trois, voire cent. D'où je conclus que Mme la duchesse ne le cède en rien à Mme Dulcinée. »

Don Quichotte se tourna en même temps vers la duchesse, et lui dit : « Il faut que votre grandeur s'imagine, madame, que jamais chevalier errant dans le monde n'a eu un écuyer plus grand parleur ni plus plaisant que le mien ; et il vous le fera bien voir lui-même, si votre altesse a la bonté de se servir de moi quelques jours. – Que Sancho soit plaisant, répondit la duchesse, je l'en estime davantage, c'est signe qu'il a de l'esprit ; car les bonnes plaisanteries, comme vous savez, seigneur don Quichotte, ne se trouvent point dans les esprits lourds et grossiers ; et puisque le brave Sancho est plaisant, je le tiens désormais pour un homme d'esprit. – Ajoutez, s'il vous plaît, pour grand parleur, reprit don Quichotte. – Tant mieux, dit le duc : un homme qui parle agréablement ne saurait trop parler ; mais, pour ne point perdre nous-mêmes le temps en paroles, allons, et que le grand chevalier de la Triste Figure nous fasse l'honneur de nous accompagner, s'il lui plaît, à un château que j'ai ici près, où madame la duchesse et moi lui ferons le meilleur accueil que nous pourrons, comme nous avons accoutumé de faire à tous les chevaliers errants qui nous viennent voir. »

Ils montèrent tous à cheval, et commencèrent à marcher, le duc et don Quichotte allant tous deux à côté de la duchesse, qui appela Sancho et voulut qu'il fût auprès d'elle, parce qu'elle prenait beaucoup de plaisir à l'entendre parler. Notre écuyer ne s'en fit pas prier : il s'alla mêler avec eux, et sans façon se mit de la conversation ; ce qui divertit extrêmement le duc et la duchesse, qui étaient ravis d'avoir trouvé les deux hommes les plus extraordinaires qu'on eût jamais vus.

CHAPITRE XXI
Qui traite de plusieurs grandes choses

On ne saurait dire la joie qu'avait Sancho de se voir en faveur auprès de la duchesse, car il ne doutait point qu'il ne retrouvât chez elle l'abondance qu'il avait trouvée dans la maison de don Diego, et chez Basile ; et le compagnon aimant la bonne chère, comme il faisait, il n'avait garde de perdre l'occasion de la faire, quand elle se présentait.

Avant qu'ils arrivassent au château, le duc avait pris les devants, et avait déjà averti tous ses gens de la manière dont il voulait qu'on traitât don Quichotte : si bien que, quand le chevalier parut, il sortit deux laquais ou valets de pied, vêtus de longues vestes de satin cramoisi, qui le prirent entre leurs bras de dessus son cheval, et lui dirent que sa grandeur pouvait aider à descendre à Mme la duchesse. Don Quichotte y alla, et, après s'être fait de grands compliments, la duchesse s'opiniâtra à ne descendre qu'entre les bras de son mari, disant qu'elle ne pouvait consentir à charger un chevalier de cette importance d'un fardeau si désagréable. Il fallut donc que le duc lui donnât la main, et, comme ils entrèrent dans une grande basse-cour, deux belles demoiselles vinrent jeter sur les épaules de don Quichotte un riche et long manteau d'écarlate. À l'instant, toutes les galeries parurent pleines d'hommes et de femmes, qui criaient de toute leur force : « La crème et la fleur des chevaliers errants soit la bienvenue ! » et la plupart jetèrent des eaux de senteur sur le duc, sur la duchesse, et sur le chevalier, qui était dans un ravissement incroyable. Et ce fut là la première fois qu'il se crut avec certitude un véritable chevalier errant, parce qu'il se vit enfin exactement traité comme il avait lu qu'on les traitait dans les siècles passés.

Sancho, ayant mis pied à terre, suivit la duchesse et, se tenant tout auprès d'elle, entra dans le château avec les autres ; mais ayant quelques remords d'avoir laissé le grison seul, il s'approcha d'une révérende matrone, qui était venue avec d'autres femmes au-devant de la duchesse, et lui dit bas : « Madame Gonçalès, ou comment vous appelez-vous ? – Je m'appelle Rodrigue de Grijalva, répondit-elle ; que souhaitez-vous, mon ami ? – Allez-vous-en, je vous prie, à la porte du château, dit Sancho ; vous y trouverez un âne qui est à moi ; faites-moi le plaisir de le faire mettre à l'écurie, ou mettez-l'y vous-même, car le pauvre animal est peureux, et ne saurait demeurer

seul. – Si le maître n'est pas mieux appris que le valet, nous voilà bien tombées, répondit la dame Rodrigue ; allez, mon ami, allez chercher ailleurs des dames qui prennent soin de votre âne, car celles de cette maison ne sont pas accoutumées à ce métier. – Oh ! oh ! répliqua Sancho, vous voilà bien dégoûtée ! comme si je n'avais pas ouï dire à monseigneur don Quichotte, qui sait toutes les histoires, que quand Lancelot revint d'Angleterre, les princesses prenaient soin de lui, et les demoiselles de son cheval ; et par ma foi, ma chère dame, pour ce qui est de mon âne, je ne le troquerais pas pour le cheval de Lancelot. – Mon ami, répliqua la dame Rodrigue, si vous êtes un bouffon, gardez ces bouffonneries pour ceux qui les trouvent bonnes et qui vous les payent mieux que moi ; je ne vous en donnerais pas une figue. » La dame Rodrigue dit cela si haut, que la duchesse l'entendit, et lui voyant les yeux tout rouges de colère, lui demanda à qui elle en avait. « À qui j'en ai ? répondit-elle ; à ce malotru, qui m'a priée instamment de mettre son âne à l'écurie, en me disant que de plus grandes dames que moi pansaient bien le cheval d'un certain je ne sais qui, de Lancelot ; et par-dessus le marché il m'appelle vieille. – Cela m'offense encore plus que vous, repartit la duchesse. Vous vous trompez, ami Sancho, dit-elle en le regardant ; la dame Rodrigue est encore toute jeune, et elle porte ce voile et ce bandeau plutôt parce qu'elle est veuve, et pour marquer son autorité, qu'à cause de son âge. – Que je ne sorte jamais de devant vous, madame, répondit Sancho, si je l'ai dit pour la fâcher, mais j'ai tant d'amitié pour mon pauvre grison, pour avoir été toujours nourris ensemble, que j'ai cru que je ne le pouvais pas recommander à une personne plus charitable que cette bonne dame. – Sancho, dit don Quichotte en le regardant de travers, est-ce comme cela qu'on doit parler ici ? – Monsieur, répondit Sancho, chacun parle de ses affaires selon qu'il se trouve ; je me suis souvenu ici du grison, et j'en parle ici ; si je m'en étais souvenu dans l'écurie, j'en aurais parlé dans l'écurie. – Sancho a raison, interrompit le duc, et je ne vois pas qu'il y ait lieu de le blâmer ; mais qu'il ne se mette pas en peine de son âne, on en aura soin comme de lui-même. »

Avec ces plaisanteries qui divertissaient tout le monde, hors don Quichotte, ils montèrent au château, et on fit entrer notre chevalier dans un grand salon, richement paré de brocart d'or et d'argent, où il fut désarmé par six jeunes filles qui lui servirent de pages, toutes bien instruites par le duc et la duchesse de la manière dont ils voulaient qu'on en usât avec lui, afin qu'il crût toujours qu'on le traitait en chevalier errant. Don Quichotte désarmé demeura avec ses chausses étroites et en camisole de chamois ; maigre, sec et allongé, les joues creuses et les mâchoires serrées, enfin d'une manière à faire éclater de rire les demoiselles, si le duc ne le leur eût expressément défendu par-dessus toute chose : il les pria seulement de le laisser avec

son écuyer. Don Quichotte s'étant renfermé avec Sancho dans une chambre encore plus magnifique que le salon, il s'habilla, prit son baudrier de veau marin et sa bonne épée, mit le manteau d'écarlate sur ses épaules, et sur sa tête une toque de satin vert, que lui avaient laissée les demoiselles ; et en cet équipage il rentra dans le salon, où il trouva les six demoiselles rangées en haie pour le recevoir, ce qu'elles firent avec beaucoup de cérémonies et de révérences ; et en même temps arrivèrent douze pages avec l'écuyer, pour le mener où le duc et la duchesse l'attendaient à dîner. Il marcha au milieu d'eux en grande pompe jusqu'à une autre salle, où étaient un buffet magnifique et une table, avec quatre couverts seulement. Le duc et la duchesse allèrent le recevoir à la porte, accompagnés d'un ecclésiastique grave et modeste, de ceux qui gouvernent en Espagne les maisons des princes. Après bien des cérémonies de part et d'autre, le duc et la duchesse, et don Quichotte au milieu d'eux, s'approchèrent de la table. Il y eut encore de grands compliments sur la première place ; mais enfin l'opiniâtreté du duc l'emporta sur l'honnêteté de don Quichotte, qui fut contraint de la prendre : l'ecclésiastique se mit vis-à-vis de lui, et le duc et la duchesse à ses côtés. Sancho était si étonné de voir l'honneur qu'on faisait à son maître qu'on eût dit qu'il tombait des nues. Après qu'on eut commencé à découper les viandes, la duchesse demanda à don Quichotte quelle nouvelle il avait de Mme Dulcinée, et s'il lui avait envoyé depuis peu quelques brigands et géants, de ceux qu'il vainquait tous les jours : Madame, répondit don Quichotte, mes disgrâces ont eu un commencement, mais je ne crois pas qu'elles aient jamais une fin : j'ai vaincu des géants et défait des brigands, et les lui ai envoyés ; mais où l'auraient-ils trouvée, et à quelles marques la reconnaître, si elle est aujourd'hui enchantée, et changée en la plus laide et la plus difforme paysanne que l'on puisse s'imaginer ? – Pour moi, je n'y comprends rien, dit Sancho, car elle m'a paru la plus belle créature du monde ; au moins sais-je bien qu'elle ne le céderait pas au meilleur danseur de corde en agilité. Par ma foi, madame la duchesse, si elle ne saute sur une bourrique comme ferait un vrai chat. – Et l'avez-vous vue enchantée, vous, Sancho ? demanda le duc. – Comment ! si je l'ai vue ? répondit Sancho ; et qui diable a découvert tout cela, si ce n'est moi ? En bonne foi, oui, je l'ai vue, et, si celle-là n'est pas enchantée, croyez qu'il n'y en a jamais eu.

« Mais, continua-t-il aussitôt après, mon maître a tort de se plaindre de ses aventures ; s'il y en a de fâcheuses, il y en a de bonnes ; un jour chasse l'autre, et bon sang ne peut mentir qu'avec le temps ; monseigneur don Quichotte ne manquera pas de royaume à gouverner, ni d'île à donner à son serviteur. – Non, non, assurément, ami Sancho, dit le duc, et en faveur du seigneur don Quichotte, je vous en donne une de neuf que j'ai, et qui n'est assurément pas la moindre, ni à mépriser. – Mets-toi à genoux, Sancho, dit don Quichotte,

et baise les pieds de son excellence pour la remercier de la grâce qu'elle te fait. » Sancho le fit ; le moine impatient se leva brusquement de table, et, avec un chagrin brutal, il dit au duc : « Par l'habit que je porte, monseigneur, je ne sais si vous n'êtes point aussi faible que ces misérables. Eh ! comment est-ce qu'ils ne seraient pas fous, quand les sages autorisent leurs folies ? Que votre excellence demeure avec eux, puisqu'elle s'en accommode si bien ; car pour moi, je ne mettrai assurément pas le pied dans la maison, tant que ces honnêtes gens y seront. Au moins ne serai-je pas témoin de toutes ces extravagances, et l'on ne pourra me reprocher d'avoir souffert ce que je n'aurai point vu. » Il sortit sans rien dire davantage, malgré toutes les prières qu'on fit pour le retenir. Véritablement le duc ne s'empressa pas beaucoup, et, quoique irrité, il fut longtemps à rire de son impertinente colère.

On acheva de dîner, et, comme on commençait à desservir, il entra quatre demoiselles, dont l'une portait un bassin de vermeil, l'autre une aiguière, la troisième, du linge extrêmement propre et qui sentait fort bon, et la dernière avait les bras retroussés jusqu'aux coudes, et portait une boîte d'argent avec des savonnettes de senteur. La demoiselle qui portait du linge s'approcha de don Quichotte, et mit sur lui une serviette qu'elle lui attacha par derrière le cou ; ensuite celle qui portait le bassin, après avoir fait une profonde révérence, le lui mit sous le menton et demeura là, le tenant avec ses mains. Don Quichotte était tout surpris d'une cérémonie si extraordinaire ; mais croyant sans doute que c'était l'usage du pays de laver la barbe au lieu des mains, il tendit le cou sans rien dire. En même temps, on versa de l'eau dans le bassin, et celle qui portait la savonnette se mit aussitôt à laver et à savonner de toute sa force, non seulement la barbe du patient chevalier, mais tout le visage et les yeux mêmes, qu'il fut obligé de fermer. Le duc et la duchesse, qui n'étaient avertis de rien, se regardaient l'un l'autre, et attendaient à quoi aboutirait cet étrange lavage. Cependant la demoiselle barbière, après avoir bien lavé son homme, et lui ayant mis un doigt de savon sur le visage, feignit que l'eau manquait, et dit à sa compagne d'en aller quérir d'autre, et que le seigneur don Quichotte aurait bien la bonté d'attendre. La demoiselle y alla, et don Quichotte demeura dans un état à faire mourir de rire, le cou long et chargé de poil avec de gros flocons d'écume, tout le visage de même, et les yeux fermés. Les demoiselles qui faisaient la malice tenaient les yeux baissés sans oser regarder le duc et la duchesse, qui, de leur côté, quoiqu'ils ne fussent pas trop contents d'une plaisanterie qu'ils n'avaient pas ordonnée, ne savaient pourtant s'ils devaient s'en fâcher, et avaient toutes les peines du monde à s'empêcher de rire, en voyant la ridicule figure du chevalier. Enfin, la demoiselle ayant apporté de l'eau, on acheva de le laver, et celle qui tenait le linge l'essuya et le sécha tout doucement et à loisir, comme si elle eût craint de blesser cette carcasse.

Cela fait, elles firent chacune une grande révérence et voulurent se retirer ; mais le duc, qui ne voulait pas que don Quichotte crût qu'on se moquait de lui, appelant la demoiselle qui portait le bassin : « Venez donc aussi me laver, dit-il, et surtout prenez garde que l'eau ne manque pas. » La jeune fille, qui n'était pas bête, comprit bien l'intention du duc, et aussitôt elle l'alla laver et savonner, et après l'avoir essuyé, elles firent toutes la révérence et se retirèrent.

CHAPITRE XXII

Des moyens qu'on trouva pour désenchanter Dulcinée

Le duc et la duchesse, qui prenaient un extrême plaisir avec leurs hôtes, ne pensaient qu'à trouver de nouveaux moyens de s'en divertir. Au bout de six jours qu'ils employèrent à se préparer à instruire leurs gens, ils menèrent don Quichotte et Sancho à la chasse du sanglier avec un grand nombre de chasseurs, et autant d'équipage que l'aurait pu faire un grand prince. On porta à notre chevalier un habit de chasse, et Sancho eut aussi le sien, d'un beau drap vert. Don Quichotte ne voulut point prendre celui qu'on lui offrait, disant que ceux qui étaient incessamment sous les armes ne devaient point se charger d'un porte manteau, pour Sancho, il se chargea de bon cœur du sien, dans l'intention d'en faire de l'argent à la première occasion. Tout étant donc prêt don Quichotte s'arma, et Sancho avec son habit vert, et monté sur le grison, qu'il préféra à un bon cheval qu'on lui voulut donner, s'alla mettre parmi les chasseurs. La duchesse étant sortie en même temps richement et galamment vêtue, don Quichotte prit de bonne grâce les rênes de sa haquenée, quoique le duc fît semblant d'avoir de la peine à le souffrir ; ils allèrent de cette sorte jusqu'au bois qui est entre deux grandes collines. Sitôt que le duc et la duchesse furent arrivés, on tendit les toiles, on découpla les chiens, on sépara les chasseurs par diverses troupes, et on commença la chasse avec de grands cris, et un terrible bruit de cors et de chiens. La duchesse descendit de cheval, et, l'épieu à la main, se plaça à l'endroit où les sangliers avaient accoutumé de passer. Le duc et don Quichotte mirent aussi pied à terre, et se placèrent aux côtés de la duchesse ; et Sancho se tint derrière eux sans descendre de dessus le grison, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident. À peine étaient-ils tous postés et rangés en haie avec une partie de leurs gens, qu'ils virent venir vers eux un sanglier effroyable, pressé des chiens et poursuivi par les chasseurs. Aussitôt don Quichotte, embrassant fortement son écu, s'avança l'épée à la main pour le recevoir, le duc y courut aussi avec son épieu, et la duchesse les aurait devancés tous deux, si le duc ne l'en eût empêchée. Pour le pauvre Sancho, il n'eut pas plus tôt vu le terrible animal avec ses longues défenses, la gueule fumante d'écume et les yeux étincelants, qu'il se jeta à bas, et se mit à courir de toute sa force vers un chêne pour tâcher d'y monter ; mais il fut

si malheureux qu'ayant grimpé jusqu'à la moitié, et faisant ses efforts pour aller jusqu'au haut de l'arbre, une branche rompit sous lui, et en tombant il demeura accroché environ à un pied de terre. Enfin le sanglier demeura sur la place, percé de plusieurs coups d'épieux, et don Quichotte, accourant aux cris de Sancho, le vit pendu la tête en bas, et auprès de lui le fidèle grison, qui n'avait pas voulu l'abandonner dans cette fâcheuse aventure. Il s'approcha et dégagea son pauvre écuyer, qui, avec la joie de se voir en sûreté, ne laissa pas d'avoir un déplaisir mortel de voir un grand trou à son habit de chasse, qu'il n'estimait pas moins qu'une métairie.

Cependant on mit le sanglier sur un mulet, et l'ayant couvert de branches de romarin et de myrte, les chasseurs triomphants le firent porter devant eux dans une tente au milieu du bois, où on trouva une grande table somptueusement couverte et digne de la magnificence de celui qui donnait le plaisir de la chasse. Nos chasseurs se mirent immédiatement à souper, et tandis qu'ils faisaient bonne chère, la nuit les vint surprendre, un peu plus obscure qu'elle n'a accoutumé de l'être en été, parce que le temps se trouva couvert ; néanmoins elle en fut d'autant plus favorable aux intentions du duc et de la duchesse. Tout d'un coup la forêt parut tout en feu, et on entendit aussitôt de tous côtés un grand bruit de trompettes et autres instruments de guerre, et comme si plusieurs troupes de gens à cheval eussent passé par le bois. Cette grande lumière et ce son étonnant, à quoi on ne s'attendait pas, les surprit tous ; et leur étonnement fut encore augmenté par une infinité de ces instruments dont les Maures se servent dans les batailles. Le son des trompettes et des clairons retentit de toutes parts, et les fifres, les hautbois et les tambours, mêlés confusément avec le reste, firent un si grand bruit, qu'il eût fallu être insensible pour n'en être pas ému. Le duc et la duchesse parurent fort surpris ; don Quichotte ne fut pas sans émotion. Le bon Sancho ne put s'empêcher de témoigner sa frayeur ; et il n'y eut pas jusqu'à ceux qui savaient la chose, qui ne fissent voir quelque étonnement.

Ce bruit cessa tout d'un coup, et un courrier, qui avait tout l'air d'un diable, passa brusquement devant la compagnie, sonnant d'un cornet à bouquin qui faisait un bruit épouvantable, « Holà ! courrier, dit le duc, qui êtes-vous, à qui en voulez-vous, et qu'est-ce que ces troupes qui passent par ce bois ? – Je suis le diable, répondit le courrier d'une voix horrible ; je cherche don Quichotte de la Manche ; et les gens que vous entendez sont six troupes d'enchanteurs qui emmènent Dulcinée du Toboso enchantée sur un char de triomphe. Elle est accompagnée du brave cavalier Montesinos, qui vient apprendre à don Quichotte les moyens de la désenchanter. – Si vous étiez le diable, comme vous dites, repartit le duc, vous auriez déjà reconnu le chevalier, puisque le voilà devant vous. – Sur mon Dieu et sur mon âme, je n'y prenais pas garde, répondit le diable ; j'ai tant de choses dans la fantaisie,

que j'oubliais la plus importante. – Eh ! par ma foi, s'écria Sancho, il faut que ce diable soit homme de bien, et bon catholique : s'il ne croyait rien, il ne jurerait pas de la sorte ; à ce que je vois, il y a de bonnes gens partout, et en enfer comme ailleurs. » En même temps le diable tout à cheval, et fixant les yeux sur don Quichotte : « À toi, dit-il, chevalier des Lions, que je te puisse voir bientôt entre leurs griffes ! C'est à toi que je suis envoyé de la part du vaillant et malheureux Montesinos, pour te dire de l'attendre au même lieu où je t'aurai trouvé, parce qu'il amène avec lui Dulcinée du Toboso, dont il sait les moyens de défaire l'enchantement. Voilà le sujet de mon ambassade ; les diables comme moi demeurant en ta compagnie, et les bons anges avec ces messieurs. » En disant cela, il sonna de son épouvantable cor, et disparut sans attendre de réponse.

Les chasseurs parurent plus étonnés qu'auparavant, et plus que tous, don Quichotte et Sancho ; et Sancho ne pouvait s'étonner assez que Dulcinée fût enchantée, en dépit de ce qu'il en savait.

« Êtes-vous résolu de les attendre, seigneur don Quichotte ? dit le duc. – Pourquoi non ? répondit-il ; je les attends de pied ferme, quand tout l'enfer ensemble devrait venir m'attaquer. – Pour, moi, dit Sancho, s'il vient encore un autre diable me corner aux oreilles, je demeurerai aussi bien ici qu'en Flandre. » Cependant, la nuit étant déjà avancée et fort obscure, on vit un nombre infini de lumières qui couraient par les bois, de la même manière qu'on voit dans un temps serein des exhalaisons sèches voltiger dans la moyenne région de l'air ; et on entendit aussitôt un bruit épouvantable, comme d'un chariot chargé de chaînes, dont les roues épaisses rendaient un certain son enroué assez semblable à celui que l'on fait quand on veut donner la chasse aux ours et à d'autres bêtes farouches. À ce tintamarre s'en joignit un autre, qui le rendit encore plus horrible. Il sembla à tout le monde qu'en différents endroits du bois on donnait en même temps autant de batailles. D'un côté on entendait le son épouvantable de l'artillerie : d'un autre, un nombre infini de mousquetades. Il semblait, à la voix des combattants, qu'ils fussent tout proche, et plus loin ce n'étaient qu'instruments à la manière des Mores, qui ne cessaient de jouer, comme pour les animer au combat. En un mot, le bruit confus de tous ces différents instruments de guerre, les cris des combattants et le tintamarre des chariots donnaient de la frayeur aux plus assurés ; et don Quichotte lui-même eut besoin de toute son intrépidité pour n'être pas épouvanté. Sancho n'eut pas le loisir d'avoir de la résolution ; car la peur le fit tomber évanoui aux pieds de la duchesse, et, quelque chose qu'on lui fît, il fut assez longtemps à revenir.

Il commençait à ouvrir les yeux quand il arriva un de ces chariots qui faisaient tant de bruit, tiré par quatre bœufs tout couverts de drap noir, et portant à chaque corne une torche allumée. Au haut du char on voyait

une espèce de trône, sur lequel était assis un vieillard vénérable, avec une barbe blanche comme neige, et si longue qu'elle lui descendait au-delà de la ceinture ; son habillement était une longue robe de boucassin noir, qui le couvrait entièrement. Le char était conduit par deux démons extrêmement noirs, et qui avaient des visages si effroyables, que Sancho fut sur le point de retomber en défaillance, et ferma les yeux pour ne les pas voir davantage. Ce noir équipage étant arrivé devant le duc, le vieillard, se levant de dessus son siège, dit tout haut : « Je suis le sage Lirgande ; » et aussitôt le char passa outre. Il fut suivi d'un autre char tout semblable, avec un vieillard vêtu comme le premier, qui, ayant fait arrêter le chariot, dit d'une voix grave : « Je suis le sage Alquif, le grand ami d'Urgande la déconnue, » et passa comme l'autre. On vit ensuite arriver un troisième char de même parure, avec le même attelage et de semblables guides ; mais celui qu'on voyait sur le trône était un homme robuste, et d'un air désagréable et sauvage, qui, se levant debout comme les autres, cria d'une voix enrouée : « Je suis l'enchanteur Arcalaüs, ennemi mortel d'Amadis des Gaules et de toute sa race ; » et cela dit, il suivit les autres. À quelques pas de là les trois chars s'arrêtèrent, et le bruit importun des roues ayant cessé, on entendit une agréable musique, dont Sancho tout réjoui tira un bon présage. « Bon, madame, dit-il à la duchesse, dont il ne s'éloignait jamais d'un pas, là où est la musique, il ne peut y avoir rien que de bon. »

À mesure que la musique approchait, ils virent venir un char de triomphe attelé de six mules couvertes de blanc ; et sur chacune une manière de pénitent vêtu de la même couleur, et portant à la main un grand flambeau de cire allumé. Ce char était deux ou trois fois plus grand que les autres, et il y avait dessus douze autres pénitents blancs avec leurs torches allumées. Sur le dernier était un trône fort élevé, où l'on voyait une Nymphe habillée de gaze d'argent, si brillante de papillotes d'or, que la vue en était éblouie. Une toile de soie lui couvrait le visage, mais de telle sorte qu'on ne laissait pas de voir au travers qu'elle était extrêmement belle, et tout au plus de l'âge de quinze à seize ans. Tout auprès d'elle il y avait une figure vêtue d'une longue robe de frise noire, la tête couverte d'un voile de deuil, et qui semblait immobile. Sitôt que leur char fut devant le duc, la musique cessa, et cette figure, s'étant levée debout, ouvrit sa robe, rejeta son voile, et fit voir un squelette décharné qui représentait la mort avec tout ce qu'elle a de plus affreux. Sancho en pensa mourir de peur, et le duc et la compagnie en parurent effrayés ; alors le spectre d'un ton languissant parla en ces termes :

Je suis Merlin, à qui l'histoire
A donné pour père un démon,
Fondant sur mon savoir profond
Ce mensonge odieux, que les temps ont fait croire.

Je règne absolument sur tous les magiciens :
Je sais tous les secrets du fameux Zoroastres,
Je commande aux démons, et je lis dans les astres
Le destin des mortels et leurs maux et leurs biens.
Des chevaliers errants j'aimai toujours la gloire,
Et leur fis toujours des faveurs,
Contre l'humeur des enchanteurs,
Qui seulement pour nuire exercent le grimoire.

Dans la caverne du Léthé,
Où mon âme était enfermée
Les tristes cris de Dulcinée.
M'ont tiré du travail où j'étais arrêté.
J'ai su son changement de princesse en paysanne,
Que toute sa beauté n'était plus que laideur ;
Pour comble de disgrâce et pour dernier malheur,
Qu'elle était enchantée auprès du Guadiane.
Touché de tant de maux, je pars vite, je cours,
Je cherche partout du remède,
J'appelle tout l'enfer à l'aide,
Et couvert de ces os je viens à son secours.

Ô toi, de la chevalerie
L'honneur, la gloire et l'ornement,
Qui, loin de dormir mollement,
Passes toutes les nuits au bois, à la prairie !
Chevalier sans pareil, indomptable héros,
Don Quichotte, en un mot, qui pleures cette dame !
Je viens exprès ici pour soulager ton âme,
T'apprendre les moyens de finir tous ses maux.
Trois mille et six cents coups donnés sur la chair nue
De ton nonpareil écuyer
Lui rendront son état premier.
C'est l'unique sujet de ma prompte venue.

« Eh oui-da, je t'en réponds, répliqua Sancho ; que le diable t'emporte avec ta manière de désenchanter ! et qu'est-ce que ma peau a à voir avec les enchantements ? Ô pardi, si le seigneur Merlin n'a point de meilleur moyen de délivrer Mme Dulcinée, elle pourra bien s'en aller enchantée en l'autre monde. – Si je vous prends, malotru, dit don Quichotte, veillaque de paysan, je vous pendrai à un arbre nu comme la main, et je vous donnerai non seulement trois mille six cents coups de fouet, mais cinquante mille, et si bien appliqués, qu'il vous en cuira toute votre vie ; et ne me répliquez pas davantage, si vous ne voulez que je vous étrangle tout à l'heure. – Tout

beau, tout beau, dit Merlin, ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre ; les coups de fouet de l'écuyer doivent être volontaires, et dans le temps qu'il voudra, car il n'y en a point de limité. Il dépend même de lui d'en être quitte pour la moitié, pourvu qu'il trouve bon que les coups soient donnés par une autre main, quelque rude qu'elle puisse être. – Ni la mienne, ni une autre, ni pesante, ni légère, ni dure, ni molle, repartit Sancho. Est-ce que j'ai engendré Mme Dulcinée du Toboso, qu'il faille que je fasse pénitence pour elle ? Que M. don Quichotte ne se fouette-t-il ? c'est son affaire, lui qui l'appelle à toute heure sa vie, son âme et son plaisir ; c'est à lui à chercher tous les moyens qu'il faut pour la désenchanter : mais pourquoi me fouetter, moi qui n'y ai pas d'intérêt ? »

Sancho n'eut pas achevé de parler, que la Nymphe qui était sur le trône se leva, ôtant le voile qui lui couvrait le visage, et faisait voir une beauté admirable. Elle s'adressa à Sancho, et lui dit d'un air plein de colère et de dépit : « Ô écuyer malencontreux, poltron, vrai cœur de poule, et entrailles de roches ; si l'on souhaitait de toi, scélérat, que tu te jetasses du haut d'une tour en bas ; s'il était question, tigre sans pitié, de manger des crapauds et des couleuvres, et si on voulait, serpent venimeux, te persuader d'étrangler ta femme et tes enfants, il ne faudrait pas s'étonner de te voir si opiniâtre ; mais que trois mille six cents coups de fouet te fassent peur, quand il n'y a point de si chétif enfant de la doctrine chrétienne qui ne s'en donne autant par mois, c'est une chose qui devrait te faire mourir de honte, et qui doit animer contre toi non seulement tous ceux qui t'écoutent, mais encore tous ceux qui l'apprendront. Contemple, misérable, contemple, bête farouche, regarde avec tes yeux de poltron la beauté des miens, plus brillants que les plus brillantes étoiles, et qui par de chaudes larmes minent insensiblement les campagnes fleuries de mes belles joues, qui étaient auparavant un paradis terrestre ; meurs de honte et de confusion, monstre malin et abominable, de voir une princesse de mon âge, qui perd ses beaux jours et qui se consume sous la figure d'une désagréable paysanne, quoique je ne paraisse pas telle à présent, grâce à l'obligeant Merlin, qui a cru que les larmes d'une belle affligée seraient plus capables de t'attendrir. Rends-toi, rends-toi, monstre inflexible, et ne songe pas à épargner cette écorce ridée qui renferme ton cœur de marbre ; et si je ne suis pas capable d'adoucir ton humeur farouche, si tu ne me trouves pas assez misérable pour te faire pitié, aie pour le moins compassion de ce pauvre chevalier que le déplaisir consume, de ce bon maître qui t'aime si chèrement, et qui sèche sur pied dans l'incertitude de ta réponse.

– En vérité, ami Sancho, dit le duc, vous y faites un peu trop de façon ; mais en un mot comme en cent, il faut ou vous rendre, ou renoncer au gouvernement. Vraiment, ce serait une chose admirable que je donnasse

à mes insulaires un gouverneur cruel et farouche, qui n'est touché ni des larmes des dames affligées, ni des prières et des conseils des plus sages enchanteurs. Encore une fois, Sancho, ou il faut qu'on vous fouette ou que vous vous fouettiez vous-même, ou vous ne serez point gouverneur. – Monseigneur, répondit Sancho, ne me donnerait-on point deux jours pour y penser ? – Nullement, repartit Merlin ; il faut conclure cette affaire sur-le-champ ; ou Dulcinée retournera sur l'heure à la caverne de Montesinos, changée en paysanne, ou elle sera enlevée à l'état où elle était dans les Champs-Élysées, en attendant que le nombre des coups de fouet soit accompli. – Eh ! allons, courage, Sancho, dit la duchesse ; où est le cœur, mon cher ami, vous qui êtes si raisonnable ? Il faut avoir un peu plus de reconnaissance du pain que vous avez mangé dans la maison du seigneur don Quichotte, que tout le monde considère, et que nous sommes tous obligés de servir à cause de son honnêteté et de ses grands exploits de chevalerie. Il faut mépriser ces coups de fouet, mon enfant, comme des choses indignes de la fidélité d'un bon écuyer ; ce sont des tentations du démon qu'il faut rejeter ; la peur n'est que pour les misérables, et un bon cœur ne trouve rien de difficile. – Par ma foi, ma bonne madame, répondit Sancho, vous avez peut-être raison ; mais je suis si troublé que je ne sais ce que je fais, et un autre y serait bien embarrassé. Mais, seigneur Merlin, continua-t-il, le diable qui est venu ici en poste a dit à mon maître d'attendre le seigneur Montesinos, qui allait venir pour parler avec lui du désenchantement de Mme Dulcinée ; et jusqu'à cette heure nous n'avons point encore vu Montesinos, ni rien qui lui ressemble. – Ami Sancho, répondit Merlin, ce diable est un étourdi et un franc veillaque ; c'est moi qui l'envoyais vers votre maître, et non pas Montesinos, qui n'est pas parti de sa caverne, où il attend la fin de son enchantement, qui n'est pas près de venir. Mais s'il vous doit de l'argent, ou si vous avez quelque chose à lui demander, je vous l'amènerai où vous voudrez. Pour l'heure, je vous conseille de vous résoudre à cette petite discipline que nous vous avons ordonnée. Consentez-y, il ne faut que dire un mot pour obliger tout le monde, et croyez-moi, cette discipline vous sera utile pour l'âme et pour le corps : pour l'âme, parce que vous ferez une action charitable ; et pour le corps, parce que je connais que vous êtes d'une complexion sanguine et chaude et qu'il n'y a pas de danger de vous tirer un peu de sang. – Ah ! ah ! ma foi, celui-là est bon, répliqua Sancho ; il n'y a pas assez de médecins au monde, il faut que les enchanteurs s'en mêlent. Or çà donc, puisque tout le monde le juge à propos, bien que pour moi je ne le trouve pas de même, je suis content de me donner les trois mille six cents coups de fouet, mais à condition que je me les donnerai quand je voudrai, sans qu'on me vienne dire qu'il faut que ce soit aujourd'hui ou demain, et je tâcherai de sortir promptement de cette affaire-là, afin que le monde jouisse

bientôt de la beauté de Mme Dulcinée, qui est effectivement beaucoup plus belle que je n'avais pensé. Je veux encore mettre une autre condition dans mon marché qui est que je ne serai point obligé de me fouetter jusqu'au sang, et que, s'il y a des coups qui ne portent pas, on ne laissera pas de les compter ; et encore que, si je viens à me tromper de nombre, le seigneur Merlin y prendra garde, lui qui sait tout, et il me dira si je m'en suis trop donné ou non. – Il n'y aura rien à dire pour le plus, répondit Merlin, parce que, dès que le nombre sera complet, aussitôt Mme Dulcinée sera désenchantée, et ira trouver le seigneur Sancho pour l'en remercier et pour lui en témoigner sa reconnaissance par des présents considérables. N'ayez donc point de scrupule pour le trop ou le moins, je le prends sur ma conscience, et Dieu ne permet pas que je trompe jamais qui que ce soit, quand ce ne serait que d'une épingle. – Alors donc, dit Sancho, il faut que je consente moi-même à ma mauvaise aventure ; je serais homme à me pendre pour faire plaisir aux autres. Eh bien, messieurs, j'accepte la pénitence, aux conditions que j'ai dites, s'entend. »

Sancho n'eut pas plus tôt prononcé ces dernières paroles, que la musique recommença avec deux ou trois décharges d'artillerie, et don Quichotte s'alla pendre au cou du pieux écuyer, qu'il baisa cent fois au front et à la joue. Le duc et la duchesse, et le reste des chasseurs, lui témoignèrent la joie qu'ils avaient de ce qu'il s'était mis à la raison, et le char commençant à marcher, la belle Dulcinée baissa la tête devant le duc et la duchesse, et fit une profonde révérence à son libérateur. Cependant, l'aurore ayant déjà commencé à redorer les sommets des montagnes, le duc et la duchesse, fort satisfaits de leur chasse et de l'heureux succès de leur dessein, retournèrent au château, avec intention de continuer des plaisanteries qui les divertissaient si bien.

CHAPITRE XXIII

Des grandes choses que fit Sancho dans son gouvernement

L'illustre écuyer ne laissa pas que de se considérer comme le plus infortuné des hommes, et se plaignait à la duchesse d'être obligé de se donner le fouet, tandis qu'il avait compté partir prochainement pour son île. Ses lamentations devinrent même si bruyantes et si incommodes, qu'on résolut d'y mettre un terme en l'élevant sur-le-champ à la dignité de gouverneur. Il fit plusieurs cabrioles aussitôt qu'il reçut cette nouvelle, et s'enferma avec son maître pour apprendre de lui l'art difficile de régner.

Don Quichotte, après avoir dîné, écrivit les instructions qu'il voulait donner à Sancho, et les lui mit entre les mains, lui disant qu'il n'avait qu'à se les faire lire quand il voudrait. Mais à peine Sancho eut-il pris le papier qu'il le laissa tomber, et quelqu'un l'ayant ramassé, il fut aussitôt porté au duc et à la duchesse, qui ne cessèrent d'admirer et l'esprit et la folie de notre chevalier ; et, pour continuer un jeu qui leur donnait tant de plaisir, ils envoyèrent dès le même soir Sancho, avec une grande suite de gens et un bel équipage, à son île prétendue. Celui qui avait charge de l'accompagner était un intendant de leur maison, homme d'esprit et qui aimait à rire.

L'heure du départ étant venue, Sancho sortit accompagné de quantité de gens, et vêtu en homme de justice, avec un long manteau de camelot tanné à ondes, une toque ou barrette de la même couleur, et monté sur un mulet à la genette. Il était suivi de son âne magnifiquement caparaçonné et paré d'un harnais de cheval d'une étoffe incarnate, et il tournait de temps en temps la tête pour considérer le grison, si content de l'état où il le voyait et de celui où il était lui-même, qu'il n'aurait pas changé sa fortune pour l'empire d'Allemagne. En prenant congé du duc et de la duchesse, il leur baisa la main, et s'en alla tout triste embrasser la cuisse de son maître, qui lui donna sa bénédiction les larmes aux yeux.

Notre excellent gouverneur, après avoir quelque temps marché en équipage, arriva enfin dans une petite ville peuplée d'environ mille habitants, qui était une des meilleures de la dépendance du duc. On lui dit que c'était là l'île Barataria, parce que le lieu s'appelait Baratario, ou

à cause du peu que lui en coûtait le gouvernement, Barato signifiant bon marché. Sitôt qu'il arriva aux portes de la ville, qui était fermée de bonnes murailles, les habitants vinrent le recevoir sous les armes, au son des cloches de la paroisse, et témoignant tous de la joie et une satisfaction générale ; on l'enleva en pompe comme un corps saint, on le porta sur les épaules à la grande église, et, après avoir rendu grâces à Dieu, on lui présenta les clefs de la ville avec des cérémonies dignes du sujet et de Sancho Pança ; et il fut ainsi reçu gouverneur perpétuel de l'île Barataria, et tous lui prêtèrent le serment de fidélité. L'air, la mine, la barbe épaisse, la taille grosse et raccourcie et l'équipage du nouveau gouverneur surprirent tous ceux qui ne savaient rien de l'affaire, et ceux mêmes qui en avaient ouï parler ne furent guère moins surpris que les autres. Au sortir de l'église, on le mena au lieu où se rend la justice, et, après qu'il se fut assis comme juge souverain, l'intendant du duc lui dit : « C'est ici, monseigneur, une coutume ancienne que le gouverneur qui vient prendre possession de l'île est obligé de répondre à une question difficile qu'on lui propose pour éprouver la bonté de son esprit ; et par sa réponse le peuple juge s'il a lieu de se réjouir ou de s'affliger de sa venue. »

Pendant que l'intendant parlait, Sancho s'amusait à considérer quelque chose qu'on avait écrit en grosses lettres sur la muraille, vis-à-vis de sa chaire ; et, comme il ne savait pas lire, il demanda ce que voulaient dire ces peintures qui étaient contre la muraille. « Monseigneur lui répondit-on, on a marqué là le jour où vous êtes venu prendre possession de cette île ; et il y a ainsi dans l'écriteau : *Aujourd'hui, tel jour d'un tel mois de telle année, le Seigneur don Sancho Pança a pris possession de cette île ; puisse-t-il en jouir de longues années en toute prospérité !* – Et qui est celui qu'on appelle don Sancho Pança ? demanda Sancho. – C'est votre seigneurie, monseigneur, répondit l'intendant, et jamais d'autre Pança n'a occupé la place où vous êtes. – Eh bien, je vous avertis, mon ami, dit Sancho, que je ne prends point le *don*, et qui que ce soit de ma race ne l'a jamais pris ; je m'appelle Sancho Pança, tout court. Pança s'appelait mon aïeul, et tous mes devanciers se sont appelés Pança, sans don et sans seigneurie. Je suis bien sûr qu'il y a dans cette île autant de dons que de pierres ; mais patience, et Dieu m'entend ; et si ce gouvernement me dure seulement quatre jours, je prétends dissiper tous ces dons comme autant de mouches importunes. Pour l'heure, qu'on me fasse telle question qu'on voudra, monsieur l'intendant, et je répondrai le mieux qu'il me sera possible, sans me soucier que le peuple s'en réjouisse ou s'en attriste. »

Au même instant entrèrent deux hommes dans l'audience, l'un vêtu en paysan, et l'autre qu'on reconnut pour tailleur d'habits aux ciseaux qu'il avait à la main. « Monseigneur le gouverneur, dit le tailleur, ce laboureur et moi venons devant votre seigneurie pour le fait que voici : ce bonhomme

vint hier à ma boutique ; car, sauf correction de vous et de la compagnie, je suis maître tailleur juré, puisqu'il plaît à Dieu ; et me mettant un morceau de drap entre les mains, il me dit : « Monsieur y aurait-il là assez d'étoffe pour me "faire un capuchon ?" Je considérai le drap, et lui répondis que oui. Il s'imaginait, à ce que je m'imagine, et je pense que je m'imagine bien, que j'avais peut-être quelque envie de lui dérober une partie de son drap, car telle est la malice des gens et la mauvaise opinion qu'on a des tailleurs ; et il me dit que je regardasse s'il n'y avait point de quoi en faire deux. Je vis bien la pensée du vieillard et je lui répondis que oui, et lui, suivant toujours son intention, me demanda si on n'en pourrait point faire davantage. Je dis toujours que oui jusqu'à ce que nous convînmes que je lui en ferais cinq. Et à cette heure que la besogne est faite, et que je demande la façon, lui-même me demande que je lui paye son drap ou que je le lui rende. – Tout cela est-il ainsi, bonhomme ? demanda Sancho. – Oui, monseigneur, répondit le paysan ; mais ordonnez, je vous prie, qu'il vous montre les capuchons qu'il m'a faits. – Oh ! de bon cœur, » repartit le tailleur. Il tira aussitôt la main qu'il avait cachée dessous son manteau, et fit voir cinq petits capuchons au bout de ses doigts, en disant : « Voici les capuchons que le bonhomme m'a demandés, et, sur mon Dieu et sur ma conscience, j'y ai employé loyalement toute l'étoffe, et qu'on le fasse voir aux experts. » Tout le monde se prit à rire de voir ce nombre de capuchons, aussi bien que de la nouveauté du procès. Pour Sancho, il fut quelque temps à rêver, et il dit ensuite : « Il me semble que ce procès-là ne mérite pas qu'on l'examine longtemps, et il n'y faut pas tant de façon ; j'ordonne donc que le paysan perdra son drap et le tailleur sa façon, et que les capuchons seront livrés aux prisonniers ; et qu'on ne me réplique pas davantage. » Tous les assistants rirent de la sentence, et elle fut exécutée.

Après cela parurent deux vieillards, dont l'un avait une grosse canne à la main, sur laquelle il s'appuyait, et l'autre dit à Sancho : « Monseigneur, il y a quelque temps que je prêtai dix écus d'or à cet homme, en son besoin, à condition qu'il me les rendrait à ma première réquisition. Il s'est passé plusieurs jours sans que je les aie demandés, pour ne pas l'embarrasser ; mais, comme j'ai vu qu'il ne songeait point à me payer, je lui ai demandé mon argent plusieurs fois, et non seulement il ne me paye pas, mais il nie la dette, et dit que je ne lui ai rien prêté, ou que si je l'ai fait, il me l'a rendu ; mais je n'ai point de témoin du prêt et il n'en a point du payement, et je vous prie, monseigneur, de le faire jurer : je l'en croirai à son serment, et, s'il jure, je les lui donne de bon cœur dès à présent et devant Dieu. – Que répondez-vous à cela, bonhomme ? dit Sancho. – Monseigneur, répondit le vieillard, je confesse qu'il m'a prêté les dix écus d'or, et, puisqu'il s'en rapporte à mon serment, je suis prêt à jurer que je les lui ai bien et loyalement rendus. »

Le gouverneur lui ordonna de lever la main, et le vieillard donna sa canne à l'autre, comme s'il en eût été embarrassé, mit la main sur la croix, comme c'est la coutume d'Espagne, et dit : « J'avoue que j'ai reçu les dix écus d'or, mais je jure que je les ai remis entre les mains de cet homme, et c'est parce qu'il ne s'en souvient pas qu'il me les redemande de temps en temps. » Le grand gouverneur demanda au créancier s'il avait quelque chose à répondre à sa partie, et il répondit que, puisqu'il jurait, il fallait qu'il dît la vérité, et qu'il le reconnaissait pour un homme de bien et bon chrétien, quoique assurément il ne se souvînt point d'avoir été payé, mais que dorénavant il ne lui demanderait plus rien. Le débiteur reprit son bâton, et sortit promptement de l'audience.

Sancho, remarquant que cet homme s'en allait sans rien dire, et admirant la patience du demandeur, fit quelques réflexions en lui-même, et tout d'un coup se mordant le bout du doigt, il ordonna qu'on rappelât vite le vieillard qui s'en allait. On le ramena aussitôt ; et d'abord qu'il parut : « Donnez-moi un peu votre canne, lui dit Sancho, j'en ai besoin. La voilà, monseigneur, » répondit le vieillard. Sancho la prit, et la donnant à l'autre vieillard : « Allez, bonhomme, lui dit-il, vous êtes payé maintenant. – Qui ? moi ! monseigneur, répondit le pauvre homme ; est-ce que cette canne vaut dix écus d'or ? – Oui, oui, répliqua le gouverneur, elle les vaut, ou je suis le plus grand sot qui vive, et l'on verra tout à l'heure si je m'entends en fait de gouvernement. Qu'on rompe la canne, » ajouta-t-il. La canne fut rompue, et il en sortit en même temps dix écus d'or. Il n'y eut pas un des assistants qui ne regardât M. le gouverneur comme un nouveau Salomon, et on lui demanda comment il avait connu que les écus d'or étaient dans la canne. « C'est, dit-il, pour avoir vu que celui qui la portait l'avait mise sans nécessité entre les mains de sa partie pendant qu'il jurait, et qu'il l'avait reprise aussitôt. » Les vieillards s'en allèrent, l'un bien content et l'autre confus ; et celui qui avait charge d'écrire les paroles et les faits de Sancho ne savait plus, après l'avoir bien examiné, s'il en devait parler comme d'un fou ou comme d'un homme sage.

L'audience finie, on porta Sancho dans un magnifique palais, où il trouva le couvert mis dans une grande salle richement meublée. Sitôt qu'il fut entré, quantité de hautbois et d'autres instruments sonnèrent des airs de réjouissance pendant qu'on servit le dîner, et quatre pages vinrent lui donner à laver, ce qu'il reçut avec une gravité de gouverneur. La musique cessa et Sancho se mit à table seul, car il n'y avait qu'un couvert. Un homme qu'on reconnut bientôt après pour un médecin se vint mettre debout à côté de lui, tenant à la main une petite baguette de baleine ; et en même temps on leva une nappe qui couvrait quantité de plats chargés de fruits et de diverses sortes de viandes. Celui qui servait d'aumônier ayant fait la bénédiction, un page mit sur Sancho une serviette toute bordée de point, et le maître d'hôtel

plaça devant lui un plat de fruits. Le gouverneur y porta aussitôt la main ; mais il n'en eut presque pas goûté que le médecin baissa la baguette, et on l'ôta promptement. Le maître d'hôtel en mit en même temps un autre à la place ; et comme le gouverneur en voulait goûter, la baguette porta dessus, et un page le desservit avec la même promptitude que l'autre. Sancho, fort étonné de cette cérémonie et regardant tout le monde, demanda ce que c'était que cela, et, si on ne dînait dans l'île qu'avec les yeux. « Monseigneur, répondit le médecin, on ne mange ici que selon la coutume des autres îles où il y a des gouverneurs. Je suis médecin, monseigneur, pour vous rendre service, et je suis gagé dans cette île pour être celui du gouverneur. C'est moi qui ai soin de sa santé, et beaucoup plus que de la mienne, étudiant pour cela jour et nuit, et tâchant de bien connaître son tempérament, pour savoir comment je dois le traiter quand il tombe malade ; et c'est principalement pour ce sujet que je me trouve toujours à ses repas pour l'empêcher de manger les choses que je connais nuisibles à sa santé. C'est pourquoi j'ai fait ôter le plat de fruits, parce qu'il est trop humide, et la viande parce qu'elle est extrêmement chaude et trop abondante en épices qui sont corrosives et excitent à la soif ; car celui qui boit beaucoup consume et étouffe l'humidité radicale, qui est le principe de la vie. – De cette façon, répliqua Sancho, je puis manger de ces perdrix qui ne sont que rôties. – Non pas, s'il vous plaît, monseigneur, repartit le médecin : Dieu vous en préserve, et moi de le souffrir ! – Pourquoi ? dit Sancho. – Parce que notre grand maître Hippocrate, la lumière de la médecine, dit dans ses Aphorismes : *Omnis saturatio mala, perdicum autem pessima*, c'est-à-dire que toute réplétion est mauvaise, et que celle qui vient des perdrix est la pire de toutes. – Puisqu'il en est ainsi, dit Sancho, que monsieur le médecin voie donc, de tout ce qu'il y a à manger, ce qui m'est bon ou mauvais, et qu'après il me laisse faire, sans jouer ainsi de sa baguette sur les plats ; car je meurs de faim après tout, et, n'en déplaise à la médecine, c'est vouloir me faire mourir que de m'empêcher de manger. – Votre Excellence a raison, répondit le médecin ; aussi suis-je d'avis qu'on ôte ces lapereaux, parce que c'est une viande terrestre et mélancolique. Mais pour l'heure ce que doit manger Son Excellence pour entretenir et corroborer sa santé, c'est une douzaine de cornets d'oublies avec quelques légères lèches de coins, qui sont admirables pour sa poitrine et lui feront faire une digestion congruente. »

Sancho, ayant écouté tout ce discours et voyant que le médecin ne parlait plus, se renversa dans sa chaise, et considérant attentivement M. le docteur, il lui demanda froidement comment il s'appelait, et où il avait fait ses études. « Monseigneur, répondit-il, on m'appelle le docteur Pedro Rezio de Aguero, et je suis natif d'un village qu'on nomme Tirteafuera, qui est entre Caraquel et Almodobar du Champ, en tirant sur la droite, et j'ai pris le bonnet de

docteur dans l'université d'Ossone. – J'en suis bien aise, » dit Sancho ; et regardant le médecin avec des yeux pleins de colère : « Eh bien ! monsieur le docteur Pedro Rezio de mal Aguero, natif de Tarteafuera, entre Caraquel et Almodobar, videz-moi tout à l'heure la chambre ; sinon je jure que si je prends une corde, je vous étranglerai sur-le-champ, avec tout autant de médecins qu'il y en a dans l'île, au moins de ceux que je connaîtrai pour ignorants ; car, pour ceux qui sont savants et discrets, je les honore et les estime. »

Le médecin, épouvanté de la colère et des menaces du gouverneur, voulut effectivement gagner la porte, mais on entendit en même temps dans la rue le bruit d'un cornet de postillon ; et le maître d'hôtel ayant regardé par la fenêtre : C'est, dit-il, un courrier de monseigneur le duc ; il faut qu'il y ait quelque affaire d'importance. Le courrier entra tout en suant et hors d'haleine, et tirant un paquet de son sein, le présenta au gouverneur, qui le mit entre les mains de l'intendant, et lui dit de voir à qui il s'adressait. L'intendant lut le dessus, qui disait ainsi : « À don Sancho Pança, gouverneur de l'île Barataria, en main propre, ou dans les mains de son secrétaire. – Et qui est-ce qui est mon secrétaire ? demanda Sancho. – C'est moi, monseigneur, répondit un jeune homme ; je sais lire et écrire, et suis Biscayen pour vous rendre service. » Le nouveau secrétaire lut la lettre, et dit au gouverneur que c'était une affaire dont il fallait s'entretenir en secret. Sancho fit signe que tout le monde se retirât, hors l'intendant et le maître d'hôtel ; ce qui fut fait aussitôt, et le secrétaire lut tout haut ce qui suit :

> J'ai eu avis, seigneur don Sancho Pança, que quelques ennemis de votre île et des miens ont résolu de vous surprendre une de ces nuits ; il faut veiller et vous tenir sur vos gardes pour n'être pas pris au dépourvu. J'ai encore appris par des espions sûrs que quatre hommes déguisés sont entrés dans votre ville pour vous poignarder, parce qu'ils craignent votre esprit et votre conduite. Faites donc faire bonne garde, observez soigneusement tous ceux qui vous parlent, et ne mangez de rien de ce qu'on vous servira, de crainte de supercherie. J'aurai soin de vous envoyer du secours, s'il est nécessaire. Adieu ; je me remets à votre prudence de l'évènement de toute cette affaire. Ce 16 août, sur les quatre heures du matin
>
> Votre ami, le Duc.

Sancho, fort étonné de la nouvelle, dit à l'intendant : « Ce qu'il faut faire, monsieur l'intendant, tout à l'heure et sans perdre de temps, c'est de mettre le docteur Rezio dans un cul de basse-fosse, les fers aux pieds et aux mains ; car si quelqu'un a dessein d'entreprendre sur ma vie, ce ne peut être que lui, qui a déjà assez fait voir qu'il voulait me faire mourir de faim. Pour l'heure, qu'on me donne seulement un quartier de pain et un plat de raisin ; on ne se sera pas avisé de les empoisonner : car, après tout, je ne puis me passer de manger, et, puisqu'il faut se préparer à la bataille, il est bon de se nourrir.

Vous, secrétaire, faites réponse à monseigneur le Duc, et mandez-lui qu'on fera ce qu'il ordonne sans manquer à rien. »

Comme il achevait de parler il entra un page qui lui dit : « Monseigneur, il y a un paysan qui demande à parler à Votre Seigneurie pour une affaire d'importance. – Oh ! pardi, ces gens d'affaires sont bien importuns, repartit Sancho ; est-il possible qu'ils soient assez sots pour ne pas comprendre que ce n'est pas l'heure de venir parler d'affaire ? Je crois qu'ils s'imaginent que nous autres gouverneurs et gens de justice nous ne sommes pas faits comme les autres, et que nous sommes des hommes de fer ou de marbre qui n'avons pas besoin de repos. Ces messieurs-là me lanternent, au bout du compte ; et si ce gouvernement continue encore quelque temps, ce que je ne crois pas, je pourrais bien faire donner les étrivières à quelqu'un de ces plaideurs. Qu'on aille dire à ce veillaque de paysan qu'il aille à tous les diables, et au maître d'hôtel de me servir à souper, car je ne suis pas gouverneur pour mourir de faim et d'émoi. »

Le docteur Pedro Rezio, qu'on ne s'était pas pressé de mettre en prison, promit au gouverneur de lui faire donner un grand souper le soir, dût-il aller contre tous les aphorismes d'Hippocrate ; et cela lui fit oublier toute l'aversion qu'il avait contre lui. Le soir venu, qui lui semblait ne devoir jamais venir, on lui servit un morceau de vache à l'oignon, avec deux pieds de veau, un peu plus gros qu'ils ne devaient être. Le bon gouverneur les regarda avec joie, et les attaqua avec autant d'appétit que si c'eût été des perdrix et des faisans ; et au milieu du repas, se tournant vers Pedro Rezio :

« Comme vous voyez, monsieur le docteur, lui dit-il, il ne faut point se mettre en peine dorénavant de me faire servir des choses si délicates, parce que ce serait forcer mon estomac, qui n'y est pas accoutumé et qui se trouve fort bien du bœuf, du lard, des navets et des oignons ; et si, par aventure, on lui donne d'autres viandes de cour, il les reçoit avec dégoût, et bien souvent il les rejette. Cependant, quand il sera temps de faire la ronde qu'on m'en avertisse, parce que mon intention est de purger cette île de toutes sortes de vagabonds et de fainéants ; car vous savez, mes amis, que les gens oisifs et les batteurs de pavés sont aux États ce que sont aux abeilles les frelons, qui mangent et dissipent ce qu'elles amassent avec beaucoup de travail. Je prétends protéger les laboureurs et les gens de journée ; conserver les privilèges des nobles ; récompenser ceux qui font de bonnes actions ; et que tout le monde ait du respect pour la religion et honore les gens d'église. Que dites-vous à cela, mes amis ? dis-je bien ou mal, et ne me cassé-je point la tête inutilement ? – Vous dites si bien, monseigneur le gouverneur, dit l'intendant, que je suis tout étonné de voir qu'un homme sans lettres et sans aucune science, car je crois que vous ne vous en piquez point, puisse dire de si excellentes choses, et autant de sentences que de paroles. Et assurément

ceux qui vous ont envoyé ici et ceux que vous y trouvez ne s'y attendaient pas, quelque opinion qu'ils eussent de la bonté de votre esprit ; et c'est ainsi qu'on voit tous les jours des choses nouvelles. »

Le gouverneur ayant, avec la permission du docteur Pedro Rezio, soupé assez largement, sortit pour faire sa ronde, accompagné de l'intendant, du secrétaire, du maître d'hôtel, et de l'historien qui avait charge d'écrire ses faits ; il marchait au milieu de tous avec le bâton de commandement à la main. Ils n'avaient pas encore visité deux rues, qu'ils entendirent un cliquetis d'épées. Ils y coururent aussitôt, et virent que c'étaient deux hommes qui se battaient et qui, reconnaissant que c'était la justice, s'arrêtèrent ; et l'un deux cria : « Est-ce qu'il faut souffrir qu'on vole ici publiquement et que l'on assassine au milieu des rues ? – Arrêtez-vous, homme de bien, dit Sancho, et contez-moi le sujet de la querelle ; c'est moi qui suis votre gouverneur. – Monseigneur le gouverneur dit l'autre, je m'en vais vous le dire en deux mots. Votre Excellence saura que ce gentilhomme vient de gagner dans une académie ici près plus de mille réaux ; j'en ai été témoin, et Dieu sait combien j'ai jugé de coups en sa faveur et contre ma conscience ; il s'est levé avec son gain, et, quand j'espérais qu'il me donnerait quelques écus, comme c'est la coutume, de faire un présent aux gens de condition qui se trouvent là pour juger les coups et empêcher les querelles, il a serré son argent et est sorti sans me regarder. J'ai couru après lui, un peu en colère de son procédé, et avec des paroles civiles je l'ai prié de me donner cinq ou six écus, parce qu'il sait bien que je suis homme de qualité, sans office ni bénéfice, n'ayant jamais rien eu ni de père ni de mère, et ce ladre-là ne m'a jamais offert plus de quatre réaux. Je vous en fais juge, monsieur le gouverneur ; quelle honte et quelle vilenie ! Mais, en bonne foi, si vous n'étiez pas venu sitôt, je lui aurais bien fait rendre gorge, et lui aurais appris à se moquer d'un homme d'honneur. – Que répondez-vous à cela ? » demanda Sancho à l'autre. Il répondit que tout ce que son adversaire venait de dire était véritable, et qu'il n'avait pas voulu lui donner plus de quatre réaux, parce qu'il lui en donnait souvent ; « outre que, ajouta-t-il, il me semble que ceux qui demandent doivent être civils et recevoir agréablement ce qu'on leur présente, sans marchander avec ceux qui ont gagné, à moins qu'ils ne soient certains qu'ils aient pipé. Et, pour faire voir que je ne suis point pipeur ni rien de ce que dit cet honnête homme, je n'en veux d'autres preuves sinon que je ne lui ai rien voulu donner ; car les pipeurs sont toujours tributaires de ceux qui les voient tromper et qui n'en veulent rien dire. – Cela est vrai, dit l'intendant ; monseigneur, que plaît-il à Votre Excellence qu'on fasse de ces deux hommes ? – Ce qu'il y a à faire, le voici, dit Sancho. Vous gagneur de bon ou mauvais jeu, donnez tout à l'heure à votre ennemi cent réaux, et trente autres pour les prisonniers ; et vous, qui n'avez ni office ni bénéfice,

et qui rôdez la nuit par cette île, Dieu sait pourquoi, prenez ces cent réaux, et demain dès le matin partez d'ici, et n'y rentrez de dix ans, si vous ne voulez qu'il vous en coûte la vie ; car je vous jure que, si je vous y trouve, je vous pendrai tout net à une belle potence, ou, pour le moins, le bourreau, par mon ordre. Et que personne ne me réplique, ou je lui donnerai sur les oreilles. » La sentence fut exécutée sur-le-champ, autant qu'elle put l'être, et le gouverneur continua de la sorte : « Où je n'y aurai pas de pouvoir, où j'ôterai tous ces brelans, et il ne sera pas dit qu'il y ait des maisons de désordre tant que je serai gouverneur. »

Cependant ceux qui étaient là de la part du duc résolurent de mettre fin au gouvernement de Sancho ; et pour lui, il passa l'après-dînée à faire des ordonnances pour la police et touchant le gouvernement de son île. Il défendit de tenir cabaret, mais il permit de faire venir du vin du cru que l'on voudrait, pourvu qu'on déclarât d'où il était, afin qu'on y pût mettre le prix suivant la bonté et l'estime qu'on faisait du cru ; ordonnant que celui qui mêlerait de l'eau ou dirait d'un autre endroit qu'il n'était serait condamné à la mort. Il modéra le prix de toutes sortes de chaussures, et principalement celui des souliers, qui lui semblait excessif. Il taxa les gages des valets, à qui il trouvait qu'on donnait trop. Il y eut de grandes peines contre ceux qui chanteraient publiquement des chansons trop libres. Il créa un archer des pauvres, non pas pour les chasser, mais pour examiner s'ils l'étaient véritablement, parce que, parmi ceux qui feignaient d'être estropiés ou de tomber du haut mal, on ne voyait que des coupeurs de bourse et des ivrognes ; en un mot, il fit des ordonnances si équitables et si utiles qu'on les observe encore aujourd'hui dans ce lieu-là, et on les appelle les *Constitutions du grand gouverneur Sancho Pança.*

CHAPITRE XXIV

De la fin du gouvernement de Sancho Pança

Il n'y a rien de stable en ce monde, s'écrie Cid Hamet, philosophe mahométan : les saisons se détruisent l'une l'autre ; le temps passe et se renouvelle incessamment ; le jour succède à la nuit, et les ténèbres à la lumière ; c'est un changement continuel et une révolution perpétuelle. Mais la seule vie de l'homme se ressent de cette inconstance, sans se renouveler jamais ; si ce n'est dans l'autre monde, où il n'y a plus de changement. Cette réflexion morale n'a d'autre objet que la fin du gouvernement de Sancho, qui, avec d'aussi heureux commencements, s'en alla sitôt en fumée qu'il semble que ce n'ait été qu'un songe, tant il y a peu de fondement à faire sur les présents de la fortune.

Notre gouverneur étant dans son lit la septième nuit de son gouvernement, et, contre l'ordinaire des gouverneurs, plus rassasié de procès que de bonne chère, et plus fatigué de faire des statuts et des ordonnances et de visiter la ville que de tout autre divertissement, il pensait à se refaire de tant de fatigues dans le sommeil, et commençait à fermer les yeux quand il entendit un bruit épouvantable de cris et de cloches, qui lui fit croire que son île s'abîmait. Il se mit sur son séant et prêta l'oreille pour voir si dans cette confusion il ne démêlerait point ce que ce pouvait être. Et non seulement il ne le devina point, mais un nouveau bruit de trompettes et de tambours, se joignant à celui des cris et des cloches, augmenta de beaucoup sa frayeur et son étonnement. Il se leva comme en sursaut, et courant tout en chemise à la porte de sa chambre, il vit venir par une galerie plus de vingt personnes avec des flambeaux allumés et l'épée à la main, qui crièrent : « Aux armes, aux armes, monsieur le gouverneur ! les ennemis sont dans l'île, et nous sommes tous perdus si vous ne nous secourez de votre valeur et de votre prudence. » Avec ces cris ils abordèrent le gouverneur, et l'un d'eux le reconnaissant : « Armez-vous promptement, monseigneur, lui dit-il, ou vous êtes perdu, vous et tout ce qu'il y a de gens dans votre île. – À quoi bon m'armer ? répondit Sancho, est-ce que je sais ce que c'est que des armes ? Il faut garder cela pour monseigneur don Quichotte de la Manche, qui vous dépêchera les ennemis dans un tour de main ; mais moi, qu'est-ce que je ferai là ? de l'eau toute claire ; car, par ma foi, je n'y entends rien.

– Ah ! monsieur le gouverneur, repartit l'autre, et qu'est-ce que ceci ? Nous abandonnerez-vous au besoin ? Nous vous apportons des armes offensives et défensives : armez-vous, et mettez-vous à notre tête, comme notre chef et notre gouverneur. – Que l'on m'arme, à la bonne heure, » dit Sancho.

Aussitôt on lui mit deux boucliers sur la chemise, l'un devant, l'autre derrière, lui passant les bras entre deux, et les liant étroitement avec des courroies ; de telle sorte que le pauvre homme demeura enchâssé, sans pouvoir se remuer, ni seulement plier les genoux pour marcher ; et on lui mit une lance à la main, sur laquelle il fut obligé de s'appuyer pour se tenir debout. L'ayant équipé de cette manière, ils le prièrent de se mettre à leur tête et de les mener contre les ennemis, disant qu'ils étaient assurés de vaincre tant qu'ils l'auraient pour guide. « Et comment diable voulez-vous que je marche ? répondit Sancho ; je ne saurais seulement plier le jarret avec ces tables où vous m'avez emboîté. Tout ce qu'il y a à faire c'est de me porter à force de bras dans quel que endroit que je garderai avec cette lance ou avec mon corps. – Vous n'avez qu'à marcher, monsieur le gouverneur, dit un de la troupe, c'est plutôt la peur que vos armes qui vous empêche ; mais dépêchez-vous, le bruit augmente et le danger redouble. »

Le pauvre Sancho voulut marcher ; mais, dès le premier pas, il tomba à la renverse. Alors ces impitoyables moqueurs éteignirent presque tous les flambeaux, et faisant un tintamarre de gens qui combattent, ils passèrent et repassèrent cent fois sur le corps du pauvre gouverneur, donnant de grands coups d'épée sur les boucliers, pendant que le misérable, se ramassant le mieux qu'il pouvait pour éviter cet orage de coups, suait d'angoisse, et priait Dieu de tout son cœur de le délivrer de ce péril et du métier de gouverneur. Les uns bronchaient contre lui, les autres tombaient dessus : un mauvais bouffon se campa tout debout sur lui, y demeura quelque temps, et de là, comme du haut d'une tour, il faisait l'office de général, commandant à ses camarades, criant tantôt : « Qu'on coure là, les ennemis y donnent ; » tantôt : « Qu'on garde le guichet, qu'on ferme la porte. Rompez les échelles ; vite, vite, de la poix et de la résine, qu'on apporte les boîtes et de pleins chaudrons d'huile bouillante, et qu'on tende les chaînes. » Enfin il se pressait de nommer tous les instruments de guerre et toutes les choses dont on se sert dans une ville assiégée ; et tous se remuaient et criaient comme s'ils eussent été bien embarrassés.

Cependant le pauvre gouverneur, étendu par terre, foulé aux pieds et demi-mort de peur, disait dévotement en lui-même : « Eh ! plût à Dieu que l'île fût déjà prise, et que je me visse ou roide mort, ou hors de cette terrible angoisse ! » Le ciel eut pitié de lui, et lorsqu'il s'y attendait le moins, il entendit crier : « Victoire, victoire ! courage, monsieur le gouverneur ! les ennemis sont en fuite – Et que faites-vous là, monseigneur ? ajouta un

autre ; ne voulez-vous pas vous lever, et venir jouir avec nous des fruits de la victoire ? Encore est-il juste que vous preniez part au butin que votre bras invincible a fait sur les ennemis. – Levez-moi, » dit dolemment le triste Sancho ; et quand on l'eut mis debout : « L'ennemi que j'ai tué, dit-il, qu'on me le cloue au front ; partagez entre vous les dépouilles, je n'y prétends rien. Mais si j'ai ici un ami, qu'on me donne un doigt de vin, car le cœur me manque, et, pour l'amour de Dieu, essuyez-moi la sueur, je suis tout en eau. » On l'essuya, on lui donna du vin, il fut désarmé ; et se voyant libre, il voulut s'asseoir sur son lit, mais il y tomba comme évanoui de la frayeur et de la fatigue qu'il avait eues. Les moqueurs, étonnés de cet accident, commençaient déjà à se repentir d'avoir poussé le jeu si avant ; mais ils eurent bientôt lieu de se consoler, parce que le gouverneur reprit ses esprits. Il demanda quelle heure il était, et comme on lui répondit qu'il faisait jour, il commença sans rien dire davantage à prendre ses habits, laissant tous les assistants étonnés de la hâte qu'il avait, et ne sachant que croire de son silence. Il s'habilla enfin, mais avec assez de peine, tant il était fatigué ; et tout d'un temps, sans dire mot, il s'en alla vers l'écurie, suivi de tous ceux qui étaient présents, et s'approchant du grison, il l'embrassa, et lui dit, les larmes aux yeux : « Venez, vous, mon cher ami, mon fidèle compagnon et le soulagement de mes travaux et de mes misères : quand nous marchions tous deux ensemble en bonne intelligence, je ne pensais à autre chose qu'à avoir soin de vous et de votre harnais ; j'étais en joie et en paix. Mais, depuis que je vous ai laissé, et que j'ai mis le pied sur l'échelle de l'ambition et de l'orgueil, il ne m'est entré dans l'esprit que des soucis et de l'ennui ; je n'ai souffert que travail et que misères. » Pendant que Sancho entretenait ainsi son âne, il lui mettait le bât ; et étant enfin monté dessus, il s'adressa à l'intendant, au maître d'hôtel, à Pedro Rezio et à tous ceux de sa maison, et leur dit : « Adieu, messieurs, faites-moi ouvrir la porte, et laissez-moi retourner à mon ancienne liberté ; laissez-moi aller chercher ma vie passée pour me ressusciter de la mort que je souffre ici. Je ne suis point né pour être gouverneur, ni pour défendre des îles contre ceux qui les veulent attaquer ; mon fait est de labourer, de tailler et de bêcher la vigne et non pas de donner des lois ni défendre des royaumes et des provinces. Saint Pierre se trouve bien à Rome, cela veut dire que chacun doit demeurer chez soi et faire son métier. La faucille me sied mieux à la main que le bâton de gouverneur, et j'aime mieux une soupe à l'oignon que de me voir à la merci d'un impertinent médecin qui me fait mourir de faim, dans l'attente de trouver quelque viande qui me soit propre. Je dors aussi bien à l'ombre d'un chêne en été, et l'hiver enveloppé dans une grosse couverture, qu'entre deux draps de Hollande, couvert de vos martres sublimes dans un château de gouverneur. Adieu, messieurs, encore une fois ; dites de ma part

à monseigneur le duc, que nu je naquis et nu je me trouve, et que je n'y prends, ni n'y mets ; je veux dire que je suis entré dans le gouvernement sans denier ni maille, et sans denier ni maille j'en sors, tout à rebours de ceux qui entrent dans les gouvernements. Bonjour et bonne nuit, messieurs, laissez-moi passer, que je m'aille faire panser, car je crois que j'ai toutes les côtes rompues, grâce aux ennemis qui m'ont passé plus de cent fois sur le corps. – Vous ne nous ferez pas ce tort, s'il vous plaît, monseigneur le gouverneur, dit Pedro Rezio : je vous donnerai un breuvage contre ces douleurs, qui vous remettra aussitôt : et pour ce qui est de votre repas, je vous laisserai manger tout ce qu'il vous plaira, sans vous contraindre en quoi que ce soit. – Vous y venez trop tard, monsieur le docteur, dit Sancho, je vous remercie de vos breuvages, et vous m'empêcherez de m'en aller comme je suis Turc. Ce n'est pas moi qu'on attrape deux fois ; et s'il me prend jamais envie d'être encore gouverneur, que je puisse mourir de faim dès le premier jour que je mettrai le pied dans le gouvernement. Vous ne connaissez pas les Panças, mon pauvre monsieur, ils sont tous têtus et quand une fois ils disent non pair, il sera non pair, quand tout le monde en devrait crever. Allons, laissons dans cette écurie les ailes de fourmi qui m'ont porté dans l'air pour me faire manger aux hirondelles ; allons et marchons tout doucement ; quand les souliers de maroquin nous manqueront, au moins en aurons-nous de vache : que chaque brebis cherche sa pareille, et ne nous faisons plus bête de peur que le loup ne nous mange. Laissez-moi passer une fois pour toutes, messieurs ; il est déjà tard. – Monsieur le gouverneur, dit l'intendant, nous vous laissons aller, puisque vous le voulez, quoique ce ne soit pas sans regret que nous consentions à perdre un homme de votre mérite, et dont la conduite a été si belle ; mais vous savez bien que tout gouverneur qui se démet de sa charge est obligé de rendre un compte de son administration ; rendez s'il vous plaît, le vôtre, et nous ne vous retenons plus. – Personne n'a droit de me faire rendre compte, repartit Sancho, s'il n'en a le pouvoir de M. le duc ; je m'en vais le trouver, et c'est à lui que je le rendrai, sans compter qu'un homme qui sort nu fait assez voir qu'il n'a pas pillé. – En vérité, dit Pedro Rezio, le seigneur Sancho a raison, il faut le laisser aller : aussi bien M. le duc aura-t-il beaucoup de joie de le revoir. »

Tous furent de même sentiment et le laissèrent partir, lui offrant de l'accompagner et de lui fournir tout ce qui serait nécessaire pour faire commodément et agréablement son voyage. Sancho répondit à toutes leurs offres qu'il ne voulait qu'un peu d'orge pour son âne, et pour lui du pain et du fromage, et que, le voyage étant si court, il n'avait pas besoin d'autre chose. Tous l'embrassèrent, et lui les embrassa tous en pleurant, les laissant aussi étonnés des marques de bon sens qu'il venait de donner que de la prompte résolution qu'il avait prise.

CHAPITRE XXV

Don Quichotte quitte le palais du duc, est vaincu par le chevalier de la Blanche Lune et se fait berger

L'illustre gouverneur de Barataria, monté sur le grison, chevauchait tristement pour retourner au château, et méditait sur la vanité des grandeurs humaines, lorsqu'il sentit tout à coup le sol se dérober sous lui, et fut emporté avec son âne, pendant au moins l'espace de cinq minutes.

Il crut d'abord que les enchanteurs se vengeaient sur lui de son incrédulité et des mensonges qu'il avait imaginés pour tromper son maître. Il se souvint aussi, car la pensée va vite en de tels instants, des coups de fouet qu'il avait promis de se donner, et dont les soucis du gouvernement lui avaient fait passer la fantaisie. Enfin, il se trouva couché sous le grison, dont la mélodieuse voix couvrit ses gémissements. Se tâter, se relever, relever son âne, fut l'affaire d'un instant. Il vit qu'il était moulu, mais non blessé, et rendit grâce à sa bonne étoile. Les choses commencèrent en même temps à lui paraître plus naturelles ; et s'étant bien promené dans la fosse où il était, il reconnut que son malheur l'avait fait tomber dans un ancien piège à loup, dont on avait ôté les ressorts.

Il se mit alors à appeler de toutes ses forces ; et le jour commençait à finir, qu'il n'avait encore attiré l'attention d'aucun voyageur. « Faut-il que ce piège à loup voie la fin de l'écuyer de don Quichotte, du gouverneur de Barataria ? disait-il. Et le grison deviendra-t-il la proie des bêtes féroces ? » Comme il disait ces mots, une voix, qui lui parut descendre du ciel, cria d'en haut : « Qui se lamente ainsi dans cette fosse ? – Dieu soit loué, s'écria Sancho, c'est don Quichotte lui-même ? Ah ! monsieur, tirez-moi d'ici, délivrez-moi, ayez pitié de votre fidèle écuyer et de son roussin ! – Ainsi serai-je, répondit le chevalier ; s'il est vrai que tu sois l'âme de mon pauvre Sancho, je n'épargnerai point les mortifications et les prières pour te tirer du purgatoire. »

Il fallut à Sancho, mourant de peur, bien des explications et des discours pour convaincre son maître de la réalité de sa situation. Enfin don Quichotte comprit qu'il avait affaire au corps de son écuyer, et avec beaucoup de peine

il l'aida à sortir de la fosse. À peine l'eut-il juché, tant bien que mal, sur le roussin, qu'il piqua des deux et le conduisit au grand trot dans une direction opposée à celle du palais.

« Que faites-vous, monseigneur ? disait Sancho ; est-ce ici comme aux noces de Gamache, et êtes-vous déjà lassé d'avoir le ventre plein ? Ne voulez-vous pas que j'aille me refaire un peu, dans les offices du château, des veilles et des fatigues de mon gouvernement ? Ayez pitié de moi, si vous n'avez pitié de vous-même ! » Mais don Quichotte resta sourd à ces touchantes prières, et renonçant, comme il le pensait, aux délices de Capoue, il courut avec son triste écuyer à la recherche de nouvelles aventures.

Ô vaillant chevalier de la Manche ! qui vous eût dit que le destin vous attendait sous les murs de Barcelone pour mettre un terme à vos brillants exploits ? et qu'après avoir triomphé de tous les enchanteurs, vaincu les géants, protégé les demoiselles, délivré les captifs, fait les délices d'une cour, vous vous verriez désarçonné, et privé, par le caprice de la fortune, de la lance et du glaive ? C'est aussi une douleur pour votre historien, qui vous a si longtemps suivi dans votre brillante carrière, d'être obligé de raconter cet illustre désastre et de terminer par cette triste aventure le récit de tant de merveilles.

Un matin que don Quichotte était allé voir la mer et se promenait sur le rivage, armé de toutes pièces, ses armes, à ce qu'il disait toujours, étant toute sa parure, aussi bien que le combat son repos, il vit venir un cavalier armé comme lui de pied en cap, avec un écu où était peinte une lune éclatante. Le cavalier s'approcha assez près pour se faire entendre, et adressant la parole à don Quichotte, il cria à haute voix : « Illustre chevalier, valeureux don Quichotte de la Manche ! je suis le chevalier de la Blanche Lune, dont les exploits inouïs seront sans doute parvenus jusques à tes oreilles ; je viens ici pour te combattre et pour éprouver mes forces contre les tiennes, avec dessein de te faire avouer que ma dame, quelle qu'elle puisse être, est incomparablement plus belle que ta Dulcinée du Toboso. Si tu veux confesser librement cette vérité, tu évites sûrement la mort, et tu me délivres de la peine que je prendrais à te la donner ; si tu as envie de combattre, je ne te demande autre chose après t'avoir vaincu, si ce n'est que tu cesses de porter les armes et de chercher les aventures durant l'espace d'un an ; et que tu te retires en ta maison, sans porter l'épée, pour y vivre doucement, dans un repos utile à ta santé et à tes affaires. Et s'il arrive par hasard que tu me vainques, ma tête est à ta discrétion ; je t'abandonne mon cheval et mes armes, et la réputation de mes hauts faits tournera entièrement à ta gloire. Regarde ce que tu trouves de meilleur, et réponds promptement ; car je n'ai que ce jour-ci pour vider cette affaire »

Don Quichotte, fort étonné de l'arrogance du chevalier de la Blanche Lune et du sujet de son défi, lui répondit d'un air fier et sévère : « Chevalier de la Blanche Lune, dont les exploits ne sont point jusqu'ici venus à ma connaissance, je jurerais bien que vous n'avez jamais vu l'illustre Dulcinée ; car, si vous l'aviez vue, vous ne voudriez pas vous exposer témérairement à un combat dont l'issue est si douteuse, et vous avoueriez vous-même qu'il n'y a jamais eu de beauté qui puisse entrer en comparaison avec la sienne. Ainsi donc, sans vous dire que vous mentez, mais seulement que vous vous trompez bien fort, j'accepte le défi aux conditions que vous avez dites ; et mettons la main à l'œuvre, afin que le jour ne se passe point sans décider l'affaire ! J'accepte seulement de vos conditions ce que vous avez dit de la réputation de vos grands faits, qui vont tourner à ma gloire. Je ne sais ce que c'est que cette réputation, et je me contente de la mienne, quelle qu'elle puisse être. Prenez donc du champ ce que vous voudrez ; j'en vais faire autant de ma part, et le succès fera voir qui sait le mieux se servir de la lance. »

On avait découvert de la ville le chevalier de la Blanche Lune, et, comme la réputation de notre héros l'avait précédé dans Barcelone, le vice-roi et plusieurs seigneurs se portèrent vers le port pour être témoins du combat, et arrivèrent justement dans le temps que don Quichotte tournait son cheval pour prendre sa part du champ.

Comme le vice-roi vit que les deux chevaliers retournaient pour se rencontrer, il se mit entre eux et leur demanda ce qui les obligeait d'en venir si brusquement au combat. Le chevalier de la Blanche Lune répondit que c'était sur la préférence de la beauté ; redisant en peu de paroles ce qui s'était passé entre lui et don Quichotte, avec les conditions du défi acceptées de part et d'autre. Le vice-roi s'approcha aussitôt de don Quichotte, qui lui fit la même réponse ; après quoi, ne pouvant pourtant se persuader que ce pût être autre chose qu'une plaisanterie, il se retira en disant : « Seigneurs chevaliers, s'il n'y a point ici de milieu, qu'il faille mourir ou se confesser, et que le seigneur don Quichotte ne veuille point céder, ni le chevalier de la Blanche Lune en démordre, le champ est libre, et Dieu vous conserve. » Le chevalier de la Blanche Lune remercia le vice-roi, avec des paroles pleine de courtoisie, de la permission qu'il leur donnait ; don Quichotte en fit autant ; puis se recommandant de tout son cœur à Dieu et à sa dame Dulcinée, comme il avait accoutumé de faire avant que d'entrer au combat, il prit un peu plus de champ qu'auparavant voyant que son adversaire en faisait de même. Et alors, sans trompette ni autre instrument de guerre qui donnât le signal de combattre, ils tournèrent tous deux en un même instant la bride de leurs chevaux pour fondre l'un sur l'autre.

Le chevalier de la Blanche Lune était monté sur un cheval plus vif et plus vigoureux que Rossinante ; si bien qu'ayant fait lui seul les deux tiers de la carrière, il rencontra don Quichotte avec tant de force, que sans même se servir de la lance, ce qui fut fort remarqué, il envoya rudement homme et cheval par terre, et tous deux en fort mauvais état. Il se jeta aussitôt sur don Quichotte, et lui mettant la pointe de la lance dans la visière, il lui dit : « Vous êtes vaincu, chevalier, et il vous en coûtera la vie si vous ne demeurez d'accord des conditions de notre combat. »

Don Quichotte, étourdi et froissé de sa chute, sans avoir la force de lever la visière, répondit d'une voix faible et sourde, comme si elle fût sortie d'un tombeau : « Dulcinée du Toboso est la plus belle personne du monde ; et moi, je suis le plus malheureux de tous les chevaliers de la terre : il ne serait pas juste que mon malheur démentît une vérité si généralement reconnue. Pousse ta lance, chevalier, et ôte-moi la vie, puisque tu m'as déjà ôté l'honneur. – Non, non, répliqua le chevalier de la Blanche Lune, que la réputation de la beauté de Mme Dulcinée du Toboso demeure en son entier ; je serai content, pourvu que le grand don Quichotte se retire chez lui pour un an, ainsi que nous en sommes convenus avant le combat, ou pour le moins jusqu'à ce que je lui rende la liberté. »

Le vice-roi, don Antonio, et plusieurs autres étaient témoins de tout cela ; et ils entendirent aussi que don Quichotte répondit à son vainqueur que, pourvu qu'il ne lui demandât rien contre les intérêts et la gloire de Dulcinée, il accomplirait tout ponctuellement en véritable chevalier. De quoi le chevalier de la Blanche Lune s'étant contenté, il tourna bride, et saluant de la tête le vice-roi, il s'en alla au petit galop dans la ville. Le vice-roi pria un ami de le suivre, et de savoir qui il était, à quelque prix que ce fût.

On releva don Quichotte, on lui ôta le casque et on le trouva pâle et abattu, avec une sueur froide, comme s'il eût été près de rendre l'âme. Pour Rossinante, il était en tel état qu'il n'y eut pas moyen pour l'heure de le faire lever. Sancho, aussi étonné que triste, ne savait que dire ni que faire, et croyait presque que tout cela se faisait par enchantement. Il considérait son maître, vaincu à la face de tout un peuple, sans oser porter les armes d'un an entier ; et en même temps qu'il croyait la gloire de ses exploits ensevelie pour jamais, il voyait aussi de son côté toutes ses espérances s'en aller en fumée. Il craignait encore que Rossinante ne fût estropié pour le reste de ses jours, et son maître tout disloqué, si ce n'était même pis. Pendant qu'il faisait ces tristes réflexions, et qu'il était dans une consternation incroyable, le vice-roi fit emporter don Quichotte à la ville, dans une chaise à bras, et y retourna aussitôt lui-même avec grande impatience de savoir qui était le chevalier de la Blanche Lune.

Laissons le vice-roi en conférence avec le vainqueur, c’est-à-dire avec notre ami le barbier Nicolas, et suivons notre grand chevalier, qui reprit incontinent la route de son village.

CHAPITRE XXVI

Qui traite de ce que verra celui qui le lira

Au sortir de Barcelone, don Quichotte, regardant tristement le lieu où il avait été abattu : « C'est là dit-il, que fut Troie ; c'est là que mon malheur, et non pas ma faute, m'enleva toute la gloire que j'avais acquise ; c'est là que la fortune me fit sentir son inconstance et éprouver ses caprices ; c'est là que s'est obscurci l'éclat de mes grandes actions et que ma valeur a fait naufrage ; et c'est là enfin que ma réputation est tombée pour ne se relever jamais. – Monsieur, lui dit Sancho, un brave courage doit avoir autant de patience dans son malheur qu'il a de joie dans sa bonne fortune ; voyez aussi comme je fais : si j'étais joyeux quand j'étais gouverneur, à cette heure que je ne suis qu'un écuyer à pied, je ne suis pas triste. Car j'ai ouï dire que cette créature qu'on appelle Fortune est une femme fantasque, toujours ivre, et qui ne voit goutte : aussi ne voit-elle point ce qu'elle fait, et ne sait-elle point qui elle abat ni qui elle relève. – Je te trouve bien philosophe, Sancho, dit don Quichotte : tu parles en docteur ; je ne sais pas qui t'en a tant appris. Tout ce que j'ai à te dire, c'est qu'il n'y a point de fortune au monde, et de tout ce qu'on voit ici-bas, bon ou mauvais, rien ne se fait par hasard, mais toujours par une providence particulière du ciel ; et c'est à cause de cela qu'on dit que chacun est ouvrier de sa fortune. J'ai été ouvrier de la mienne, et, parce que je n'y ai pas travaillé avec assez de prudence, je me suis vu châtié de ma présomption. Je devais bien penser que la faiblesse de Rossinante n'était pas capable de soutenir la rencontre du puissant coursier du chevalier de la Blanche Lune ; je m'aventurai cependant, et, quoique je fisse tout ce que je pouvais faire, j'eus la honte de me voir porter par terre. Mais quoiqu'il m'en coûte l'honneur, je n'ai pourtant pas perdu et je ne puis ni ne dois perdre la vertu d'accomplir ma parole. Quand j'étais chevalier errant, vaillant et hardi, mon bras et mes actions rendaient témoignage de ma valeur ; et à présent que je suis un écuyer démonté, mon obéissance et l'accomplissement de ma promesse feront voir que je suis homme de parole. Marche donc seulement, ami Sancho, et allons faire chez nous notre année de noviciat, ou plutôt accomplir notre bannissement. Là nous gagnerons de nouvelles forces pour reprendre ensuite avec plus d'éclat l'exercice des armes. – Monsieur, répondit Sancho, ce n'est point une chose si plaisante

que d'aller à pied, que cela me donne envie de faire de grandes journées : attachons ces armes à quelque arbre, et, quand je serai sur le dos de mon grison, que je ne toucherai plus des pieds à terre, nous irons aussi vite que vous voudrez ; mais, ma foi, tant que je marcherai à pied, il ne faut pas me presser, s'il vous plaît. – Tu as fort bien dit, Sancho, dit don Quichotte ; que mes armes restent ici en trophée, et nous graverons sur l'écorce des arbres ce qui était écrit au bas du trophée des armes de Roland :

Que nul ne soit si téméraire
Que de toucher ces armes-ci,
S'il ne veut se résoudre aussi
D'avoir avec Roland à démêler l'affaire.

– Cela fera à merveille, monsieur, répondit Sancho, et, si ce n'était le besoin que nous pourrions avoir de Rossinante par les chemins, je serais bien d'avis qu'on le pendît aussi avec les armes. – Je ne prétends pas qu'on le pende, ni lui ni les armes, repartit don Quichotte, afin qu'on ne puisse pas dire : Bon service et mauvaise récompense. – C'est fort bien dit, monsieur, répliqua Sancho ; car, selon le dire des sages, la faute de l'âne ne doit point tomber sur le bât. Et puisque c'est vous qui avez le tort, châtiez-vous vous-même, et ne vous en prenez point à vos pauvres armes, qui sont déjà toutes rompues de vous avoir bien servi, ni au malheureux Rossinante, qui n'a pas besoin de plus de fatigue, et encore moins à mes pauvres pieds, en les faisant marcher plus que de raison. »

Tout ce jour et trois autres encore se passèrent en discours semblables, sans qu'il leur arrivât rien qui en valût la peine. Le quatrième jour, don Quichotte s'étant assis sous un arbre pour se reposer, parut quelque temps absorbé dans ses rêveries. Il poussait de fois à autres de grands soupirs, et Sancho pensait qu'il n'était question que du chevalier de la Blanche Lune ; aussi fut-il désagréablement surpris, quand son maître commença la conversation en ces termes :

« Maintenant que notre malheureux sort nous réduit à l'impuissance, ne penses-tu pas, Sancho, qu'il serait temps de tirer Dulcinée de peine ? Et sans mentir, mon ami, tu crains si fort pour ta peau que je voudrais la voir mangée des loups, puisque tu aimes mieux la garder pour les vers que de la rendre utile à cette pauvre dame. – Monsieur, répondit Sancho, s'il faut dire la vérité, je ne saurais croire que ces coups de fouet puissent servir au désenchantement de personne. C'est tout comme qui dirait : Vous avez mal à la tête, frottez-vous les jambes. Au moins je jurerais bien que dans tous les livres de chevalerie que vous avez pu lire, vous n'avez jamais pu délivrer un enchanté à force de coups de fouet. Mais, à bien ou à mal, je me les donnerai pour vous contenter, sitôt que l'envie m'en prendra et que j'en trouverai l'occasion. – Dieu le veuille, dit don Quichotte, et te fasse bien tôt connaître

l'intérêt que tu as de soulager ma dame, qui est aussi la tienne, puisque je suis ton maître. »

En parlant de la sorte, ils se trouvèrent dans un lieu où le duc et la duchesse s'étaient, par fantaisie, transformés en bergers, lorsque don Quichotte, était avec eux, et Don Quichotte, s'en ressouvenant, dit à Sancho : « Voilà le pré où nous rencontrâmes, il y a quelque temps, ces bergers galants et ces agréables bergères qui voulaient renouveler l'Arcadie pastorale : dessein aussi nouveau que judicieux. Si tu veux m'en croire, Sancho, nous nous ferons aussi bergers à leur imitation, au moins pour le temps que j'ai promis de ne point porter les armes. J'achèterai des moutons et toutes les choses nécessaires pour un semblable exercice ; et me faisant appeler le berger Quichottis, et toi Pancino, nous irons par les bois et les prés, chantant et jouant de la musette, faisant des complaintes, tantôt buvant le cristal liquide des fontaines, et tantôt les eaux pures des ruisseaux ou celle des fleuves. Les chênes verts et les hêtres nous donneront libéralement de leurs fruits ; nous trouverons des retraites dans le creux des lièges et de l'ombre sous les tilleuls ; les roses nous embaumeront de leurs parfums ; les prés, couverts de mille fleurs différentes, nous prêteront une agréable et molle couche ; l'air pur et serein, des rafraîchissements délicieux ; la lune et les étoiles, une lumière tempérée. Nous trouverons du plaisir à chanter et du soulagement à nous plaindre. Apollon nous inspirera des vers, et l'Amour des sentiments. Ainsi nous nous ferons une destinée digne d'envie, et nous nous rendrons fameux non seulement dans notre siècle, mais encore dans la mémoire des hommes. – Par ma foi, monsieur, je suis enchanté de cette manière de vivre, dit Sancho ; il faut que maître Nicolas le barbier ne s'en soit jamais avisé. Je m'en vais parier qu'il sera ravi de venir avec nous ; et je ne jurerais pas que la fantaisie n'en prît à M. le curé : car il est brave homme et aime bien la joie. – Tu dis fort bien, Sancho, repartit don Quichotte, et si le barbier Nicolas veut être de la partie, comme il n'y manquera pas, il pourra s'appeler Nicoloso, à l'imitation de l'ancien Boscan qui s'appelait Nemoroso. Pour le curé, je ne sais pas bien quel nom nous lui donnerons, si ce n'est quelqu'un qui dérive du sien, comme par exemple le berger Curiambro. Quant aux bergères que nous avons à aimer, les noms ne seront pas difficiles à trouver, nous n'aurons que la peine de choisir ; et, puisque le nom de Dulcinée convient aussi bien à une bergère qu'à une princesse, je n'ai que faire de me travailler à lui en chercher un autre : et toi, Sancho, tu donneras à la tienne celui que tu voudras. – Je n'ai pas envie, répondit Sancho, de lui en donner un autre que celui de Thérésona, qui s'accorde bien à sa taille ronde et au nom qu'elle porte, puisqu'elle s'appelle Thérèse, outre qu'en la nommant dans les vers que je ferai pour elle, tout le monde la connaîtra, et on connaîtra aussi que je suis fidèle, puisque je ne vais

point moudre au moulin des autres. Pour M. le curé, il ne faudra point qu'il ait de bergère, afin de donner bon exemple. – Eh, bon Dieu ! s'écria don Quichotte, quelle vie nous allons mener, ami Sancho, que de flageolets, que de cornemuses, que de hautbois et de tambours de basque ! que de sonnettes et de violons ! – Monsieur, dit Sancho, je suis si malheureux que je ne verrai jamais l'heure où nous devons commencer une telle vie. Bon Dieu ! que je ferai de jolies cuillers de bois, si je me vois une fois berger ! que de crème, que de fromages, que de lait caillé, que de guirlandes pour moi et pour ma bergère ! que de houlettes, que de bâtons enjolivés ! Eh, qu'est-ce qui me manquera de toutes les drôleries que savent faire les bergers ? et si je ne fais pas dire que je suis savant, au moins dira-t-on que j'ai de l'invention. La petite Sancha, ma fille, viendra aux champs nous apporter à dîner. Mais elle n'est point trop niaise, et il y a des bergers qui ont plus de malice qu'on ne croirait : je ne prendrais pas plaisir qu'on me la vînt mugueter, et que la pauvre fille, qui n'y entend point de mal, en eût pour son compte, car l'amour et les mauvais desseins se fourrent aussi bien aux champs que dans la ville, et dans les chaumines que dans les grands palais ; mais en ôtant l'occasion, on ôte le péché ; c'est l'occasion qui fait le larron. Quand on ne voit pas, on ne pense pas ; et il vaut mieux sauter le fossé que de s'attendre aux prières des gens de bien. – Eh ! plus de proverbes, Sancho, je t'en prie, dit don Quichotte ; en voilà plus qu'il n'en faut pour faire entendre ta pensée, et je t'ai déjà averti plusieurs fois de n'en être pas si prodigue. Mais c'est prêcher au désert ; ma mère me châtie, et moi je fouette le sabot. – Par ma foi, monsieur, repartit Sancho, vous me faites souvenir de ce qu'on dit communément : Ôte-toi de là, dit la poêle au chaudron, tu es noir comme la cheminée : vous me dites que je dis trop de proverbes, et vous me les enfilez deux à deux. – Il faut que tu considères, Sancho, dit don Quichotte, que ceux que je dis sont toujours à propos ; mais en voilà assez, le jour finit, éloignons-nous du chemin et cherchons quelque endroit pour passer la nuit : nous verrons demain ce que Dieu nous garde. »

Ils s'écartèrent donc, et soupèrent tard et assez mal, au grand déplaisir de Sancho, à qui la chicheté de la chevalerie errante faisait incessamment regretter l'abondance de la maison du duc, les noces de Gamache et tous les endroits où il avait fait bonne chère. Mais enfin, considérant qu'il n'était pas toujours fête, il se laissa aller au sommeil, et son maître s'abandonna à ses pensées ordinaires.

CHAPITRE XXVII

Aventure de nuit qui fut plus sensible à Sancho qu'à don Quichotte

La nuit était un peu obscure, quoique la lune fût pourtant au ciel ; mais elle était dans un endroit où on ne pouvait la voir ; car la bonne Diane va quelquefois se promener aux antipodes, et laisse nos montagnes et nos vallées dans une grande obscurité. Don Quichotte satisfit un peu au besoin de la nature, se laissant d'abord aller au premier sommeil ; mais il se réveilla presque aussitôt, et trouva Sancho endormi, car le brave écuyer avait coutume de dormir tout d'une pièce depuis le soir jusqu'au matin, marque de sa bonne constitution et du peu de souci qui l'inquiétait. Ceux de don Quichotte l'ayant donc réveillé de bonne heure, il dit à Sancho, après l'avoir bien tiré et bien appelé :

« Je t'admire, Sancho ; de la manière dont tu es fait, on dirait que tu es de marbre ou de bronze, sans mouvement et sans sentiment : tu dors pendant que je veille ; tu chantes quand je pleure ; je suis faible et abattu, faute de donner à la nature les aliments nécessaires, et toi tu manges à toute heure, et la graisse t'ôte presque la respiration. Il est d'un serviteur affectionné de prendre part aux déplaisirs de son maître, de ressentir ses peines et de lui donner du soulagement. Cette nuit est la plus belle du monde ; le silence qui règne ici autour et la douceur du temps méritent bien qu'on se prive du sommeil pour profiter des beautés de la solitude. Lève-toi donc, je t'en conjure, et, par pitié pour Dulcinée et pour moi, donne-toi quatre ou cinq cents coups de fouet, de ceux que tu es obligé de te donner pour le désenchantement de cette pauvre dame ; et fais-le de bonne grâce, je t'en supplie : car je n'en veux point venir aux mains avec toi. Et quand tu auras fini, nous passerons le reste de la nuit à chanter, moi, les maux que me fait souffrir l'absence, et toi, ta loyauté, commençant ainsi dès aujourd'hui la vie des bergers que nous devons faire dans notre village.

– Monsieur, répondit Sancho, je ne suis pas chartreux pour me lever comme cela au milieu de la nuit et me donner la discipline ; et par ma foi, vous êtes bon de dire qu'après cela nous chanterons toute la nuit ; croyez-vous qu'un homme qui a été bien étrillé ait grande envie de rire ? Laissez-

moi dormir, je vous en prie, et ne me pressez point de me fouetter ; autrement je ferai un bon serment de n'y songer de ma vie. – Ô cœur endurci ! s'écria don Quichotte ; écuyer ingrat ! amitié et faveurs mal employées ! Est-ce là la récompense de t'avoir fait gouverneur et de t'avoir mis au point d'être à toute heure comte ou marquis, ou quelque autre chose semblable ; ce qui ne peut manquer d'arriver aussitôt que j'aurai accompli mon exil ? Car enfin, *post tenebras spero lucem.*– Je ne sais ce que cela veut dire, répliqua Sancho ; tout ce que je sais c'est que, quand je dors, je n'espère ni ne crains rien, je ne songe ni à la peine ni aux récompenses, et béni soit celui qui a inventé le dormir, manteau qui couvre tous les soucis des hommes, viande qui ôte la faim, breuvage qui apaise la soif, feu qui garantit du froid, froid qui rafraîchit l'ardeur du chaud, finalement monnaie générale pour acheter tous les plaisirs du monde, et balance où on égale sans tricherie les bergers avec les rois et les ignorants avec les savants ! C'est une bonne chose que le sommeil, monsieur, et je n'y sache rien de mal, sinon que j'ai ouï dire qu'il ressemble à la mort. Effectivement, il n'y a pas grande différence, non, d'un homme endormi à un trépassé, si ce n'est que quelquefois le premier ronfle, tandis que l'autre ne sonne jamais mot.

– Mais je pense, ami Sancho, dit don Quichotte, que, si tu avais souhaité quelque récompense pour les coups que tu as à te donner pour désenchanter Dulcinée, je te l'aurais déjà donnée si bonne que tu en serais content. Je ne sais pourtant pas trop bien si l'on peut sans scrupule promettre ici des récompenses, et je ne serais pas bien aise que cela empêchât l'effet du remède ; mais nous en pouvons faire l'épreuve. Regarde, Sancho, combien tu demandes, et fouette-toi tout à l'heure ; et après cela, tu te payeras par tes mains de l'argent que tu as à moi. » À ces paroles, Sancho ouvrit les yeux et les oreilles, et résolut tout de bon de se fouetter, puisqu'il y avait quelque chose à gagner. « Allons, monsieur, dit-il, il faut vous donner contentement ; l'amour que j'ai pour ma femme et mes enfants me fait songer à leur profit, bien que ce soit aux dépens de ma peau. Or çà, combien me donnerez-vous pour chaque coup de fouet ? – Si la récompense, répondit don Quichotte, devait être égale à la qualité et à la grandeur du remède, le trésor de Venise et les mines du Potosi ne seraient pas assez riches pour te récompenser. Fais toi-même le prix, et compte à combien cela peut aller. – Il y a, repartit Sancho, trois mille trois cents et tant de coups, dont je m'en suis seulement donné cinq ; que ceux-là passent pour ce qui est au-delà des trois mille trois cents, et comptons sur les trois mille trois cents qui restent. Il me faut un sou marqué pour chacun, et je n'en rabattrais pas un liard pour le pape. Ce sont donc trois mille trois cents sous marqués, qui font trois mille cinq cents fois six blancs, qui font sept cent cinquante pièces de cinq sous ; et les trois cents que je n'ai pas comptés font trois cents sous marqués, qui font cent

cinquante fois six blancs, qui font septante-cinq pièces de cinq sous ; et les septante-cinq pièces de cinq sous, jointes avec les sept cent cinquante, font huit cent vingt-cinq, qui font justement, attendez, deux cent…. deux cent six…. livres cinq sous. Je retiendrai cela sur l'argent que j'ai à vous, et je m'en irai content comme un roi, quoique véritablement bien fouetté ; mais on ne prend pas les carpes sans appât. – Ô mon cher ami Sancho ! s'écria don Quichotte, ô mon aimable Sancho ! Eh, que nous serons obligés, Dulcinée et moi, à te chérir tout le reste de notre vie ! Si cette pauvre dame se revoit jamais en l'état où elle était, sa disgrâce aura été heureuse, et ma défaite sera un glorieux triomphe. Regarde, mon fils, quand tu veux commencer. Afin de te donner courage, et que tu finisses plus vite, je te donne encore deux pistoles. – Quand ? répliqua Sancho. Ma foi, dès cette nuit ; faites seulement en sorte que nous couchions dehors, et vous verrez si je sais m'étriller. » Elle vint, cette nuit que don Quichotte souhaitait avec tant d'impatience, craignant à tout moment qu'une des roues du char du soleil ne se rompît, et s'imaginant que le jour durait plus que de coutume, ainsi que le pensent toujours les amants, qui ne croient jamais voir l'accomplissement de leurs souhaits. Enfin ils entrèrent dans un bois qui était un peu éloigné du chemin, et après avoir ôté la selle et le bât à Rossinante et au grison pour les laisser paître, ils s'étendirent sur l'herbe, et soupèrent de ce qui se trouva dans le bissac. Sancho, ayant raisonnablement soupé, et voyant qu'il n'y avait plus rien de reste, voulut tenir parole à son maître : il prit le licou de Rossinante et une sangle du bât de son âne, et se retira dans le bois, à quelques vingt pas de don Quichotte. « Mon enfant, lui dit son maître, le voyant aller d'un air si délibéré, prends garde, je te prie, à ne te point mettre en pièces ; fais que les coups s'attendent l'un l'autre, et ne te presse pas trop, de peur que l'haleine ne te manque au milieu de la carrière : par-dessus tout ne charge pas si fort qu'il t'en coûte la vie avant que ta pénitence ne soit achevée. Et, de peur que le remède ne devienne inutile, pour avoir donné la dose ou trop forte ou trop faible, je vais me tenir ici près, et compter les coups sur mon rosaire. Courage, mon ami ! le ciel favorise tes bonnes intentions et les rende efficaces ! – Le bon payeur ne craint point de donner des gages, dit Sancho, et je m'en vas me fouetter de manière que, sans me tuer, il ne laissera pas de m'en cuire ; car je m'imagine que c'est en cela que doit être la vertu du remède. »

Il se dépouilla aussitôt de la ceinture jusqu'en haut, et commença à s'étriller, et don Quichotte à compter les coups. Sancho ne s'en était encore donné que sept ou huit, qu'il commençait à s'ennuyer, et trouvant la charge trop pesante pour le prix : « Ma foi, dit-il, monsieur j'en appelle comme d'abus, et ces coups-là valent six blancs comme un double. – Continue, ami Sancho, et ne perds point courage, lui dit don Quichotte ; qu'à cela ne tienne,

je double le prix, et de bon cœur. – À la bonne heure donc, dit Sancho ; que les coups de fouet tombent à présent comme la grêle. » Mais le pendard ne s'en donna plus sur les épaules, et il se mit à fouetter les arbres de toute sa force, faisant de temps en temps de grands soupirs, comme s'il eût été près de rendre l'âme. Don Quichotte, qui était naturellement pitoyable, craignant que Sancho ne se tuât aux rudes coups qu'il se donnait, et qu'ainsi par son imprudence le remède ne demeurât sans effet : « Arrête, mon ami, lui cria-t-il ; comme tu y vas ! c'est assez pour ce coup ; la médecine me paraît un peu forte ; il sera bon d'en faire à deux fois, et Zamora ne fut pas pris dans une heure. Si j'ai bien compté, voilà plus de mille coups que tu t'es donnés ; cela suffit pour l'heure ; l'âne, comme on dit, souffre bien la charge, mais non pas la surcharge. – Non, non, monsieur, répondit Sancho ; on ne dira jamais de moi : il est payé par avance, et il a les bras rompus. Éloignez-vous un peu, et que je m'en donne encore un millier, et en deux venues comme cela, l'affaire sera vidée, et il y en aura même de reste. – Puisque tu te trouves en si bonne disposition, dit don Quichotte, fais à ton aise, je vais m'écarter. » Sancho retourna à sa tâche, et avec tant de courage, qu'il n'y avait plus d'arbre autour de lui à qui il restât de l'écorce ; puis, comme s'il eût pris une nouvelle vigueur, il s'écria, en donnant un coup de toute sa force contre un chêne : « C'est ici que mourra Samson et tous ceux qui avec lui sont. » Don Quichotte courut vite au bruit de ce coup, et se saisissant du fouet de Sancho : « À Dieu ne plaise, mon fils, que pour m'obliger il t'en coûte la vie ; elle est trop nécessaire à ta pauvre famille : que Dulcinée attende un peu ; pour moi, je m'entretiendrai d'espérance jusqu'à ce que tu aies repris de nouvelles forces, et dans peu nous serons tous contents. – Puisque Votre Seigneurie le veut ainsi, répondit Sancho, à la bonne heure ; jetez-moi donc s'il vous plaît, votre manteau sur les épaules, car je suis tout en eau, et je pourrais me refroidir, comme il arrive à tous les nouveaux pénitents. » Don Quichotte lui donna bonnement son manteau, lui demeurant en pourpoint, et le compagnon dormit jusqu'au soleil levé.

Ils se levèrent aussitôt et partirent ; et ayant marché trois heures, ils s'arrêtèrent à une hôtellerie que don Quichotte reconnut sans difficulté pour ce qu'elle était ; car depuis qu'il était vaincu, il semblait avoir abandonné toutes ses folies.

CHAPITRE XXVIII

Comment don Quichotte et Sancho arrivèrent à leur village

Don Quichotte demeura là tout le jour, attendant la nuit pour donner à Sancho le moyen d'achever sa pénitence ; et ils ne partirent qu'après qu'elle fut accomplie.

Don Quichotte ne se sentait pas de joie, et il attendait le jour avec impatience, pour voir s'il ne trouverait point en chemin Dulcinée désenchantée. Le jour venu, ils partirent, et don Quichotte ne voyait passer aucune femme qu'il n'allât vite voir si ce n'était point elle, tenant pour infaillibles les promesses du grand Merlin.

Après avoir marché quelque temps, ils se trouvèrent au haut d'une colline, d'où ils découvrirent leur village ; et sitôt que Sancho le reconnut, il se jeta à genoux, criant avec transport : « Ouvre tes yeux, ma chère patrie, et vois Sancho ton fils qui s'en retourna, sinon bien riche, au moins bien fouetté. Ouvre les bras et reçois ton fils don Quichotte, qui s'en retourne vaincu pour le bonheur d'un autre, mais qui retourne vainqueur de lui-même, ce qui est, à ce qu'il m'a dit, la plus grande victoire du monde. Nous avons eu beaucoup de mal l'un et l'autre, parce qu'on ne trouve pas toujours ce qu'on cherche ; j'ai pourtant un peu d'argent ; car si j'ai été bien étrillé, je n'ai pas été mal payé. – Laisse là ces folies, Sancho, dit don Quichotte, et prenons un autre esprit dans le lieu de notre naissance, où nous devons penser sérieusement à nous préparer à de nouvelles aventures. »

À l'entrée du village, don Quichotte vit deux petits garçons qui se disputaient, l'un disait à l'autre : « Oh ! que tu ne la tiens pas, Periquillo, tu ne la verras de ta vie. – Entends-tu, ami Sancho, dit don Quichotte, ce que dit cet enfant ? Tu ne la verras de ta vie ? – Et qu'importe, répondit Sancho, que ce petit garçon ait dit cela ? –. Eh ! ne vois-tu pas, répliqua don Quichotte, que cela signifie que je ne verrai de ma vie Dulcinée ? »

Sancho allait repartir, quand il entendit du bruit qui l'obligea à tourner la tête, et il vit un lièvre poursuivi par un grand nombre de lévriers et de chasseurs, qui se vint mettre entre les jambes du grison. Il se jeta dessus et le présenta à son maître. Mais don Quichotte ne le regarda pas, tant il était triste, et ne fit que dire : « Ah ! le mauvais signe que voilà ! ah ! le mauvais signe ! Un lièvre fuit, des lévriers le poursuivent, Dulcinée ne paraît

point. – Eh ! mardi, vous êtes un étrange homme, dit Sancho : imaginez-vous que ce lièvre est Mme Dulcinée du Toboso, et que les lévriers qui le poursuivent sont les malins enchanteurs qui l'ont changée en paysanne. Elle fuit, moi, je la prends, je la mets entre vos mains, vous en êtes le maître, vous la caressez : quel mauvais signe y a-t-il à cela, et qu'est-ce que cela peut vous faire craindre ? »

Sur cela, les deux petits garçons qui s'étaient disputés s'approchèrent pour voir le lièvre, et Sancho leur ayant demandé ce qu'ils avaient à se quereller, celui qui avait dit à l'autre : « Tu ne la verras de ta vie, » répondit qu'il avait pris à son compagnon une cage, et qu'il ne la lui rendrait jamais. Sancho leur donna une pièce de cinq sous pour la cage, et la présentant à don Quichotte : « Tenez, monsieur, dit-il, voilà tout le charme défait, et je suis une bête, ou tout cela n'a pas plus de rapport avec nos aventures qu'avec les neiges d'antan. Et si j'ai bonne mémoire, il ne souvient d'avoir ouï dire à notre curé que des chrétiens et des gens sages ne doivent point s'arrêter à ces signes. Et vous-même vous me disiez encore ces jours passés que les chrétiens qui s'y amusent sont fous. Allons, allons, monsieur, entrons dans le village, cela ne vaut pas la peine de vous arrêter. » Sur ce discours, les chasseurs arrivèrent, et don Quichotte leur fit rendre leur lièvre.

Le curé et le barbier Nicolas étaient dans un pré, à l'entrée du village, où le curé disait son bréviaire, et, comme ils aperçurent don Quichotte, ils s'en vinrent aussitôt à lui les bras ouverts. Don Quichotte descendit de cheval et les embrassa, et ils s'en allèrent avec lui à sa maison. Sancho avait mis sur son grison, par-dessus le paquet des armes de son maître, la robe semée de flammes qu'on lui avait donnée chez le duc pendant une mascarade, et il lui avait couvert la tête de la mitre peinte de diables, ce qui faisait le plus étrange effet et la plus nouvelle transformation qu'on se puisse imaginer ; si bien que les enfants du village, s'en étant aperçus, accouraient de tous côtés, criant les uns aux autres : « Eh ! venez vite, venez voir l'âne de Sancho Pança, qui est plus galant qu'une mariée, et la monture de M. don Quichotte, qui est plus maigre qu'un hareng saur. » Don Quichotte, accompagné du curé et du barbier, et entouré de cette canaille, entra dans sa maison, et trouva sa nièce et sa gouvernante qui l'attendaient à la porte, ayant été averties de sa venue. La femme de Sancho Pança en avait aussi appris la nouvelle, et on la vit arriver tout échevelée et nu-jambes, et tenant la petite Sancha par la main. Elle regarda son mari, et ne le voyant pas dans l'état où elle s'imaginait que devait être un gouverneur : « Eh ! Notre-Dame lui dit-elle, est-ce ainsi que tu t'en reviens, mon mari, à beau pied et las comme un chien ? Tu as bien plutôt la mine d'un gueux que d'un gouverneur. –*Motus*, Thérèse, répondit Sancho, on ne trouve pas du lard partout où il y a des chevilles, allons-nous-en au logis, et je te conterai merveilles. J'ai de l'argent, ce qui est le

principal, et de l'argent que j'ai gagné par mon industrie, et sans faire tort à personne. – Ah ! tu apportes de l'argent, mon mari, tant mieux ; qu'il soit gagné comme il pourra, vous n'en avez point amené la mode. Sancha se jeta au cou de son père, en lui demandant s'il ne lui avait rien apporté ; puis, la mère et la fille le prenant chacune sous le bras et tirant le grison par le licou, ils s'en allèrent chez eux, laissant don Quichotte avec sa compagnie.

Don Quichotte ne fut pas plus tôt entré chez lui, que, sans attendre davantage, il tira le curé et le barbier à part, et leur ayant conté en deux mots sa défaite par le chevalier de la Blanche Lune, et l'obligation où il se trouvait de ne porter les armes d'un an, ce qu'il prétendait accomplir au pied de la lettre, il ajouta qu'il avait résolu de se faire berger pendant le temps de son exil, et d'aller dans les bois et les prés entretenir ses pensées amoureuses, et qu'il les priait, s'ils n'avaient rien de meilleur à faire, de vouloir l'accompagner dans un genre de vie si tranquille et si agréable, qu'il se chargeait d'en faire toute la dépense, et d'acheter autant de brebis qu'il en fallait pour les uns et les autres. Il ajouta qu'au reste le plus important de l'affaire était fait, parce qu'il leur avait déjà trouvé des noms qui leur convenaient admirablement. Le curé demanda ce que c'était que leurs noms ; et il répondit que pour lui il s'appelait le berger Quichottis, monsieur le curé, le berger Curiambro, le sieur barbier le berger Nicoloso, et Sancho le berger Pancino. Ils furent bien étonnés de la nouvelle folie du pauvre chevalier ; cependant ils firent semblant d'approuver son dessein, afin qu'il ne leur échappât plus, espérant qu'une année de repos et une vie si paisible le guériraient entièrement. Ils s'offrirent donc d'être ses compagnons ; et Nicolas lui dit encore qu'étant au sentiment de tout le monde, un poète célèbre, il composerait à toute heure des chansons pastorales et des vers galants pour les désennuyer dans ces lieux champêtres. « Et ce que nous avons le plus besoin de faire, ajouta-t-il, c'est que chacun de nous choisisse vite le nom de la bergère qu'il veut célébrer dans ses ouvrages ; et après cela qu'il n'y ait pas un arbre, si dur qu'il puisse être, où nous ne gravions leurs noms, comme c'est la coutume des bergers amoureux. – Cela sera à merveille dit don Quichotte. Pour moi, je n'ai pas besoin de feindre le nom d'une bergère, puisque je sers déjà la nonpareille Dulcinée du Toboso, la gloire de ces rivages, l'ornement de nos prairies, la fleur de la beauté, la source de la bonne grâce, et en un mot un sujet digne des louanges de tout l'univers, à quelque point qu'on les puisse porter. – Il faut demeurer d'accord de tous ses avantages, repartit le curé ; pour nous autres, nous chercherons ici quelques petites bergerettes qui, sans aller jusqu'à ce degré de perfection, ne laissent pas d'être passables. – Quand nous n'en trouverions pas, dit Nicolas, nous n'avons qu'à prendre les noms de celles qu'on trouve dans les livres, ou Philis, ou Amadis, ou Diane, ou Galathée : nous pourrons les choisir selon

notre goût. Puisque les boutiques des libraires en regorgent, la marchandise n'est pas chère. »

Le curé loua encore une fois don Quichotte du dessein qu'il avait, et lui et le barbier, lui ayant fait de nouvelles offres de l'accompagner tout le temps qu'il voudrait, se retirèrent, en le priant de songer à sa santé et de ne se rien épargner.

La nièce et la gouvernante avaient écouté toute la conversation, et sitôt qu'elles virent que don Quichotte était seul, elles entrèrent dans sa chambre, et la nièce lui dit : « Qu'est-ce donc que ceci, mon oncle ? quand nous croyons que vous vous retirez dans votre maison pour vivre en paix, vous vous allez encore jeter dans de nouveaux labyrinthes, en vous faisant un petit bergerot ! Vraiment ! voilà un métier bien digne de vous : allez, allez, mon oncle, le blé est déjà trop dur pour faire des chalumeaux. – Eh ! vraiment oui, ajouta la gouvernante, vous êtes bien en état de passer tout le jour aux champs dans le grand chaud de l'été et dans le froid de l'hiver ! cela est bon aux paysans, qui sont robustes et nourris à cela dès le ventre de leur mère, et, mal pour mal, il vaudrait encore mieux être chevalier errant que berger. Mais voyez-vous, monsieur, prenez mon conseil, je vous le donne à jeun, et ne suis plus une enfant : faites valoir votre bien tout doucement ; prenez soin de votre maison et de vos affaires ; priez Dieu et donnez l'aumône ; et, s'il vous en mésarrive, je le prends sur moi. – Bon, bon, mes amies, voilà qui est bien, répondit don Quichotte ; mais je sais bien ce qu'il me faut. Faites-moi seulement un lit, que je me couche, il me semble que je ne me trouve pas trop bien, et soyez assurées que, chevalier ou berger, je ne vous manquerai jamais ; vous le verrez par les effets. » Ces bonnes filles le mirent au lit et lui donnèrent à manger, ne songeant qu'à le divertir et à lui faire faire bonne chère.

Don Quichotte tomba effectivement malade, soit que ce fût du déplaisir de se voir vaincu, soit que cela vînt des fatigues qu'il s'était données dans ses courses, ou que l'un et l'autre y eussent contribué. Sancho fut toujours au chevet de son lit tant que la fièvre lui dura : le curé et le barbier y allèrent aussi tous les jours, et, croyant que l'ennui de ne voir point Dulcinée désenchantée causait tout son mal, ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour le consoler et le réjouir. Le barbier lui disait qu'il fallait prendre courage, et qu'il n'attendait que le retour de sa santé pour commencer l'exercice pastoral, ayant déjà composé une églogue qui damait le pion à toutes celles de Sannazar, et ayant acheté d'un berger de Quintanar deux dogues pour garder le troupeau, dont l'un s'appelait Barcino et l'autre Butron. Tout cela ne remettait point don Quichotte en belle humeur ; ce que voyant Sancho : « Eh ! qu'est-ce que ceci, lui dit-il, mon cher maître ? à cette heure que nous avons la nouvelle du désenchantement de Mme Dulcinée, voulez-vous

demeurer au lit ? Ne vous allez pas laisser mourir, non, tout le monde vous en prie, et il n'y a rien qui presse. Ce n'est pas un si grand mal que d'avoir été vaincu, qu'il faille se désespérer ; et que serait-ce si tout le monde faisait comme vous ? la moitié du monde serait bien embarrassée à enterrer l'autre. Après tout, vous n'êtes ni estropié ni contrefait, et vous serez toujours en état de prendre revanche. Allons, sortez-moi de ce lit, nous voilà sur le point d'être bergers et de passer la vie à chanter comme des chanoines, et vous êtes triste comme un ermite ; faites comme moi, je prends le temps comme il vient, et je me console de tout, parce que jusqu'à la mort tout est vie. Prenez mon conseil, mon petit maître, vivez le plus longtemps que vous pourrez, car la plus grande folie du monde, c'est de se laisser mourir, et sans savoir pourquoi ; et vous ne me sauriez montrer un seul homme qui se soit bien trouvé d'être mort de mélancolie. Allons donc, encore une fois, laissez là le lit et la maladie et allons-nous-en par les champs, jouant du flageolet et faisant des chansons, peut-être trouverons-nous en notre chemin Dulcinée désenchantée. Après cela, je ne donnerais pas de tous les chagrins du monde un double. Mais si c'est que vous mouriez de déplaisir d'avoir été vaincu, jetez-en la faute sur moi, en disant que vous êtes tombé à cause que j'avais mal sanglé Rossinante. Et puis n'est-ce pas bien la coutume dans vos livres de chevalerie que les chevaliers se renversent ainsi les uns les autres ? On ne voit autre chose à tout bout de champ. Eh ! mardi, il y a bien de quoi s'étonner ! un âne qui a quatre pieds tombe bien. – Sancho a raison, ajouta le barbier, il ne faut pas se décourager, et il n'y a encore rien de perdu. »

Ils eurent beau dire tous, don Quichotte n'en fut ni moins rêveur ni moins malade. Le mal fit bientôt des progrès ; le médecin, au bout de six jours, ne donnait guère d'espérance. Don Quichotte sentait son état, il pria qu'on le laissât seul, parce qu'il voulait dormir : ce sommeil dura près de sept heures. La gouvernante et la nièce le pleuraient déjà comme mort ; mais tout à coup don Quichotte, réveillé, les appelle : mes chères filles, dit-il, rendez grâce au Dieu tout-puissant dont l'infinie miséricorde vient de m'accorder aujourd'hui le plus signalé des bienfaits. – Mon cher oncle, répondit sa nièce, que veut dire votre Seigneurie ? – Ma nièce, reprit-il doucement, c'est le bien le plus précieux à l'homme, celui qui seul peut lui procurer un peu de repos dans cette misérable vie, et le mettre à même d'obtenir dans l'autre la récompense des vertus. Ce bien si cher c'est la raison : je l'avais perdue, ma nièce, en employant mes trop longs loisirs à des lectures insensées ; le ciel me la rend aujourd'hui. Je n'en jouirai pas longtemps, mais ma reconnaissance n'en est pas moins vive. Je veux profiter du moins de ces courts moments, les seuls que je puisse compter dans ma vie, pour réparer autant qu'il est en moi les erreurs de mon long égarement, et faire le bien que je n'ai pas fait. Appelez donc, je vous prie, mon ami M. le curé,

maître Nicolas et le fidèle Sancho, à qui je dois demander pardon de lui avoir fait partager mon délire.

Comme il achevait ces paroles, ils arrivèrent tous trois. « Mes amis, reprit le mourant, je vous demandais, je vous désirais. Hâtez-vous de me féliciter de ce que je ne suis plus don Quichotte de la Manche, et cessez de voir en moi l'imitateur d'Amadis, de Galaor et de tous ces héros imaginaires que mon extravagance avait pris pour modèles ; n'y voyez que votre voisin, votre fidèle ami, votre frère, dont le faible esprit, longtemps aliéné retrouve à sa dernière heure assez de raison pour se repentir. Profitons-en monsieur le curé ; daignez entendre l'aveu de mes fautes. Et vous, messieurs, pendant ce temps, faites venir, s'il vous plaît, un notaire pour qu'il écrive mes dernières volontés. »

On l'écoutait en silence, et on se regardait avec surprise et douleur. Sancho, qui jusqu'à ce moment n'avait pu croire son maître en danger, tomba à genoux auprès du lit, et se mit à fondre en larmes. Le malade, lui tendant la main, le pria de le laisser avec M. le curé. La confession ne fut pas longue ; car si la tête du bon chevalier avait été troublée, son cœur était demeuré pur. Lui-même rappela tout le monde ; la gouvernante et la nièce arrivèrent en poussant des cris ; don Quichotte les consola. Lorsque le notaire fut venu, il lui dit de commencer son testament dans les formes ordinaires ; ensuite, rassemblant le peu de force qui lui restait, il se souleva, s'assit sur son lit, et d'une voix faible dicta ces paroles :

« Je laisse à mon ami Sancho Pança, que j'appelais mon écuyer dans le temps de ma folie, deux cents écus à prendre sur le plus clair de mon bien ; de plus, tout l'argent que je lui confiai lorsque nous partîmes ensemble, défendant à mes héritiers de lui en demander jamais compte, et ne regrettant, des extravagances dont il a été si souvent le témoin, que l'espoir qu'elles me donnaient de lui faire une grande fortune.

– Non, monsieur, interrompit Sancho en pleurant, et voulant empêcher le notaire d'écrire ; non, monsieur, vous ne mourrez point ; il n'est pas possible que vous mouriez. Suivez mes conseils mon cher maître : vivez, et bannissez ce noir chagrin qui seul vous met dans l'état où vous êtes. Je ferai tout ce que vous voudrez, nous irons où il vous plaira ; berger, chevalier, écuyer, tout m'est égal, pourvu que je sois avec vous ; je recommencerai, s'il le faut, à désenchanter Dulcinée aux dépens de ma peau ; si vous ne pouvez pas vous consoler du malheur d'avoir été vaincu, je dirai partout que c'est ma faute ; je déclarerai et j'affirmerai par serment que j'avais mal sanglé Rossinante, que c'est à moi seul que l'on doit s'en prendre, et que jamais…

– Bien obligé, mon pauvre Sancho, interrompit doucement le malade ; tu m'as vu si longtemps insensé que tu ne dois pas croire encore que je suis devenu sage. Oublions nos vieilles erreurs, sans oublier notre vieille amitié ;

c’est toujours ton ami qui t’écoute, mais ce n’est plus don Quichotte ; et, pour me servir avec toi d’un de ces proverbes que tu aimes tant, je te dirai que les oiseaux de l’an passé ne se trouvent plus dans le nid. Laisse-moi continuer, mon enfant, et reçois mon tendre regret de ne pouvoir te faire plus de bien. »

Il institua alors pour son héritière Antonine Guixana, sa nièce, à la charge de payer une pension à son ancienne gouvernante, et de faire quelques présents qu’il indiqua, comme des gages d’amitié, à maître Nicolas et à M. le curé, qu’il nomma son exécuteur testamentaire. Il finit par demander pardon des mauvais exemples qu’il avait pu donner lorsqu’il était privé de sa raison, ajoutant qu’il se reprochait surtout d’avoir fourni, sans s’en douter, à certain continuateur de l’histoire de don Quichotte, l’occasion de mettre au jour le plus sot, le plus fade et le plus ridicule livre qu’on eût encore imprimé.

Aussitôt que le notaire eut achevé ses tristes fonctions, don Quichotte pria M. le curé d’aller chercher les sacrements ; il les reçut avec une piété et une résignation qui édifièrent tout le monde ; et le soir, étant tombé dans une grande faiblesse, il rendit son âme à Dieu.

Ainsi finit le héros de la Manche, dont Benengeli, son fidèle historien, n’a pas voulu nommer la patrie, afin que toutes les villes, tous les bourgs, tous les villages de ce célèbre pays se disputassent l’honneur de lui avoir donné le jour ; il ne s’est pas non plus étendu sur les regrets et sur la douleur de Sancho, de la gouvernante, de la nièce, tous les amis de ce bon et vertueux homme. On lui fit beaucoup d’épitaphes ; voici la seule qui soit restée ; elle est de Samson Carrasco, l’ami du curé et du barbier Nicolas :

Passant, ici repose un héros fier et doux,
Dont les nobles vertus égalaient le courage ;
Hélas ! s’il n’eût été le plus charmant des fous,
On eût trouvé en lui des humains le plus sage.

Après ces vers, le sage Cid Hamet Benengeli termine son long ouvrage en s’adressant à sa plume : « Ô ma chère plume ! dit-il, je te quitte et je t’attache avec une chaîne d’airain : je tremble que la gloire que tu dois me procurer ne soit quelque jour obscurcie par de présomptueux historiens, qui oseront te reprendre et te profaner. Dis-leur que pour toi seule est né don Quichotte, que toi seule fus faite pour lui ; dis-leur que ce héros est mort, qu’ils laissent en paix sa cendre ; et s’ils voulaient t’obliger à le tirer du tombeau, à lui faire faire de nouvelles campagnes, brise-toi dans leurs mains grossières, force-les d’écrire leurs sottises avec une plume d’oison. Quant à moi, ma tâche est finie. Je ne voulais que rendre ridicules les insipides livres de chevalerie. C’en est fait, mon don Quichotte leur a donné le coup de la mort. Je suis content. Je te dis adieu. »

vousnousils.fr

L'EMAG DE L'ÉDUCATION

dédié aux enseignants
et à toute la communauté éducative.

Avec le soutien de :

casden
BANQUE POPULAIRE

© Sercib-Ligaran 2021